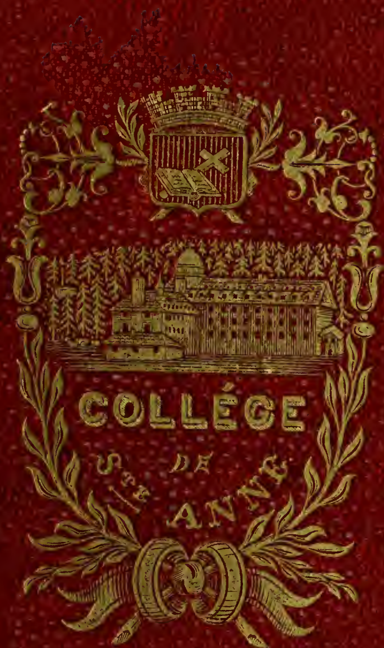
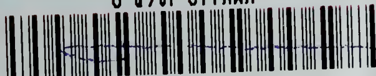
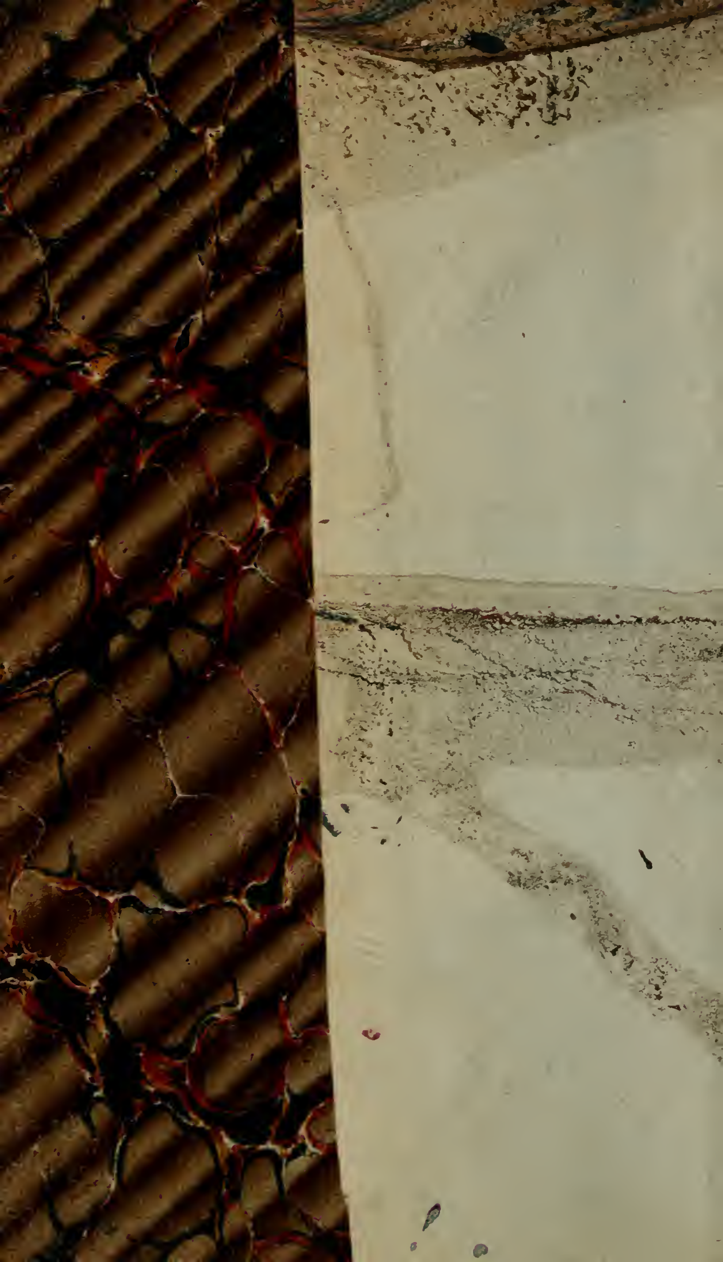

COLLÉGE
DE
STE ANNE


U d'/of OTTAWA
39003011051405







BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

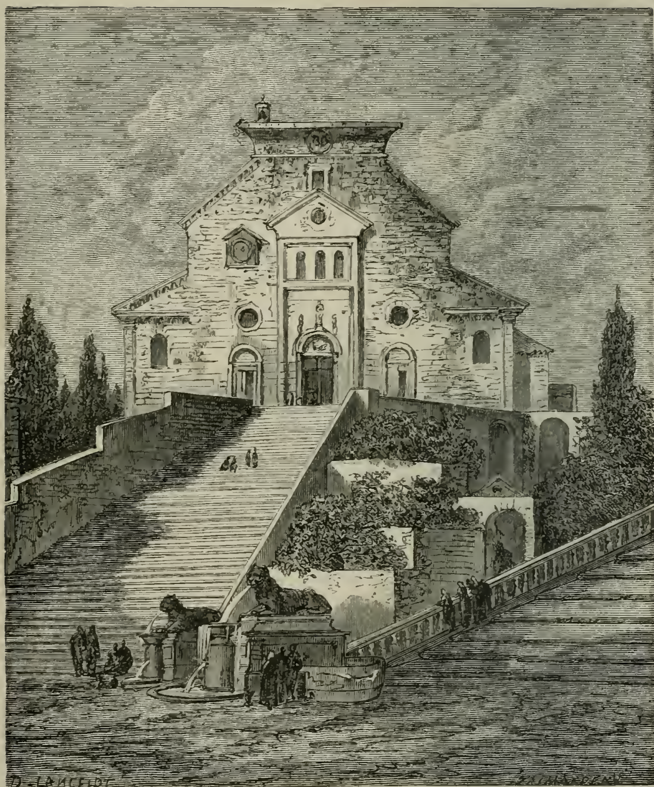
APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS

—

3e SÉRIE IN-12

ANNA-MARIA TAÏGI



L'*Ara Cœli*, à Rome.

LA VÉNÉRABLE
ANNA-MARIA TAÏGI

SA VIE ET SES RÉVÉLATIONS

PAR

PHILIPPE BALZAFIORE

TRADUCTION NOUVELLE

PAR LE R. P. MARIE-ANTONIN

De l'ordre de Cîteaux

(L'abbé EDMOND NAUDOT)



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXXVIII

A MONSIEUR

L'ABBÉ ANTONIN NAUDOT

DU DIOCÈSE DE BEAUVAIS

SON FRÈRE TOUT DÉVOUÉ

L'ABBÉ EDMOND NAUDOT

EN RELIGION FRÈRE MARIE-ANTONIN

DE L'ORDRE DE CÎTEAUX

PROTESTATION DU TRADUCTEUR

Conformément au décret porté le 17 mars 1625 par le souverain pontife Urbain VIII, je déclare n'attribuer qu'une foi humaine aux révélations d'ANNA-MARIA TAÏGI, et soumettre au jugement de la sainte Église catholique, apostolique et romaine ce livre que je dépose aux pieds du Père commun des fidèles, en témoignage de mon amour pour sa personne auguste et comme gage de ma foi au Siége infaillible de Pierre.

L'abbé EDMOND NAUDOT,
prêtre;

En religion frère MARIE-ANTONIN.

Cannes, 23 octobre 1876.

PRÉFACE

Chaque siècle a eu ses saints, et l'Église de Jésus-Christ, cette mère toujours féconde en héros, a montré par eux à chaque siècle sa divinité vis-à-vis des efforts inutiles de l'incrédulité et de l'hérésie. La cité des pontifes, trempée dans le sang des bienheureux apôtres Pierre et Paul, et de tant de glorieux martyrs de la foi, devait donner, comme elle a en effet donné, les plus beaux exemples d'une vertu qui, étant catholique, devait étinceler plus belle et plus durable dans ce centre du catholicisme. Ces exemples étaient surtout nécessaires à notre siècle, alors que la conjuration de l'orgueil de

l'homme et des fureurs de l'enfer éclate d'une manière si horrible contre les fondements de l'Église et de la société ; et Dieu les lui a fournis en suscitant tant de saints prêtres, de fervents religieux et de laïques chrétiens, qui ont opposé au torrent fangeux du vice leur vie mortifiée, riche en bonnes œuvres et toute cachée en Jésus-Christ. C'est pour cela que Celui dont les desseins providentiels sont impénétrables aux regards humains opérait de rares merveilles dans l'âme d'une pauvre femme, faible et abjecte aux yeux du monde, mais chère et précieuse à ceux de Dieu. Ce fut la vénérable Anne-Marie Taïgi, dont nous entreprenons d'esquisser la vie, et par laquelle le Tout-Puissant semble avoir voulu confondre les superbes de notre temps, et, pour parler le langage de l'Apôtre, choisir ce qu'il y a de plus infirme pour abattre les forts, les choses les moins nobles pour vaincre les plus élevées, ce qui est réputé folie contre

ce qu'on appelle sagesse. Pendant que des factions sanguinaires divisaient l'Italie, que de présomptueuses et criminelles tentatives des sectes, d'infâmes machinations pour corrompre les masses, de féroces envies de tout renverser, trônes, autels, temples, autorité, chaire et culte, amassaient sur nos têtes les trésors de la colère divine, cette pauvre femme, avec une foi et une humilité sans pareilles, se prosternait dans la poussière, embrassait en pleurant les autels du Seigneur, appelait sur elle les châtiments que méritait le peuple, et s'offrait à tout moment comme une victime d'expiation pour le salut de sa Rome bien-aimée et de toute l'Église catholique. Mais, chose plus admirable encore, tandis que notre siècle se vante démesurément de sa science, de ses lumières, de progrès sociaux, d'inventions et de découvertes de tout genre, l'humble Taïgi recevait de son Dieu une sagesse universelle, qui la mettait à même non-

seulement de répondre à toute difficulté et de converser avec tout savant quelconque, mais encore de connaître le passé, l'avenir et ce qui arrivait de plus secret et de plus éloigné dans le moment présent; fait prodigieux et dont on ne trouve point d'exemple dans l'histoire des serviteurs de Dieu. Une lumière mystérieuse, qui lui servait comme d'un soleil, fut pendant quarante-sept ans devant ses yeux, et elle y pouvait lire l'état des consciences, les révolutions et les guerres, les projets des gouvernements et les menées des sociétés secrètes, les superstitions, les crimes, les récompenses des saints et les châtiments que Dieu réserve à toutes les prévarications des hommes. Par le moyen de ce soleil merveilleux, l'humble servante de Dieu était devenue un théologien, un docteur, un apôtre de charité au milieu des âmes chrétiennes. Pendant que Pie VI mourait à Valence, et que Pie VII gémissait dans sa prison de Fon-

tainebleau ; pendant que tout se déclarait contre la papauté et la loi de Jésus-Christ, et que les satellites de l'enfer publiaient à son de trompe que le Christ lui-même allait prendre fin, Anne-Marie, avec sa vie admirable et le don de son merveilleux soleil, répondait de la part du Ciel à tous les insensés et les impies de la terre.

C'est sur ce fait extraordinaire que nous voulons appeler principalement l'attention de nos lecteurs; et, pour qu'on ajoute mieux foi à nos paroles, nous allons exposer brièvement les vertus, portées jusqu'à un degré héroïque, qui ont embelli la vie d'Anna-Maria Taïgi, et qui lui obtinrent de si grandes faveurs de Dieu. Nous ne dirons rien qui ne soit extrait des dépositions authentiques du procès juridique que nous avons sous les yeux, et nous déclarons soumettre le tout au jugement infaillible du saint-siége, à qui seul appartient de prononcer au sujet des

vertus et des dons surnaturels des serviteurs de Dieu.

Nous réclamons la bienveillante indulgence de nos lecteurs pour notre récit; nous le recommandons spécialement aux femmes : puissent-elles, en le lisant, s'inspirer des vertus de notre héroïne, et songer qu'au milieu de tant d'infortunées qui se laissent séduire par les ruses infernales de nos *réformateurs*, la Providence veut conserver un nombre respectable de vraies chrétiennes, pour former un nouveau peuple de fidèles.

LA VÉNÉRABLE
ANNA-MARIA TAÏGI

CHAPITRE I

L'ENFANT SAGE

Le 29 mai 1769, à Sienne, antique et belle ville de Toscane, Louis, fils de Pierre Giannetti, et Sancta, fille de Joseph Masi, qui ne possédaient qu'une fortune médiocre, eurent pour fruit de leur union une charmante enfant à qui ils donnèrent, sur les fonts baptismaux, le nom d'Anna-Maria-Antonia-Gesualda. Ils commencèrent d'abord par la former à la religion et à la piété, en lui faisant souvent répéter, avec les doux noms de Jésus et de Marie, les plus tendres prières. Par nous ne savons quel revers de fortune, Giannetti dut

quitter sa patrie et se rendre à Rome avec sa compagne et leur petite fille, qui atteignait à peine sa sixième année [1]. Ils s'occupèrent aussitôt de l'éducation d'Anna-Maria et la confièrent aux maîtresses des écoles pies, dont l'établissement est situé rue Graziosa. Ces dames conçurent aussitôt une grande affection pour elle et mirent tous leurs soins à l'instruire des choses de Dieu, à la préparer aux sacrements de pénitence, d'eucharistie et de confirmation.

Douée d'un esprit vif et d'un cœur excellent, elle fit de rapides progrès dans les travaux propres à son sexe et de plus merveilleux encore dans les exercices de piété; de sorte qu'elle devint un sujet d'admiration et d'affection pour ses institutrices.

A onze ans elle fut confirmée dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran. Le jour qu'elle fut admise à la sainte communion fut pour elle un jour d'ineffable contentement, d'autant plus que dès le bas âge elle soupirait après l'heure fortunée où il lui serait donné de participer au banquet de l'Agneau. Elle avait

[1] Dans cette ville de Rome, la mère d'Anna-Maria eut le bonheur d'assister le B. Benoît-Joseph Labre et de laver son corps après sa mort.

alors treize ans, et son cœur innocent palpitait de cet amour pur et céleste qui bientôt devait l'embraser comme les flammes d'un violent incendie.

Lorsqu'elle sortit des écoles pies, Anna-Maria fut confiée à deux personnes honorables qui, durant six autres années, la guidèrent dans le chemin de la vertu et n'eurent qu'à se louer des qualités de son esprit et de son cœur.

Cependant un pieux désir de secourir la détresse où étaient ses parents et aussi une secrète envie de paraître quelque peu dans le monde, quoique sans blesser la modestie, la portèrent à aller habiter avec eux. Le monde souriait à ses regards comme il arrive à cet âge inexpérimenté où, dans quelque condition que l'on se trouve, on aperçoit plus facilement les roses que les épines, et Anna-Maria, sans soupçonner les dangers du siècle, en considérait vivement les joies dans sa pensée. La vivacité de son caractère, son air gracieux, sa jeunesse, l'office de femme de chambre qu'elle remplissait auprès d'une dame chez qui ses parents étaient domestiques, la mirent sur une voie glissante et pleine de dangers, où elle ne put se tenir

ferme que grâce à une miséricorde spéciale de Dieu, qui la destinait à de grandes choses. Le plaisir, qui est le premier écueil de l'innocence et le premier poison qui corrompt son cœur, ne réussit point à séduire celui d'Anna-Maria : éclairée par les lumières divinès, la prudente jeune fille aperçut bien vite le péril; en même temps qu'elle se montrait humble, obéissante, pleine de respect et de tendresse envers sa mère, elle recourait sans cesse à la prière et aux conseils des personnes sages qui l'encourageaient à contracter une union sainte et chrétienne. Ce fut alors que, sans jamais interrompre son ancienne habitude de fréquenter les sacrements, elle s'adonnait avec une nouvelle ardeur à la prière, pour qu'il lui arrivât de trouver un homme craignant Dieu, d'un caractère semblable au sien, avec lequel elle pût saintement passer ses jours sans se mettre en peine de changer sa pauvre condition contre une autre plus avantageuse, aimant mieux pourvoir à sa subsistance par le seul travail de ses mains. Dieu lui procura l'époux qu'elle désirait dans la personne de Dominique Taïgi, attaché au service de la maison Chigi, excellent jeune homme pour la conduite et la piété, mais de manières

rudes et grossières. Il descendait des célèbres Taïgi, une des plus remarquables familles de Milan, auxquels Louis VIII, roi de France, le duc de Milan François II, Sforza, Visconti et d'autres princes, accordèrent de grandes distinctions, immunités et franchises en récompense de leur noblesse et de leur fidélité [1].

Les qualités religieuses de Dominique Taïgi suffirent à Anna-Maria, et sans employer de longs entretiens, mais seulement de ferventes prières, le mariage fut conclu dans l'espace d'un mois.

[1] Au lieu de Taïgi, on devrait dire *Taeggi*. Ce nom fut altéré lorsque les filles de la servante de Dieu furent appelées par erreur, dans les écoles pies, les Taïgi. Monseigneur Luquet, en publiant la première fois un abrégé de la vie d'Anna-Maria, a suivi cette erreur déjà en vogue, et qui se répandit encore davantage avec la grande et rapide propagation de son livre.

Nous donnerons à la fin de cet ouvrage quelques notes sur l'antiquité de cette famille, non par quelque motif de gloire terrestre et vaine, mais uniquement pour faire un plus grand éloge de notre Anna-Maria, qui, au lieu de profiter de cette circonstance pour améliorer le sort de sa maison et pouvant, par droit de famille, placer ses fils au collége Taeggi, encore existant à Milan, ne le voulut jamais : toujours humble, toujours cachée, elle n'ambitionnait que l'amour, la grâce et la protection de son Dieu.

Elle ne voulut pas employer les moyens ordinaires des jeunes filles de son âge ; ce qu'elle voulait, c'était un protecteur et un ami selon le cœur de Dieu. Bel exemple à suivre dans le monde à cette époque où le danger est de tous les instants ; c'est en agissant de la sorte qu'on se prépare une vie pieuse, et qu'on est sûr de faire toujours la volonté du Seigneur.

CHAPITRE II

L'ÉPOUSE CHRÉTIENNE

« Celui qui a trouvé une femme vertueuse a trouvé un grand bien, et il possèdera la joie du Très-Haut.

« Une femme sainte et modeste est un assemblage de grâces. Son air avenant réjouit sa maison comme le soleil réjouit la face du monde. Elle est une lumière qui resplendit sur le chandelier. Les commandements de Dieu demeurent dans son cœur comme des fondements jetés sur une pierre ferme et inébranlable. »

Les paroles du Saint-Esprit peuvent servir à tracer le portrait et à faire l'éloge de la vénérable Anna-Maria. Elle fut un vrai trésor dans la maison de son mari; toujours elle remplit les offices d'une femme douce, fidèle,

vigilante; elle ne négligea rien pour le bon gouvernement de sa maison et pour mériter l'honneur et l'estime de son mari, de même qu'auparavant elle avait tout fait pour acquérir et mériter l'affection de ses parents.

Ce fut pour complaire au désir de son mari qu'elle aima tant soit peu la vanité et les amusements, quoique son cœur fût pur de toute affection au péché, et que rien dans sa parure n'allât au delà des règles de la pudeur et de l'honnêteté. Toutefois, il faut le dire, ce désir de plaire, inné, pour ainsi dire, chez les femmes, est une tendance très-dangereuse qu'il est nécessaire de combattre sans cesse; car, dit un saint docteur, la grande vertu de la femme est de ne point vouloir être admirée, et le soin excessif de se parer, de marcher avec ostentation en public, attirant les regards d'autrui, est, comme dit saint Cyprien, un venin homicide. Anna-Maria ne cherchait, à la vérité, qu'à plaire à son mari; cependant elle éprouvait en même temps un certain regret du soin qu'elle avait de sa parure, regret qui ne se calma que le jour où, surmontant toute considération humaine, elle dit un éternel adieu à toute la pompe du monde.

Son mariage fut béni par Dieu; elle eut sept

fils, et son premier soin fut de leur donner une éducation chrétienne: et véritablement il n'est point de plus riche trésor que celui-là; bénis et heureux les parents qui savent en doter l'enfance. Aussi une des occupations journalières d'Anna-Maria était d'instruire ses enfants des choses de Dieu, de leur infuser, pour ainsi dire, avec le lait maternel les maximes de la religion, de les éloigner des mauvaises compagnies, de leur inspirer l'amour des sacrements et de la vertu. Toujours ennemie de l'oisiveté, gouvernant sa maison avec prudence, elle ajoutait aux gages de Dominique les petits profits de son travail; elle partageait son temps entre la prière et le labeur quotidien, de façon qu'il ne manquât à sa famille rien de ce qui lui était nécessaire, sans dépasser jamais les bornes de cette frugalité qui convenait à son état.

Mais cela ne suffisait pas pour la faire jouir de l'inestimable trésor de la paix domestique. Elle avait besoin de s'armer souvent de toute sa patience devant les manières grossières de son mari, dont le caractère acerbe contrastait étrangement avec le sien, qui était très-doux, et ses manières nobles et gracieuses. Mais que ne peut point la douceur dans une épouse

excellente ? Aux dures exigences et à chaque grossièreté de son mari Anna-Maria n'opposait qu'un humble silence ou bien cette douce gaieté qui brise la colère. Elle évitait toute occasion de querelle, cachait prudemment les injures qu'elle avait reçues, partageait avec son mari les souffrances, les peines de la vie laborieuse, et cherchait de toute manière à faire son bonheur. Elle maintenait dans la soumission et l'obéissance vis-à-vis de lui ses fils, auxquels elle voulut toujours laisser un héritage précieux, la foi, la vertu et la sainte crainte de Dieu : héritage qui demeure pour l'éternité, et rend chère dans le cœur et sur les lèvres des enfants la mémoire de leurs parents.

Oh ! si toutes les épouses et les mères chrétiennes agissaient de la sorte, que de scandales et de misères disparaîtraient de la société ! Combien de familles se conserveraient florissantes, et quelles espérances n'aurait-on pas lieu de concevoir de la part des enfants pour l'avenir de la société et de l'Église ! On ne verrait point se renouveler à chaque instant le hideux spectacle de serments violés, de discordes intestines, de séparation et de divorce. C'est à la femme qu'incombe la charge

de former la famille, de la dominer par l'amour, de la maintenir par une sage prévoyance ; c'est la première maîtresse de la vertu, la première école de morale; elle doit être un lien de charité entre son époux et ses enfants, et se les attacher à elle-même par sa sublime mission de mère de famille et par son ministère de douceur.

CHAPITRE III

L'APPELÉE DE DIEU

C'était un beau jour de fête; le peuple romain, avec cette foi que personne n'a jamais pu lui arracher du cœur, s'en allait joyeux à la basilique de Saint-Pierre. Il faisait beau voir hommes et femmes, formant divers groupes avec leurs drapeaux et leurs bannières, parcourir la rue di Borgo en habit de fête, d'un air gai et insouciant. Anna-Maria, gracieusement parée, était avec son époux : comme une personne spécialement appelée à la pénitence et à la sainteté, un remords secret dévorait son cœur à la pensée que sa vanité ne pouvait plaire à Dieu. Et véritablement Dieu la poursuivait : sa grâce, qui l'avait toujours prévenue, la sollicitait de jour en jour à une vie parfaite.

Dans ce mouvement et ce va-et-vient continuel, elle rencontra un prêtre, un servite qui, sans la connaître, entendit une voix d'en haut l'avertissant de regarder attentivement cette femme qui, au bout de peu de temps, devait, par son ministère, arriver à une grande sainteté. Étant entrée dans la basilique Vaticane, prosternée devant le tombeau du prince des apôtres, Anna-Maria priait avec toute la ferveur de son âme ; la voix de Dieu, devenant plus sensible dans son cœur, l'appelait sur-le-champ à une vie parfaite. Elle obéit à cette voix et ne se crut pas quitte envers le Seigneur jusqu'à ce que, par un secret mouvement de la grâce, elle fût allée se jeter aux pieds de ce même servite, à qui le Ciel avait fait connaître, dans la rue Saint-Pierre, la future sainteté de cette femme qu'il ne connaissait pas.

« Vous êtes enfin arrivée, lui dit le prêtre ; vous voilà entre nos mains, ô âme qui êtes chère au Ciel ! Courage, ma fille ! Le Seigneur se montre plein de bonté avec vous et il vous veut tout entière. »

Ces douces paroles furent comme une rosée et un baume céleste au cœur d'Anna-Maria ; elle découvrit au ministre de Dieu les plus intimes pensées de son âme, et se retira touchée

de componction, soupirant, pleurant et remplie néanmoins de cette paix qui surpasse tout sentiment de douceur terrestre. Elle entra incontinent dans cette voie de sacrifice que Dieu ouvre aux âmes qui veulent se donner entièrement à lui. Avec le consentement de son mari, elle se dépouilla sur-le-champ de ses habits les plus recherchés et de toutes ses anciennes parures; revêtue d'une robe grossière, elle pratiqua des mortifications extraordinaires.

Mais sous ces habits grossiers, pouvait-on dire avec saint Bernard, « la beauté de sa conscience respendissait aux yeux de Dieu, tandis que beaucoup de consciences souillées et misérables sont couvertes de manteaux de pourpre, d'or et de pierres précieuses. » Dieu l'inonda un jour de consolation en lui faisant entendre ces paroles : « Voyez, ma fille, quel père vous poursuit sans cesse; du sein de votre mère, il vous a choisie pour la sainteté. Vous ne devez aimer que moi, et c'est moi qui vous guiderai! » Dès ce moment la dévotion d'Anna-Maria ne connut plus de limites. Les cilices, les disciplines, les jeûnes, les mortifications de tout genre commencèrent à faire ses délices; ses prières devinrent plus

ferventes, ses méditations plus longues, et son désir de s'unir à Jésus crucifié devint immense.

Elle comprenait admirablement ce grand mystère de la religion chrétienne, ce mystère secret et ineffable de la grâce, le crucifiement intérieur de l'homme ; les injures, les railleries, les étreintes de la pauvreté, les revers de fortune et tous les genres de douleur que l'on peut ressentir sur la terre, étaient les seuls désirs, les seules joies d'Anna-Maria Taïgi.

Lorsque, prosternée devant Jésus sur la croix, elle se rappelait sa vie passée, un si vif repentir s'emparait de son âme qu'elle arrosait son visage de larmes, se frappait le front contre la terre jusqu'à l'inonder de sang. Son confesseur lui interdit ces actes, modéra un peu son ardeur pour les souffrances ; toutefois, avec son consentement, elle continua à macérer sa chair par des disciplines et des privations de toute sorte, jusqu'à s'abstenir de boire pendant quarante jours durant les fortes chaleurs de l'été, et surtout mortifia sa volonté en toutes choses. Elle avait coutume de dire ces belles paroles : « Il faut naviguer sans cesse contre le courant pour arriver jusqu'à Dieu, c'est-à-dire résister à sa propre volonté en tout et partout. » Maxime sublime

qui renferme tout le mystère de la sainteté. Être soumis en toutes choses à la volonté de Dieu, ne désirer que son bon plaisir, cela seul renferme en soi l'empire sur les passions, la sublime perfection de l'âme et en même temps le bonheur de l'individu. En effet, que font les bienheureux dans le ciel, sinon vivre éternellement selon le bon plaisir du Seigneur? Quelle autre chose pourrait conduire à bonne fin tant d'œuvres louables en elles-mêmes si elles naissaient du caprice ou de la fantaisie plutôt que de la volonté divine? Celui qui s'abandonne entièrement à cette volonté a la foi, il a l'espérance, il a la charité; il possède cette vertu qui est le fondement de toutes les autres, l'humilité.

Éclairée par une lumière céleste, Anna-Maria le comprit parfaitement, et tandis qu'elle s'interdisait les plaisirs les plus innocents de la terre, elle tenait son cœur et ses regards constamment fixés sur le ciel, renonçant tous les jours de sa vie à sa volonté propre pour accomplir celle de son Dieu. Et c'est pourquoi elle parvint à un degré d'humilité et d'obéissance qu'on peut appeler vraiment héroïque. Humble dans ses paroles, humble dans ses actions, elle choisissait toujours pour elle ce

qu'il y avait de plus vil et de plus obscur; elle fuyait la rencontre des personnes qui lui donnaient des marques d'honneur; elle cachait les dons qu'elle recevait de Dieu, à qui elle demandait continuellement d'être oubliée et méprisée; elle refusait les richesses que lui offraient de très-hauts personnages; elle réclamait les prières d'autrui, comme si elle eût été la plus grande pécheresse; elle se troublait à toute espèce de louanges, et, à l'ombre de la croix de Jésus-Christ, elle trouvait la source des plus pures délices et la douce paix des âmes saintes. Obéissante jusqu'à l'héroïsme, toujours l'avis de son directeur avait un empire absolu sur son âme, et lui seul réglait tous ses actes extérieurs et intérieurs. Elle aime l'abstinence, et elle mange aussitôt que cela lui est commandé; elle aime l'oraison, elle la quitte dès que l'ordre lui en est donné. Voilà ce qu'elle est extérieurement. Aucun bruit, nulle secousse n'est capable de distraire son esprit, tout absorbé dans une amoureuse et tranquille extase, alors qu'il s'entretient dans de mystérieux épanchements avec son Dieu; mais l'obéissance seule suffit pour la rappeler à l'usage de ses facultés. Chose plus merveilleuse encore : un comman-

dement tacite suffisait pour qu'elle obéît à l'instant; qu'elle allât, vînt, se tût, parlât, selon que l'exigeait d'elle son directeur, dans le secret de son propre esprit.

Un jour la servante de Dieu était immobile sur son lit par suite de vives douleurs et d'enflures aux jambes; le prêtre qui l'assistait et qui, en ce moment, se trouvait au refuge de Saint-Bonaventure (quartier de l'ancienne Poudrière), était tourmenté d'une grande peine d'esprit, et quoiqu'il connût la maladie de la servante de Dieu, il lui ordonna mentalement de le visiter [1]. En moins d'une heure il la vit à la porte du couvent, un peu mécontente, tout en sueur et à la fois gaie et souriante. « Oh! lui dit-elle, ne me faites plus de semblables plaisanteries; car je suis mère de famille et je ne puis me transporter si loin! » Une autre fois, c'était le 26 décembre 1808, Anna-Maria prenait l'habit de trinitaire déchaussée. La cérémonie à peine commencée, elle éprouva une émotion telle qu'elle ne put

[1] Ce prêtre, qui avait dans son voisinage d'autres personnes d'une vie sainte, voulait, par ce commandement tacite, une preuve de la sainteté d'Anna-Maria Taïgi; et il fut surpris à cause de sa foi chancelante, en se voyant visité par la servante de Dieu.

retenir ses larmes. Son confesseur ne lui eut pas plutôt dit de se taire que les sanglots, les soupirs et les pleurs cessèrent; elle resta immobile et comme insensible pendant tout le temps, assez long, que dura la cérémonie. La puissance d'une telle vertu, capable de supprimer instantanément des effets naturels dont l'âme ne saurait être tout à coup maîtresse, montre clairement l'empire absolu qu'avait l'obéissance sur la servante de Dieu. Mais ce qui, à notre avis, est le trait le plus frappant de la perfection d'Anna-Maria est que, recevant du Ciel des lumières extraordinaires pour se conduire en diverses circonstances, et son confesseur lui prescrivant tout le contraire, elle agissait selon la volonté de celui-ci, bien qu'elle prévît l'issue peu favorable de son obéissance. Cette humilité profonde, cette héroïque soumission, ce dépouillement sublime de sa propre volonté plut tellement à Dieu, que souvent il lui témoigna de vive voix combien cela lui était agréable. Et c'est précisément ce que nous recommandons à méditer et à imiter à tous ceux qui veulent avancer dans le chemin de la perfection. Dévotions à volonté, prières nombreuses, disciplines, rosaires, communions

fréquentes, méditations, lectures pieuses, tout cela est pratiqué par beaucoup de personnes, hommes et femmes ; mais beaucoup poussent un cri de douleur si vous les froissez dans leurs caprices, et si vous prétendez qu'ils renoncent tant soit peu à leur manière de voir et de juger. Ils s'émeuvent si vous blessez leur amour-propre, ou si vous essayez de les faire renoncer à leurs habitudes et à leurs désirs particuliers, signe évident que leur sainteté n'est pas véritable; parce que, dit saint Augustin, l'humilité c'est la vérité, et qu'en conséquence, celui qui n'est pas humble n'est pas véritablement saint. Sans la conviction de son néant, sans cette science sublime que nous ne pouvons rien de nous-même, l'homme tombe dans l'orgueil, qui est un sentiment faux et qui partant exclut la vérité et éloigne de Dieu. Les dons eux-mêmes du Seigneur, dirons-nous avec un illustre écrivain, seraient capables d'élever l'homme à un orgueil qui ne se vit jamais ici-bas. Il deviendrait un Lucifer... et tomberait des cieux.

CHAPITRE IV

LE SIÈCLE ET L'ÉGLISE

L'apothéose de la raison humaine et le mépris de tout ce qui s'appelle autorité forment, à mon avis, l'erreur première et fondamentale de notre siècle. Tandis qu'un instinct irrésistible de foi réside dans le fond même de notre être et, du berceau à la tombe, guide les pas de l'homme voyageur, par un insupportable orgueil on refuse de croire aux vérités divines; abandonné à son sens réprouvé, on fait la guerre aux livres saints, aux dogmes catholiques, aux traditions de nos pères, autorisées par tant de miracles et consacrées par la foi de tant de siècles. De là ces efforts vertigineux pour tout expliquer à sa propre guise, de se poser en arbitres de la religion, d'entamer les sacrements, de détruire le sa-

cerdoce et de faire disparaître d'une manière à la fois sacrilége et cruelle tout ce qu'il y a de plus saint : lois, morale, pudeur, vertu, papauté, Jésus-Christ lui-même.

L'Église catholique, trésor de sagesse et de vertu, offre un spectacle tout opposé, spectacle admirable et plein de charmes par la foi si vive qui règne dans le cœur de ses vrais enfants. Vertu éclatante, appelée par l'Apôtre « le caractère des choses qui ne paraissent point aux regards des hommes ». Elle donne la véritable science qui explique les énigmes de cette vie, elle donne l'espérance qui nous élève vers Dieu, et, non point morte comme un cadavre, mais vive et féconde en bonnes œuvres, elle embrase l'âme de cette charité qui opère des prodiges. Ce que la racine est à l'arbre, disait un docteur de l'Église, ce que le fondement est à un édifice, ce que la source est au ruisseau, la foi l'est à la vie chrétienne et à toutes les vertus qui en sont le couronnement[1]. C'est pourquoi, pendant que le siècle nous présente le culte de Satan avec tous les vices et toutes les erreurs qui l'accompagnent,

[1] Cardinal Bona, *De Princ. vitæ spiritualis.*

l'Église nous offre la foi de Jésus-Christ avec toutes les vertus que sa grâce inspire, et qui tirent leur mérite de son sang rédempteur.

Pour donner une preuve éclatante de cette vérité, il suffit que nous appelions l'attention de nos lecteurs sur la vie d'Anna-Maria. Chacune de ses paroles était un acte de foi; tous ses discours avaient pour objet des choses spirituelles qui enflammaient les cœurs de l'amour divin; ils étaient assaisonnés des maximes les plus saintes pour l'édification de tous ceux qui l'écoutaient, et spécialement de ses enfants, qu'elle voulut instruire à l'école de l'Évangile et de la crainte de Dieu. Toutes ses actions, tous ses désirs étaient dirigés vers Dieu, pour qui elle méprisait les choses fragiles de ce monde; et, en toutes circonstances, le but final de ses entretiens et de toute sa conduite était d'étendre la connaissance et de propager la gloire du Seigneur. Son visage paraissait acquérir un éclat extraordinaire; la ferveur de son âme brillait dans ses yeux, lorsqu'elle parlait du ciel; de telle sorte que personne ne la quittait sans un contentement intérieur et une onction divine. Elle détestait toute doc-

trine et toute proposition contraires aux définitions de l'Église; elle s'attristait chaque fois qu'elle entendait prendre en vain le saint nom de Dieu. Remplie de zèle, autant que d'horreur, lorsque des scélérats proféraient des blasphèmes, elle s'efforçait de réparer l'outrage fait à Dieu, au moins par des oraisons jaculatoires et autres prières.

La foi héroïque se prouve par le zèle à combattre les péchés et à satisfaire pour eux, dit le Docteur angélique. Or le zèle d'Anna-Maria pour la conversion des pécheurs et pour la propagation du catholicisme fut porté à un degré vraiment héroïque. C'est à cette fin qu'elle priait continuellement, qu'elle implorait l'aide de la très-sainte Vierge, qu'elle offrait son sang et se déclarait prête à souffrir toute espèce de supplices. Ensuite la prière était l'objet principal de ses soins : c'est par la prière qu'elle commençait, le matin, ses travaux domestiques, la prière qui accompagnait les actions de la journée, la prière qui terminait la soirée au milieu de ses enfants, répétant après elle les louanges divines. La base de l'oraison est une foi vive, dit un maître de la vie spirituelle, et la foi très-vive de cette sainte femme la faisait recourir, même pen-

dant la nuit, à de ferventes prières devant l'image de la très-sainte Vierge Marie. Elle eut par-dessus tout une dévotion singulière envers la sainte Trinité. Après son entrée dans le tiers ordre des Trinitaires, elle s'appliqua à adorer, à louer continuellement les trois personnes divines, ainsi qu'à en propager la dévotion et l'amour. Elle répétait souvent les noms adorables du Père, du Fils, et du Saint-Esprit; visiter leurs autels, vénérer leurs images, étaient ses délices.

Une foi si héroïque excitait la rage du serpent infernal. Plus d'une fois il se présenta sous une forme visible devant Anna-Maria, pour la détourner de ses pratiques et la dissuader de ses croyances. La sainteté de cette femme, sa ferveur spirituelle et le bien qui en résultait pour tous ceux qui l'entouraient, tout cela ne pouvait être vu de bon œil par l'esprit infernal : il livrait de rudes attaques à la servante de Dieu par de criminelles suggestions, par des doutes nombreux, par des apparitions pleines de terreur; mais elle lui répondait par la prière, par l'invocation de *sa chère mère* et des anges du paradis. « La sainteté de la femme est plus opposée au démon que celle de l'homme; c'est l'antique

inimitié que Dieu a mise entre la femme et le serpent ; inimitié d'autant plus sensible que c'est par une vierge mère que Dieu a humilié la tête altière de celui-ci et a vérifié en elle, d'une manière frappante, cet oracle primitif. Il y a plus : religieuse par caractère, la femme résiste moins facilement à la grâce qui l'appelle à la sainteté : ajoutez l'influence que peut exercer sur la famille la vertu d'une femme catholique, c'est ce qui fait que l'enfer ne peut supporter aussi tranquillement la sainteté de la femme qu'il supporte celle de l'homme. » Mais ses efforts échouaient vis-à-vis d'Anna-Maria, dont la foi robuste la faisait se retourner vers Dieu avec cette espérance qui n'est point confondue, espérance qui suit toujours une foi parfaite, puisque le sang de la foi est l'espérance, comme disait saint Clément d'Alexandrie, et que le degré de l'une se mesure sur le degré de l'autre. C'est pour cela qu'on entendait la servante de Dieu invoquer souvent le sang précieux de Jésus avec la plus ferme confiance et comme l'appui invincible de son salut. Elle n'espérait en aucune chose qui ne tendît à l'éternelle béatitude, et, comme elle avait coutume de dire : « Toute espèce de bien, nous devons l'at-

tendre de Dieu seul et ne nous appuyer que sur les mérites de Jésus-Christ, ne pouvant de nous-mêmes faire autre chose que le mal. »

Nous aimons à faire connaître, par quelques faits particuliers, jusqu'où Anna-Maria porta l'héroïsme de cette vertu.

Sa famille était nombreuse, ses rentes nulles; son mari était dans la gêne. De hauts personnages offraient un logement et de l'argent, et Anna-Maria répondait en souriant : « Nous espérons en Dieu, nous ne manquerons pas du nécessaire. » Ce qui parut prodigieux à tout le monde, c'est qu'une femme si pauvre pût soutenir le poids d'une famille dont elle était seule l'appui; vérifiant pleinement en elle ces paroles du Psalmiste : « Remettez au Seigneur le soin de votre vie, et il vous nourrira. » Elle eut à souffrir bien des infirmités et souvent des calomnies, des injures et des tribulations de toute sorte; mais elle ne savait répéter autre chose, sinon que son espérance était en Dieu, et, en attendant, la sérénité de son visage révélait la sainte et ferme confiance de son esprit.

Un jour elle se vit privée d'un de ses fils, son cher Camille, qu'elle avait formé avec

tant de soin à la piété et élevé dans la crainte de Dieu. C'était précisément pendant ces jours où l'ambition d'un homme renversait les trônes, ensanglantait l'Europe et faisait verser des larmes douloureuses à tant de pauvres mères. Camille, par fourberie et surprise, se trouvait enrégimenté dans la grande armée du Nord ; il devait immédiatement partir pour de lointaines et barbares contrées. Le cœur de sa mère était déchiré à la pensée des dangers que courait son fils, non-seulement pour le corps, mais surtout pour l'âme, au milieu d'une soldatesque sans mœurs, parmi le bruit des camps, les blasphèmes, le désespoir, les haines des vainqueurs et des vaincus. Aussitôt elle court à la caserne pour voir au moins une dernière fois et bénir son fils. Que de pieux conseils, que d'encouragements puisés dans la religion, que de tendres choses elle aurait voulu pouvoir lui dire en ce moment suprême! Pauvre mère! rien de tout cela ne lui fut accordé, elle dut retourner chez elle sans avoir vu son fils! Mais, humblement prosternée devant le Seigneur, elle exhalait l'angoisse de son âme : « Vous seul, disait-elle, êtes mon espérance, ô mon Jésus! sauvez mon fils, et que mes soins affectueux

pour lui ne soient pas perdus, ô Sauveur des hommes! » Par une espérance si héroïque elle mérita d'entendre une voix qui l'assurait du retour de Camille, et de la protection que Dieu lui accorderait au milieu de tant de dangers qu'il allait courir.

A une foi si forte, à une espérance si ferme, se joignait dans le cœur d'Anna-Maria la charité la plus parfaite. L'univers était pour elle un grand livre où, sous les divers caractères, elle ne lisait que le nom de Dieu. Être distraite de cette pensée était pour elle une fatigue, se recueillir dans la méditation des grandeurs divines lui était une joie. Or, si les personnes aimantes ont coutume de découvrir à ceux qui leur sont chers la flamme qui les brûle intérieurement, de raconter les qualités de la personne aimée et de trouver dans ce récit même un aliment à leur amour et un rafraîchissement pour l'ardeur qui les consume, dit saint Laurent Justinien, il n'est pas étonnant qu'Anna-Maria fît tourner tous ses discours à la louange de son Dieu et mît tous ses soins à ce que tout le monde admirât ses infinies perfections. Le léger souffle du zéphyr, le gazouillement d'un oiseau, l'odeur agréable d'une fleur, le murmure paisible du

ruisseau, les étoiles scintillantes au ciel, la lune éclairant les nuits de sa lumière argentée, un simple brin d'herbe, étaient pour elle une langue amoureuse qui lui parlait de Dieu, souvent la transportait hors d'elle-même et la plongeait dans une extase d'amour. Au milieu de ses travaux, elle éprouvait parfois de tels élans, des mouvements si impétueux d'une tendre affection, qu'elle était obligée de s'arrêter et de s'écrier : « Laissez-moi, ô mon Dieu! laissez-moi !... » Souvent, en public, elle interrompait ses conversations sur Jésus-Christ, pour ne pas tomber dans ces ravissements extatiques. Parfois aussi, étant par les chemins, lorsqu'elle entendait un concert harmonieux, elle se sentait languir d'amour, et, appuyée sur une compagne, elle courait à l'église la plus proche pour soulager devant le saint Sacrement l'ardeur qui la consumait. Oh! véritablement elle aimait Dieu de toute son âme, lui étant si étroitement unie qu'elle restait immobile de longues heures devant les autels, ayant les yeux fixés sur le tabernacle, les lèvres sans mouvement et l'âme tout absorbée dans les délices des bienheureux. Elle aimait Dieu de tout son cœur, et ce cœur envoyait souvent à ses yeux deux

fontaines de larmes lorsqu'elle méditait sur la passion de Jésus-Christ. Elle aimait Dieu de toutes ses forces, entreprenant pour lui avec une constance infatigable les choses les plus difficiles : le mépris absolu du monde, la conversion des pécheurs, l'extinction des haines, la paix des familles par l'observance des divins commandements. Elle aimait Dieu, et Dieu l'aimait à son tour et la fortifiait par des grâces extraordinaires. Voyez-la dans l'église Saint-Charles-aux-Quatre-Fontaines, dans ce même lieu où, avec une ineffable ferveur, Anna-Maria avait pris l'habit du saint ordre des Trinitaires, tout absorbée dans la bonté de Dieu, qui, dans l'Eucharistie, a trouvé le moyen de vivre au milieu de nous et de se faire le compagnon de notre exil; elle est là qui attend l'heure fortunée de se rassasier au banquet céleste. Déjà le prêtre se tourne, l'hostie sainte à la main : « Voici, dit-il, voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde. » Il n'a pas achevé ces paroles, qu'au grand étonnement des assistants l'hostie sacrée vole de la main du prêtre aux lèvres de celle qui désire ardemment de s'unir à son Jésus!

Après cela il n'y a pas lieu de s'étonner de

ce que racontent des témoins dignes de foi, savoir, qu'étant près d'elle devant le saint Sacrement, on entendait une bruyante commotion dans sa poitrine, comme si son cœur eût voulu se briser pour s'élancer vers Jésus-Christ. Il n'y a pas lieu de s'étonner si, dans les églises de Jésus et de Saint-André-della-Valle, Notre-Seigneur se montra à elle dans une douce vision pour l'inonder de cette joie qui est pour l'âme le comble de la béatitude. Il ne faut pas s'étonner si elle protestait qu'elle était prête à être attachée à un gibet, plutôt que de commettre une faute, même vénielle, de propos délibéré, si elle demandait sans cesse à Dieu des occasions de souffrir pour lui, et si, au milieu des douleurs qui lui venaient des hommes et du démon, au milieu des maladies, des horribles apparitions de l'enfer, et, qui plus est, au milieu de ses longues peines d'esprit, elle ne retrancha jamais rien de ses rigueurs, de ses prières, de ses saints exercices, de son amour héroïque pour Dieu. Tous les torrents de la tribulation ne peuvent éteindre l'ardeur de la flamme qu'allume la foi dans le cœur des vrais enfants de l'Église catholique. Le siècle pervers ne comprend pas une si haute vertu ; et tandis

qu'il ne peut nous offrir en spectacle que de tristes matérialistes, vivant comme la brute et mourant en désespérés, qu'il blasphème tout ce qu'il ignore et tarit dans les cœurs l'unique source de l'ordre, de la justice, de la félicité publique et privée, l'Église de Jésus-Christ nous présente, parmi tant de milliers d'autres, la vénérable Anna-Maria, qui possède la science du croyant, qui jouit en espérant, qui triomphe en aimant. C'est là véritablement une victoire; car la palme qu'elle procure, le temps ne saurait la flétrir.

CHAPITRE V

LA CHARITÉ ET LA PHILANTHROPIE

Qu'est-ce que cela veut dire que le monde ne se lasse pas de crier philanthropie et qu'en même temps, au lieu de l'amour des hommes, on voit régner la haine, l'ambition, l'esprit de vengeance, le vol, la rapine, l'oppression des faibles, la fraude et la mauvaise foi ? Cela veut dire que la philanthropie mondaine ne procède pas de la vérité, c'est-à-dire n'est pas fondée sur cette souveraine et éternelle raison d'où tirent à la fois leur sanction et leur dignité les droits et les devoirs de l'homme ; elle ne s'inspire que de sentiments terrestres, toujours légers et fugitifs, de son propre avantage, ou tout au plus d'une vaine gloire qui meurt en naissant. Dès lors, nul sacrifice, nul désintéressement, aucune privation volon-

taire, mais l'amour de soi, ou bien l'envie de satisfaire ses passions : en fin de compte, toute la philanthropie moderne aboutit à l'égoïsme.

Mais la charité chrétienne, éclatant héritage de l'Église, prudente, active, patiente, bienfaisante, douée de l'esprit de force et de sacrifice, se dépouille de tout, se dévoue, lorsque l'intérêt d'autrui le demande, jusqu'au martyre. Elle donne tout et croit toujours ne pas donner assez; elle entreprend tout et ne se laisse jamais abattre; elle est tendre, généreuse, humble, et en même temps robuste pour faire des prodiges de charité en faveur des malheureux.

Anna-Maria Taïgi était pauvre, elle était humble de cœur, elle aimait la solitude et la retraite; néanmoins elle porta jusqu'à l'héroïsme la charité envers ses semblables. Ce n'était pas en paroles, mais en œuvre et en vérité, qu'elle aimait son prochain, et cet amour fut généreux en s'étendant même à ceux dont elle recevait des injures; il fut universel, c'est-à-dire embrassant tout le genre humain; il fut bien ordonné, en ayant toujours pour but le bien spirituel et temporel de son mari et de sa famille. Par amour pour Dieu,

Anna-Maria se rendait la servante de tous, elle assistait les malades avec une touchante tendresse, et, quoique infirme elle-même, elle descendait de son lit pour servir les autres infirmes. Elle versait des larmes sur la perte des âmes, et priait de toute l'ardeur de son âme pour la conversion des pécheurs. Elle accueillait avec une ineffable tendresse toute âme égarée, découvrait ses plus secrètes pensées, et par de douces paroles, par des larmes, par des prières et des œuvres de pénitence entreprises pour le salut de cette âme, elle finissait par l'amener à changer de vie. Combien, à un seul de ses regards, fondirent en larmes de contrition, parce que ce regard lançait au cœur des traits enflammés de l'amour de Dieu! Cet exercice de charité chrétienne en faveur des âmes dura toute sa vie. Toujours son zèle fut infatigable, toujours ardente fut la flamme de son noble cœur. C'est une chose attendrissante de voir cette femme chargée de famille s'occuper de secourir les pauvres, qui jamais ne la quittaient sans avoir reçu quelque aumône.

Lorsque la disette de 1798 plongeait dans la désolation tant de familles à Rome, elle travaillait à la couture, faisait des robes et

jusqu'à des chaussures, non-seulement pour subvenir aux besoins de sa famille, mais encore pour procurer quelque soulagement à tant de gens affamés qui accouraient à sa porte et dans lesquels elle voyait l'image de Jésus-Christ. Souvent elle s'ôtait les morceaux de la bouche pour nourrir un malheureux. Très-souvent elle se transportait elle-même auprès de ceux qu'elle rencontrait par les rues, languissant de faim ; toujours elle priait Dieu pour les calamités et les misères de tous : en sorte que tous ceux qui l'ont vue de près peuvent affirmer que sa vie fut un laborieux apostolat, et qu'elle pouvait dire avec Job : « J'ai réconforté le cœur de la veuve, j'ai été l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, la consolation des malheureux. »

« Un matin qu'il faisait un froid très-vif, raconte un témoin digne de foi, tandis que j'accompagnais cette pieuse femme pendant le trajet de l'église de la Piété à sa maison, elle rencontra un pauvre jeune homme sans chaussure, mourant de faim, dont les vêtements étaient en lambeaux. La servante de Dieu ne crut pas devoir laisser échapper une si favorable occasion d'exercer son ardente charité. Elle emmena aussitôt l'infor-

tuné chez elle, le fit réchauffer, le nourrit, le nettoya elle-même de ses mains, lui donna de quoi se chausser et se couvrir, lui fit reprendre courage par des exhortations chrétiennes, et tout cela avec beaucoup de soin et une attention respectueuse, comme si c'eût été le fils d'un personnage distingué. »

Elle ne sut jamais ce que c'était que de faire dans son cœur acception de personnes. Elle montait l'escalier des grands, elle entrait dans la mansarde de l'artisan, elle assistait les pauvres femmes dans le besoin, essuyait la sueur des fronts amaigris, approchait des lèvres du malade brûlé par la fièvre la boisson rafraîchissante, et quand les appels particuliers faisaient défaut à son ardent désir de soulager la misère, elle se rendait avec ses filles dans les hospices de femmes, qui tendaient les bras vers elle comme vers un ange de charité. Merveille de l'affection chrétienne et surnaturelle : parmi le grand nombre de femmes que renfermaient les hospices d'incurables, il y en avait une plus disgraciée que toutes les autres ; son visage était si dégoûtant, si difforme, si couvert de boutons et d'enflure, qu'à peine restait-il à

la bouche une étroite ouverture pour lui faire avaler quelque boisson. Mais cette infortunée attendait en silence une voix qui pénétrait doucement dans son cœur comme la voix d'un chérubin, et lorsqu'il lui était donné d'entendre cette voix à côté de sa couche, elle sentait son cœur s'ouvrir aux consolations du Ciel. C'était la voix d'Anna-Maria, qui déployait surtout vis-à-vis d'elle sa charité. Assise près de son lit, elle la caressait doucement, la consolait par les plus douces paroles qui se puissent entendre sur la terre.

Nous n'en finirions pas s'il nous fallait raconter tous les actes héroïques de charité que l'on admira chez cette illustre servante de Dieu. Nous ne pouvons toutefois passer sous silence son amour pour ses ennemis, puisque, ainsi que l'a écrit saint Thomas, la perfection de la charité ne peut aller au delà de l'amour de ses ennemis. Parmi une multitude de traits de ce genre, nous en citerons un seul pour l'édification de nos lecteurs. Une méchante femme habitait la même maison qu'Anna-Maria ; d'un caractère brutal, sans éducation, grossière, éhontée, elle se montra pendant plusieurs années l'ennemie de sa respectable voisine : mauvais propos, mépris, insultes, outrages,

calomnies les plus noires étaient toujours dans sa bouche contre la servante du Seigneur, et pourtant celle-ci la payait des saluts les plus humbles, des sourires les plus affectueux, des plus douces manières, souvent même de dons gratuits. Ce cœur de serpent ne s'amollissait point de tout cela : semblable à un démoniaque, sa haine croissait de jour en jour, sans motif, contre Anna-Maria. Le mari de cette dernière était las d'endurer les effets de la haine de cette mauvaise créature ; mais Anna-Maria, qui avait plein pouvoir sur le cœur de son époux, l'avait amené, à la fin, à une grande douceur d'esprit; elle lui défendait toute mesure de rigueur et lui donnait l'exemple de la charité. Mais cette malheureuse fut frappée par la main de Dieu ; elle se vit réduite à un tel état de misère qu'elle dut mendier son pain. Eh bien, ce fut précisément Anna-Maria qui, avec son argent et par toutes sortes de secours, prit soin de nourrir généreusement son ennemie. Acte sublime de vertu, précieux héritage de la croix, que nous a laissé celui qui disait : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Par ce legs, la perfection de la loi chrétienne se manifeste éclatante aux

yeux de l'univers; par lui se révèle la noblesse des sentiments que produit l'Église dans le cœur de ses enfants, et nous nous distinguons non-seulement des incrédules, mais encore de ce peuple antique à qui il fut dit : « Vous aurez de la haine pour votre ennemi. » L'âme qui a la foi voit toutes les âmes également couvertes du sang de Jésus-Christ, et ce merveilleux point de vue suffit pour l'enflammer du très-pur amour qui se confond en Dieu. Dès que nous devons aimer notre prochain pour Dieu, cela suffit pour que nous l'aimions en tout temps, en tout lieu, et malgré ses défauts.

Néanmoins, où brillait éminemment la charité d'Anna-Maria, c'était lorsqu'il s'agissait des intérêts de l'Église catholique, principalement pour cette ville de Rome, travaillée par les conseils impies et les coupables manœuvres d'hommes pervers; à cette fin, elle priait jour et nuit avec d'abondantes larmes et d'ardents soupirs, visitait les temples et les autels, redoublait les austérités et les mortifications, renonçait même aux douceurs célestes qu'elle goûtait dans les pratiques de piété et se dévouait par esprit de sacrifice à n'importe quel tourment, même à la mort la

plus cruelle, pour que l'Église obtînt la victoire.

On touchait à des temps malheureux pour l'Église. Un homme d'un vaste génie et d'un caractère indomptable s'était élevé des plus modestes degrés de l'armée à un pouvoir sans bornes et au faîte des grandeurs terrestres. La guerre d'Allemagne en 1805, celles d'Italie et de Bavière, les fameuses journées d'Austerlitz et d'Iéna, de Magdebourg, de Breslau, d'Eylau, de Friedland et de Wagram, avaient fait craindre son nom chez tous les peuples et les rois de la terre. Historiens, poëtes, écrivains de toute espèce brûlaient de l'encens devant ce colosse : les uns l'appelaient Scipion, ceux-ci César, ceux-là Jupiter. Son ambition démesurée voulut confondre dans sa personne tous les partis, appeler au gouvernement des peuples ceux qui lui étaient dévoués, et jeter une chaîne au cou des factions qui avaient si bien servi sa fortune. Il regrettait amèrement qu'une petite partie de l'Italie ne fût point soumise à son sceptre. Tout en se prétendant le successeur de Charlemagne, il voulut enlever au pontife romain un royaume possédé par lui depuis mille ans. Mais, dans les décrets de la Pro-

vidence, ce projet devait être l'écueil inévitable où se briseraient les flots de ses passions. En attendant, le vicaire de Jésus-Christ, après une longue série de crimes et d'outrages qu'on lui fit subir, par un dernier excès de barbarie et de scélératesse, fut à la fin arraché de sa capitale par une soldatesque brutale. Pauvre Rome! que seras-tu jamais sans le pape-roi!

Toute la ville devient un champ d'erreurs et de désordres; elle est plongée dans le trouble et la confusion; elle subit un cruel affront. Le joug de l'usurpation lui pèse horriblement: ses tribunaux dissous, ses congrégations supprimées, et ses archives, ses monuments d'art, les ornements de la dignité pontificale, comme autant de dépouilles de vaincus, emmenés à Paris; prélats, cardinaux, chefs d'ordres, officiers publics, en France! Pauvre Rome sans ton roi, le vicaire de Dieu! Et Anna-Maria priait, versait des pleurs, redoublait de ferveur dans ses actes de pénitence, offrait pour Rome son sang et sa vie.

Un jour qu'elle priait dans l'église Notre-Dame *della Pietà*, sur la place Colonna, un ordre du jour des troupes françaises appela

tout à coup sur cette place des milliers d'hommes armés, dont les cris, se mêlant au bruit des tambours, jetèrent la population dans une frayeur et une consternation inexprimables. En un instant les boutiques furent fermées, les portes barricadées, toutes les issues renforcées; alors le gardien de l'église voulut en fermer les portes, et il secoua la servante de Dieu pour qu'elle sortît avec les autres. Ce fut en vain; elle était plongée dans une extase sublime : ni les appels, ni les secousses qu'elle reçut, ni la fuite du peuple, ni les cris des soldats, ni le bruit des armes ne furent capables de lui faire reprendre l'usage de ses sens. Au bout de quelque temps elle revint à elle; se voyant seule et les portes fermées, elle pria le sacristain de la faire sortir. La place était encore couverte de soldats qui empêchaient de traverser; mais elle passa avec assurance au milieu d'eux, toujours protégée par Celui qui est le père de ses serviteurs fidèles et le Seigneur Dieu des armées.

Dans une de ses extases, elle vit le retour du souverain pontife et le triomphe de Rome; elle vit l'enthousiasme du peuple qui recevait son roi et celui de l'Église, à qui

son chef était rendu. Elle vit la religion sortant victorieuse d'une de ses plus terribles luttes et la barque de Pierre rentrer dans le port, après que Celui qui commande aux vents et aux orages, du sein même de la tempête eut fait surgir le calme.

CHAPITRE VI

LA VERTU ET LA GLOIRE

Si dans le monde il arrive souvent que la vertu soit foulée aux pieds et devienne un objet de mépris, la justice de Dieu a coutume aussi de l'exalter aux yeux du monde en la couronnant d'une lumière qui est l'auréole des saints. C'est pourquoi on a vu cent fois de grands hommes d'État, des sages et des conquérants se courber humblement devant un solitaire, un malheureux, une pauvre femme, et être saisis d'étonnement devant les prodiges qu'opérait par eux le bras du Seigneur. La sainteté, la beauté intérieure de l'âme, la sublime élévation de l'esprit, oh! que de fois elle a fait taire le monde, et l'a contraint d'avouer que sa gloire est une ombre devant la gloire d'une âme qui jouit du commerce,

de la protection et des faveurs de la Divinité !

D'après les récits qui précèdent, nos lecteurs peuvent se figurer combien était grande la vertu d'Anna-Maria Taïgi. Mais les progrès qu'elle faisait chaque jour dans la sainteté, les dispositions de son cœur pour s'élever sans cesse de cette vallée de larmes jusqu'aux plus sublimes hauteurs de la vie contemplative, les paroles nous manquent pour l'exprimer. Si nous la considérons du côté de la prudence, c'est-à-dire de cette vertu qui, selon saint Thomas d'Aquin, consiste principalement dans le choix et l'emploi des moyens les plus propres pour arriver à la fin, nous trouvons Anna-Maria héroïquement prudente avec les siens, avec les étrangers, avec elle-même. Si son mari se montrait pieux et honnête, elle le rendait meilleur; s'il était d'humeur difficile et grossier, elle le rendait doux et docile. Elle confiait sa famille aux soins des prêtres et des autres ministres de l'Église, veillait constamment sur elle-même et faisait une garde incessante pour conserver à ses filles la retenue et l'honnêteté. Elle accompagnait elle-même ses enfants à l'église et aux offices, et tempérait par une sainte sévérité

son amour maternel. Elle savait apaiser, dès son origine, tout différend dans sa famille, et l'influence toute-puissante de ses bonnes manières maintenait ferme la paix dans l'intérieur de sa maison. Elle n'ouvrait point son cœur aux étrangers sans avoir invoqué d'abord la lumière d'en haut, et tout conseil qu'elle donnait pour le bien de son prochain était précédé de la prière et accompagné d'une admirable simplicité. Douée d'une rare aptitude à conclure les affaires, elle se mettait toujours au service de quiconque la consultait, et le langage de la sagesse abondait sur ses lèvres.

Elle fuyait soigneusement tout ce qui aurait pu l'éloigner de son but suprême, parce que, ainsi qu'il est écrit, la sagesse commence par la crainte de Dieu, et l'intelligence par la fuite du mal. Châtier son corps et le réduire en servitude, se dérober aux applaudissements de la terre, se cacher aux yeux des grands, tenir secrets les dons célestes qu'elle recevait fut un effet de sa prudence; mais Dieu l'élevait souvent, afin que l'on sût combien cette âme lui était chère.

Un jour, il arriva qu'un prêtre voulut lui donner la sainte communion avec une hostie non consacrée. Elle s'en aperçut à une amer-

tume extraordinaire qu'elle ressentit sur sa langue, et néanmoins, sans se troubler, elle continua de prier avec sa ferveur accoutumée. Elle en avisa ensuite son confesseur, pour qu'il fît appeler ce prêtre et l'admonestât en secret; celui-ci, tout confus, avoua sa faute et fut convaincu, par cette révélation, de la sainteté d'Anna-Maria. Il nous faudrait grossir ce livre outre mesure, si nous devions raconter tous les miracles par lesquels Dieu se plut à glorifier, durant sa vie, la vertu de sa servante. Son mari ayant été frappé subitement d'un mal qu'on crut être une attaque d'apoplexie, il fut guéri à l'instant en trouvant la main de sa femme posée doucement sur sa tête. Visitant un jeune homme qui, dès l'enfance, souffrait du mal caduc : « Ayez confiance, lui dit-elle, et levez-vous. » Le jeune homme se leva, et sa guérison fut durable. Le cardinal Barberini, qui était abandonné des médecins, recouvra la santé à la suite de ses prières. Par le contact de sa main [1], en faisant le signe de

[1] Ce don de guérison, par le seul attouchement de la main, fut accordé à la servante de Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ, lorsque, atteinte d'une maladie mortelle, elle vit le Sauveur qui la couvrit de son manteau et lui prit la main en déclarant qu'elle était son

la croix et en invoquant la très-sainte Trinité, avec l'huile de Notre-Dame elle guérit des ulcères, des cancers, des angines, des rhumatismes très-violents. Elle oignit d'huile une religieuse à Saint-Dominique et Saint-Sixte et fit disparaître la gangrène de sa poitrine. Dans le même monastère, le général Miollis avait renfermé Marie-Louise de Bourbon, reine d'Étrurie, avec ses petits-fils. De temps en temps Sa Majesté était prise de si fortes convulsions épileptiques, qu'on était obligé de tenir dans ses appartements un double tapis, parce que, tombant subitement à terre, elle se débattait d'une manière affreuse, poussait des hurlements jusqu'à ce que, privée de sentiment, elle était laissée pour morte. Médecins du pays et étrangers, visites et consultations, remèdes de toute espèce ne produisaient aucun effet. Anna-Maria, appelée auprès d'elle, la toucha avec sa petite image de la sainte Vierge en l'assurant qu'elle n'aurait plus désormais à souffrir de cette horrible maladie; et, en effet, ses convulsions cessèrent pour

épouse ; il la guérit sur-le-champ de telle sorte, qu'au grand étonnement de sa famille elle se leva de son lit pour aller recevoir la sainte communion à Notre-Dame-de-la-Pitié.

toujours. Dès lors la reine prit Anna-Maria Taïgi pour sa conseillère, sa directrice, son amie et sa sœur; mais, ainsi que nous l'avons fait remarquer ailleurs, jamais elle ne put l'amener à un changement d'état et de fortune.

Un jour que notre vénérable était sortie de chez elle, elle fut contrainte par une pluie battante de se réfugier dans une maison. On entendait de sourds gémissements, des sanglots qui partaient de l'intérieur de cette maison; une pauvre femme, entourée de ses parents et voisines tout en pleurs, était sur le point de passer à l'éternité. Le cœur si tendre d'Anna-Maria s'émut à cette scène funèbre; elle fit le signe de la croix avec sa madone sur la pauvre moribonde, et, la pluie ayant cessé, elle reprit son chemin. Elle avait à peine fait quelques pas que les parents et les voisines couraient après elle avec des larmes aux yeux; mais c'étaient des larmes de joie et de reconnaissance, la malade était guérie. Anna-Maria leur répondit ce qu'elle avait coutume de répondre dans toutes les guérisons merveilleuses qu'elle opérait : « Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, je n'ai rien fait, remerciez la bonté de Dieu! » Preuve manifeste de justice, autre

vertu cardinale qui nous impose de rendre à chacun ce qui lui appartient, en commençant par Dieu, à qui sont dus tout bien et toute gloire.

Ce fut certainement un fruit de justice chez Anna-Maria de se réputer pécheresse, de haïr son corps, de le dompter et le macérer chaque jour. Ce furent chez elle des fruits de justice, le respect envers ses parents, les soins affectueux qu'elle ne cessa jamais jusqu'à la fin de prodiguer à sa mère dans sa pénible vieillesse. Ajoutez l'obéissance à son époux, l'éducation de ses enfants, le salaire donné promptement aux ouvriers, le respect envers ses supérieurs et un tel dévouement au souverain pontife, qu'elle ne prononçait son nom qu'avec vénération, s'étonnait et s'affligeait profondément en pensant à la haine des impies contre la personne auguste et infaillible du vicaire de Jésus-Christ sur la terre. En somme, après un examen scrupuleux de sa vie, on peut très-bien lui faire l'application de ce portrait qu'un docte écrivain fait du juste : « Le juste n'offense personne, ne s'approprie pas le bien d'autrui, vient en aide à tout le monde, pense et parle bien de qui que ce soit, donne à chacun ce qui lui revient, ne s'oppose point aux avantages des

autres, obéit promptement, place sa propre utilité après celle des autres, punit le vice, observe gratuitement la justice parce qu'il estime qu'il n'y a pas de meilleure récompense d'une action juste que celle d'être juste [1]. » C'est pourquoi Dieu voulait que le monde connût la gloire qu'il y a d'être juste; il gratifiait Anna-Maria de dons extraordinaires pour frapper d'étonnement tous ceux qui l'approchaient; il se communiquait si intimement à elle, qu'oubliant la terre où posaient ses pieds, elle s'élevait en esprit jusqu'aux délices inénarrables du ciel. Il lui arriva pourtant plus d'une fois d'être privée de cette union divine et de tomber dans une telle aridité d'esprit, dans une si grande désolation et abandon de Dieu, qu'il lui semblait être, comme elle-même le disait, « dans un coin de l'enfer. » Elle se sentait entraînée à des actions impies, à de mauvaises pensées, à la haine de Dieu; alors elle priait avec plus de ferveur, elle résistait plus courageusement à l'enfer, qui semblait conjuré tout entier pour sa perte. « Qui rencontrera une femme forte? » disent nos saints livres; nous la trouvons dans Anna-Maria. Sa

[1] Cardinal Bona.

force fut véritablement celle qu'exige du juste saint Grégoire le Grand : vaincre sa chair et sa propre volonté, aimer les austérités et fuir les plaisirs, mépriser la prospérité et vaincre les adversités [1]. Dieu glorifiait encore en elle cette vertu en la rendant victorieuse de l'esprit infernal, qui l'attaquait souvent sous des formes terribles, la frappait, la jetait à travers les escaliers de la maison et tâchait d'abattre cette âme juste par des hurlements, des menaces et des terreurs, mais qui, à chaque assaut, demeurait toujours vaincu, et, contraint de se retirer, imprimait sur le corps de la vénérable la marque de ses coups.

D'autres faits nous prouveront abondamment qu'Anna-Maria était douée de cette grande vertu qui s'appelle la force d'âme. Considérons son zèle incessant à vaincre les cœurs les plus endurcis, à surmonter les plus vigoureux obstacles. Souvent il arrivait que, lorsqu'elle entreprenait une affaire pour la gloire de Dieu, il surgissait dès le début des difficultés capables de décourager qui que ce fût. Forte dans les persécutions, elle entendait d'un esprit gai et d'un air tranquille les ca-

[1] S. Grégoire, lib. VII *Moral.* 21.

lomnies les plus infâmes dirigées contre elle, et défendait à ses filles d'en parler ou de s'en offenser aucunement. Forte d'une manière surprenante dans ses longues et fréquentes infirmités, elle souffrit sans se plaindre, et pourtant, chez elle, presque aucun sens ne fut exempt de douleur. Ses yeux étaient souvent endoloris de manière à ne pouvoir supporter la clarté du jour; sa bouche était parfois couverte d'ulcères; l'odorat et l'ouïe étaient chez elle sensiblement affectés. Elle sentait toutes ses souffrances s'aggraver d'une manière affreuse les jours de vendredi, à l'heure de la passion de Notre-Seigneur, et lorsqu'elle obtenait la conversion d'un pécheur ou quelque autre grâce signalée. Eh bien, au milieu de ses souffrances elle travaillait pour sa famille : non-seulement jamais elle ne faisait entendre de plainte, mais elle versait, pour ainsi dire, la paix dans les âmes tourmentées qui lui rendaient visite, réconfortait tout affligé qui recourait à elle, égayait par sa bonne grâce tous ceux qui l'entouraient. C'est que sa force était en Dieu et qu'elle pouvait dire avec le Psalmiste : « Le Seigneur est ma force et l'objet de ma louange, et il est devenu l'auteur de mon salut. »

Pourtant sa vertu ne dégénérait point en présomption ou en vaine gloire : c'était le sentiment généreux d'une âme qui court directement vers son Dieu, et trouve dans ses bras paternels un bouclier contre toutes les armes de l'enfer, le port après toutes les tempêtes du monde, le repos après tous les travaux et les souffrances de la vie. Par le continuel exercice de cette vertu, Anna-Maria avait acquis une tranquillité d'esprit inaltérable en tout événement; et par la violence intérieure qu'elle se faisait pour dompter sa volonté propre, par son attention constante à mortifier ses passions et ses goûts, elle était arrivée à un degré héroïque de la tempérance, c'est-à-dire de cette vertu qui nous fait nous abstenir des choses agréables ou en user avec modération.

Nous ne dirons pas combien elle fut sobre dans le manger, au point de s'en priver souvent et entièrement pour nourrir quelque malheureux. Elle ne buvait que très-peu de vin mêlé de beaucoup d'eau, et passait quelquefois tout le jour sans rien boire. Elle dormait au plus deux heures, employant le reste de la nuit au travail et à la prière. Nous ne dirons pas que, modérée jusque dans les douceurs spirituelles, elle savait fermer l'entrée

à ces satisfactions sensibles qu'elle éprouvait, principalement lorsque, nourrie du pain des anges, elle sentait un torrent de bonheur inonder son âme. Disons seulement que, par cette vertu, elle put régler toutes les actions de sa vie, réprimer la vivacité de son caractère, devenir indifférente aux commodités de la terre, se détacher entièrement du monde et ne vivre que dans Jésus crucifié. De là son extérieur toujours égal, son visage toujours serein, sa voix tranquille, au milieu des disgrâces et des tribulations qui pesaient sur sa famille. Elle ne souffrait, chez les siens, ni paroles fâcheuses ni mouvements de colère. Elle modérait par un doux maintien sa manière d'agir vis-à-vis de ceux pour lesquels elle se sentait de l'inclination, et se montrait également affable envers ceux qui étaient d'un caractère différent. Elle ne recherchait rien avec un soin extrême, et ne s'occupait de savoir que ce qui avait rapport à son état : à part les soins nécessaires que réclamait sa famille, son âme ardente avait pour but les choses éternelles, la gloire de Dieu et le salut du prochain. Combien Dieu la glorifia pour cela et comment le monde lui-même l'honorait, nous le dirons quand l'occasion s'en présentera naturel-

lement dans le cours de ce livre, et l'on verra en quelle réputation fut durant toute sa vie Anna-Maria, et quel état firent d'elle, pour une si haute vertu, les personnages les plus distingués par leur sainteté, par leur dignité ou par leur science. Mais vraiment Dieu l'estimait bien plus encore, lui qui voyait ce qu'elle valait intérieurement. « Toute la gloire de la fille du roi, dit le Psalmiste, vient de son intérieur. » C'est pourquoi il lui communiqua la science de ses secrets, il plaça sous son regard un soleil qui est la gloire singulière d'Anna-Maria; et, comme je l'ai dit au commencement de ces pages, c'est là un fait surprenant dont nous ne trouvons point le pareil dans l'histoire de tous les serviteurs de Dieu.

Daigne le Seigneur nous éclairer de ses lumières dans la description que nous allons essayer d'en faire, et puissent nos paroles embraser d'amour nos lecteurs pour Celui qui se montre si admirable dans ses saints.

CHAPITRE VII

LE SOLEIL

Il est certain que Dieu, lorsqu'il destine une âme à de grandes choses, lui fournit les moyens convenables pour y parvenir. Anna-Maria s'était offerte à Dieu sans aucune réserve, afin de secourir tant de pauvres âmes et d'en opérer la conversion par la prière et par toutes sortes de pénitences. Dieu lui-même la destina à cette fin, puisque le jour qu'elle prit le saint habit de tertiaire elle entendit la voix de Jésus-Christ qui la chargeait de travailler dans le monde à convertir des pécheurs et à consoler les âmes de toutes conditions. C'est dans ce but qu'en ce moment elle renouvela l'offrande de sa vie; cette offrande devant durer toujours, il fallait qu'elle eût un moyen également durable d'atteindre la fin à laquelle elle

4

avait été destinée. Or ce moyen fut tout à fait extraordinaire.

Nous lisons dans la Vie de sainte Françoise-Romaine qu'elle jouit pendant vingt-sept ans de la vision d'un ange qui exerçait une merveilleuse influence sur sa sanctification et sur celle de son prochain ; mais Anna-Maria jouit, pendant environ quarante-sept ans, de la vision permanente d'un soleil dans lequel, apercevant l'état des consciences, les péchés dont se rendaient coupables les hommes, les dangers que couraient les divers états politiques de ce monde, elle pouvait toujours s'exciter de plus en plus à la prière, à la pénitence, à l'offrande généreuse d'elle-même, lesquelles étaient acceptées de Dieu avec les macérations continuelles de sa chair, la mortification de ses sens, de son cœur, assujettis à toutes sortes de souffrances.

Ce fut dans la solitude de sa chambre, pendant qu'elle flagellait son corps, que la servante de Dieu vit la première fois ce soleil merveilleux dont la lumière était d'abord terne et obscure, mais qui prit de l'éclat peu à peu, à mesure qu'elle avançait dans la vertu, au point de devenir plus lumineux que sept soleils réunis. Une sainte terreur s'empara

d'elle, et lorsque, pour obéir à son confesseur, elle demanda à Dieu ce que signifiait ce soleil, il lui fut répondu : « C'est un miroir que je te montre pour que tu connaisses le bien et le mal. » Il était entouré de rayons, et à l'extrémité des rayons supérieurs s'élevait une couronne d'épines très-épaisse, entrelacée avec eux et de la même dimension que le soleil lui-même; deux de ces épines, s'allongeant de chaque côté, descendaient sous son disque, où elles se croisaient, et avec leurs pointes arquées formaient la figure de la croix. On voyait au centre du disque une belle image enveloppée d'un vêtement éclatant, majestueusement assise, les yeux tournés vers le ciel, dans une attitude contemplative, et comme ravie en extase; deux rayons de lumière sortaient verticalement de son front, et ses pieds touchaient la partie gauche et inférieure du disque. Jamais elle n'était atteinte par l'ombre ou tout autre objet; au contraire, les ombres qui s'en approchaient étaient subitement dispersées comme par une force irrésistible. Cette lumière éclatante aurait fatigué la vue la plus vigoureuse, et néanmoins Anna-Maria pouvait la soutenir de son œil malade et peu apte à distinguer quoi que ce fût.

Maintenant qu'était-ce que cette lumière? que signifiaient ces épines et quelle était cette image vénérable assise au milieu du disque? S'il est permis de faire des conjectures, nous dirons avec de pieux et doctes personnages [1] que ce soleil était le soleil de justice, venu dans le monde pour éclairer les âmes plongées dans les ténèbres et dans les ombres de la mort, que ces épines rappelaient le souvenir des mystères douloureux de l'humanité du Sauveur, et que cette image majestueuse était la sagesse divine, devant laquelle les siècles sont comme un instant et les choses les plus cachées apparaissait comme les plus visibles [2]; car il est certain, l'Écriture nous l'apprend, « que Dieu plaça son habitation dans l'astre du jour, » de sorte qu'il n'est pas surprenant que dans le soleil dont il s'agit, Anna-Maria vît Dieu présent d'une manière particulière. En effet, Celui qui remplit l'univers, et dont l'immensité ne connaît

[1] Parmi lesquels le P. Poggiarelli, religieux augustin, qui connut à fond l'esprit d'Anna-Maria Taïgi et dirigea sa conscience en l'absence de son confesseur.

[2] La servante de Dieu elle-même en eut l'explication, c'est-à-dire qu'elle vit dans ce soleil la toute-puissance de la sagesse divine incarnée.

pas les bornes de l'espace, a néanmoins fixé quelquefois sa demeure d'une façon particulière dans certains lieux déterminés. Rappelons-nous l'arche d'alliance, la nuée lumineuse, le buisson ardent, les éclairs accompagnés de tonnerre sur le mont Sinaï, où il s'est spécialement manifesté à des âmes privilégiées. Nous pouvons donc croire que Dieu résidait d'une manière spéciale dans le soleil d'Anna-Maria; car, si ce n'eût été qu'une lumière naturelle, comment eût-elle pu, par un simple regard, y découvrir tant de choses lointaines et cachées, et posséder des connaissances surnaturelles pour scruter jusqu'au fond du cœur des hommes? D'ailleurs, Dieu lui-même révéla plus d'une fois à sa servante la grandeur extraordinaire de ce don qu'il lui avait fait, comme d'une chose tout à fait nouvelle; il lui fit entendre qu'il la mettait dans la confidence de ses secrets, et que si tout cela était connu des hommes, ils devaient l'aborder avec les plus grandes marques de révérence, « non pour toi, ajoute-t-il, qui es pauvre et misérable, mais pour Celui qui est constamment en toi. » C'était dans ce soleil qu'elle voyait l'état des consciences, non pas seulement de ceux qui se présentaient devant elle,

mais encore des personnes les plus éloignées vers lesquelles se dirigeait sa pensée : elle voyait le sort heureux ou malheureux des trépassés, les âmes qui souffraient n'étant point entièrement purifiées, les motifs pour lesquels elles souffraient et le temps assigné pour leur purification ; de même elle voyait celles du purgatoire qui s'envolaient vers Dieu. Lorsqu'une âme était dans ce lieu d'expiation, elle lui apparaissait sous la forme allégorique d'une pierre précieuse laissant apercevoir quelques taches, ou d'un cœur souillé en partie. Anna-Maria priait alors avec ferveur jusqu'à ce que cette pierre précieuse, ou ce cœur brillant d'une vive lumière, s'unît au centre du disque et se perdît en Dieu. Si une âme était réprouvée, elle voyait d'un côté paraître les rayons du soleil, et de l'autre s'ouvrir une noire caverne, où cette âme, couverte d'habits de deuil, tombait au milieu du tonnerre et des éclairs ; elle voyait les motifs de sa damnation et les peines qui lui étaient infligées. Si l'âme était au paradis, elle se présentait à son regard dans un état de beauté et d'allégresse sans pareilles, Anna-Maria connaissait ses vertus et le degré de gloire dont elle jouissait dans le ciel. Souvent encore elle

voyait dans son soleil tomber des masses d'or, des pluies de balles très-noires, des nuages et des pierres ; elle savait que l'or est le moyen mis en œuvre pour bouleverser les États, que les pluies de balles sont les âmes des damnés, et les pierres les royaumes qui tombent. Souvent aussi elle voyait dans ce soleil de riches colliers, et Dieu lui faisait entendre que c'étaient les vertus qu'elle-même pratiquait ce jour-là.

Enfin, au moyen de ce soleil, elle acquérait des connaissances de toute sorte, surpassant l'intelligence humaine, de choses présentes, passées, futures qu'elle pénétrait sur-le-champ et d'un coup d'œil avec leurs plus minimes circonstances. Elle vit les tremblements de terre de la Chine, les massacres de l'Espagne, la guerre de Grèce, les révolutions de Paris, le sang qui coulait dans les malheureuses contrées de la Pologne, et tout cela avant l'événement ou dans le moment même. Elle décrivait les localités, faisait le portrait des combattants, indiquait le mouvement des généraux, la défaite des armées. Il y eut à Rome un personnage qui, connaissant très-bien ces lieux et les principaux agents de ces guerres, fut frappé d'étonnement à la précision des

détails qu'en donnait Anna-Maria. Mais ce qui, à notre avis, est bien plus admirable que le soleil lui-même, c'est que ce don extraordinaire de Dieu agissait d'une manière permanente. Semblable à la colonne de nuée et de feu par lequel Dieu, durant l'espace de quarante ans, conduisait son peuple dans le désert, il fut pour Anna-Maria le guide infaillible de son âme vers la plus sublime perfection. Lorsqu'elle y apercevait de petites ombres, elle craignait d'être tombée involontairement dans quelque faute; alors elle s'humiliait devant Dieu, et le soleil reprenait son premier éclat; quand la charité pour son prochain la portait à avoir recours à cette lumière miraculeuse, elle le faisait toujours avec beaucoup de prudence et de réflexion. Si on la consultait pour des maladies, elle faisait prévenir le médecin, et si elle voyait que celui-ci se trompait dans l'application des remèdes, elle disait confidentiellement au malade : « Mon fils, vous pouvez faire l'essai de cette médecine. »

Un jour que la duchesse de Lucques était fort tourmentée au sujet des bruits qui couraient sur son frère le roi d'Espagne, elle fit appeler la servante de Dieu ; celle-ci l'assura que le roi n'était pas tombé, comme on le

disait, entre les mains de ses ennemis; elle indiqua le lieu où il se trouvait, l'appartement, la compagnie, la figure de toutes les personnes de sa cour et ce qu'elles faisaient en ce moment, comme si elle-même eût été parmi ces personnes, dans la même habitation. Un autre jour, elle vit l'âme d'un prêtre de la Mission voler de son lit au paradis, ainsi que celles d'un laïque capucin et d'un convers de l'observance d'Amelia.

Un diplomate haut placé, curieux de connaître à Rome quelque personne d'une sainte vie et d'un grand esprit, fut conduit auprès d'Anna-Maria par le prêtre qui dirigeait sa conscience; il resta stupéfait de lui entendre raconter toute sa vie avec ses plus petites circonstances. Ensuite il se mit à parler de politique. Elle lança un regard à son soleil, et fit le tableau de la fausse politique de tous les gouvernements de l'Europe et des conséquences qui devaient en résulter. A la force, à l'énergie de ses paroles, à l'assurance avec laquelle elle traitait ces matières naturellement étrangères à une pauvre femme, le diplomate, profondément étonné, s'écria en sortant d'auprès d'elle : « Cette femme tient le monde dans ses mains, comme je tiens

dans les miennes cette tabatière; nous autres vieux diplomates, nous ne savons rien en comparaison d'elle. » D'où il est facile de comprendre comment Anna-Maria opéra tant de conversions admirables, alors qu'à son zèle, à ses larmes, à ses actes de mortification, se joignait la connaissance de l'état des consciences, au point qu'elle-même en faisait l'examen avec un soin et une précision qui causaient le plus grand étonnement aux personnes présentes. C'est ce qui arriva à un sectaire qui, lorsqu'il s'approchait de la maison qu'habitait Anna-Maria et où il avait placé une certaine somme d'argent, se sentait contraint par une force secrète de s'éloigner. Or, un jour, pressé par le directeur de la servante de Dieu, il entra dans cette maison. En montant l'escalier, il sentit une sueur froide courir sur tout son corps, et il n'aurait pu faire un pas en avant si Anna-Maria ne fût sortie pour venir à sa rencontre et l'inviter à entrer. Étant restés seuls, elle lui découvrit tous les secrets de sa vie et lui prédit tout ce qui devait lui arriver ensuite. Le sectaire demeura extrêmement surpris. Les démons assaillirent cruellement Anna-Maria; mais elle pria avec ardeur jusqu'à ce qu'elle eût obtenu la con-

version de ce malheureux et le salut de son âme.

La servante de Dieu se transportait souvent sur les hauteurs du Quirinal, où se trouve le noviciat des pères jésuites avec l'église annexe de Saint-André. Dans cette jolie chapelle qui exhale encore aujourd'hui le parfum de l'angélique pureté des Gonzague et des Stanislas Kostka, elle avait coutume de prier avec beaucoup de ferveur. Sa modestie, son zèle, son pieux recueillement frappèrent d'admiration le père Rossini, préfet de la maison; il fit recommander à ses prières l'âme d'un novice mort depuis peu de temps : et l'estime qu'il avait conçue pour Anna-Maria ne fit que s'accroître, lorsqu'elle l'eut assuré que l'âme de ce novice était en possession de la gloire céleste. Il dut s'affermir de plus en plus dans cette haute estime lorsque, lui ayant fait recommander un de ses malades, elle répondit que ce n'était point une maladie corporelle, mais une angoisse secrète d'esprit dont ce religieux était travaillé. Le père Rossini fit alors recommander à ses prières toute la compagnie de Jésus; et ce fut alors qu'elle vit, dans son mystérieux soleil, les souffrances et la gloire de la compagnie. Elle vit les colères des

impies contre un ordre si saint et les machinations des sectaires contre cette phalange de héros qui, du haut des chaires, par de savants et remarquables ouvrages, par leurs exemples plus encore que par leurs paroles, défendent sans relâche la cause de l'Église, de la papauté et du droit; qui, toujours objet de la haine des ennemis de Jésus-Christ, s'en vont semant dans tous les coins de la terre la lumière de la vraie civilisation qui sauve les générations humaines. Toutes les communautés religieuses supprimées, toutes les violentes et iniques persécutions auxquelles nous-mêmes avons vu en butte cette illustre compagnie, furent prédites par Anna-Maria, et son cœur en ressentait de violentes douleurs; car elle savait très-bien de quel immense avantage était pour l'Église catholique ce bataillon sacré qui, serré autour de l'arche sainte, sous la bannière de saint Pierre, combattait intrépidement les combats du Seigneur.

De même on ne saurait dire tout ce qu'elle faisait pour le salut de sa chère ville de Rome. Elle voyait dans son soleil tout ce que tramaient les méchants pour la perte de cette cité; pour elle aussi elle offrit sa vie d'une

manière spéciale. Le Seigneur l'exauça. Un jour, étant allée nu-pieds à la basilique de Saint-Paul, Dieu lui fit entendre que, durant sa vie, cette métropole du monde chrétien serait délivrée des menées des impies, pourvu qu'elle s'offrît à satisfaire à la justice divine. Se confiant en la grâce de Jésus-Christ, elle accepta avec joie ce pacte divin, et à ses pénitences volontaires s'unirent les angoisses intérieures, les tribulations du dehors et les plus rudes assauts de la part du démon. En attendant, fidèle à ses promesses, Dieu rompait les trames des hommes pervers; il détruisait les plans de l'enfer, déjà annoncés par Anna-Maria, et qui devaient entraîner la perte de Rome. Alors elle rendait grâces à son Dieu, se livrait à de nouvelles macérations, et produisait les actes les plus fervents d'une charité surhumaine. Les sectaires, voyant leurs entreprises anéanties, forgeaient de nouveaux traits d'iniquité, et Anna-Maria les voyait encore brisés par la main de Dieu à cause de ses nouvelles et très-rudes pénitences; de sorte que nous pouvons dire que les trente dernières années de sa vie furent un martyre continuel pour le salut de la patrie.

Nous parlerons dans les chapitres suivants

des autres prodiges obtenus par ce mystérieux soleil dont Dieu avait gratifié sa servante pour la sanctification de son âme et le bien de ses frères. En attendant, nous remarquerons, avec un écrivain célèbre de notre époque, qu'en un siècle qui se décore du nom de siècle des lumières, mais qui, par ses actes, ses maximes et ses goûts, devrait être appelé le siècle des ténèbres, dans un siècle où la science moderne fait si grand bruit de toutes ses découvertes, « Dieu a voulu donner à une pauvre femme une espèce de télégraphe céleste, où, quoique privée de toute instruction, elle connaissait par un seul regard, non-seulement les choses les plus éloignées, mais encore celles qui devaient arriver dans l'avenir, ainsi que les plus secrètes pensées des hommes. » Mais si l'œuvre de la science humaine s'appuie sur un fragile fil de métal, le don accordé à Anna-Maria s'appuie sur la sagesse infinie de Dieu, qui transporte l'œil de cette femme au delà des monts et des mers, dans le secret des cabinets politiques et jusque dans les replis les plus cachés de la conscience; il le soulève sur les hauteurs incommensurables du ciel, le fait pénétrer dans les abîmes de l'enfer sans limite d'espace et de temps, et

sans qu'il soit sujet à la fraude ou à la puissance humaine; cette sagesse infinie donne à une créature la connaissance de toutes choses en Dieu telle que peut l'avoir une âme qui voyage en ce bas monde[1]. Oh! vraiment devons-nous dire avec nos livres saints: « Dieu a choisi les choses faibles de ce monde pour confondre les plus forts. » En vérité il est beau de voir les princes de la terre, les généraux d'armée, les ambassadeurs des puissances, les hommes consommés dans la science et la politique, et jusqu'aux personnes liées par serment et vendues au sociétés secrètes, être saisis d'un respect soudain devant une pauvre femme qui, le rosaire à la main et les yeux brillants d'une lumière céleste, instruit, prédit, reprend, intimide, émeut et convertit. Mais plus encore fait-il beau voir une pauvre mère de famille, devenue un exemple vivant du véritable amour de la patrie, qui offre de se sacrifier pour ses concitoyens et trouve qu'il est doux d'endurer les plus cruelles souffrances lorsqu'il s'agit du salut de la nation. Ah! le peuple, d'ordinaire ne connaît que bien tard ses véritables bienfaiteurs. Souvent il décerne

[1] Dieu lui-même assura à sa bienheureuse servante qu'en regardant ce soleil elle ne serait jamais trompée.

des honneurs, érige des statues et des arcs de triomphe à ceux qui ont abusé de leurs talents pour corrompre le peuple ou qui domptent les nations par leur épée; mais rarement il se souvient des vertus qui se posent entre le ciel et la terre, comme des messagères de paix et des ministres de pardon. Pour ces derniers il y a l'Église de Jésus-Christ; elle publie sans cesse leur charité, elle met sur leur front une couronne qui, en traversant le cours des siècles et des vicissitudes humaines, ne se flétrit jamais. Aussi, nous en sommes convaincu, le peuple romain sera le premier à se rappeler les vertus d'une femme qui, ayant passé plus de soixante ans dans ses murs, a mérité, au delà de tout ce qu'on peut dire, la plus belle et la plus vive reconnaissance.

CHAPITRE VIII

LE SOLEIL

(Suite)

La vertu dans toutes ses branches et toujours héroïquement pratiquée, une vie exempte de tout acte, pensée ou affection coupables, le plein abandon à la volonté de Dieu, et le soin assidu de plaire à lui seul et d'imiter, autant qu'il est en nous, sa perfection, voilà ce qui, sur cette terre, constitue la sainteté d'une âme. Nous la voyons dans ses œuvres extérieures ; mais sa beauté intérieure demeure cachée à nos regards, et Dieu seul la voit en elle-même dans toute sa sublimité, dans tout son éclat. C'est pourquoi le ciel s'ouvre à l'âme sainte comme à une personne de confiance ; elle voit ce que nous ne voyons point, elle goûte des délices

et apprend des secrets qu'il ne nous est pas permis de connaître et de goûter. Cette âme s'illumine et s'embrase dans la lumière divine, où souvent sur cette terre de pèlerinage l'avenir se révèle à elle; ce qui est éloigné s'approche, ce qui est obscur devient clair, et l'état intérieur des hommes se montre à découvert.

Pour confirmer cette vérité, et toujours en vue de la plus grande gloire de Dieu, nous rapporterons quelques faits admirables d'Anna-Maria Taïgi et d'autres merveilles de son soleil mystérieux.

Les troupes françaises, commandées par Masséna, étaient en marche pour envahir l'Espagne. Le père général des Trinitaires se trouvait avec son compagnon dans ce royaume. Un jour qu'Anna-Maria était au confessionnal, elle s'arrêta tout à coup et dit à son confesseur, qui était aussi de l'ordre des Trinitaires : « Maintenant le général et son compagnon, surpris dans la Nouvelle-Castille par les troupes françaises, après avoir subi beaucoup d'outrages et de violences, ont été massacrés. » Elle indiqua, en outre, la route de la ville voisine du lieu où le fait se passait, avec les moindres cir-

constances, et ajouta que ces deux âmes, ayant souffert tout cela pour l'amour de Dieu, n'avaient pas besoin de prières. Un mois après, une lettre d'Espagne informait les frères de ce funeste événement, avec toutes ses circonstances, telles que les avait annoncées Anna-Maria.

Un religieux alla lui recommander l'âme de son père, mort en Espagne, et qui était totalement inconnu de la servante de Dieu. Elle répondit que cette âme était en purgatoire; elle donna en même temps des détails tellement circonstanciés sur la vie de cet homme, que le fils, grandement surpris, avoue qu'une lumière surnaturelle avait pu seule les faire connaître à Anna-Maria.

Elle vit de la même manière l'âme du duc D. Giovanni Torlonia dans le séjour de la gloire, à cause des grandes œuvres de bienfaisance qu'il avait pratiquées durant sa vie.

Son fils Camille voyageait sur mer avec d'autres conscrits. Elle sortit de sa maison en pleurant, et courut à Notre-Dame-de-Pitié, dans un état d'anxiété indicible. Les locataires et les voisins lui ayant demandé le sujet de sa douleur, elle répondit que son fils était sur le point de se noyer. Elle re-

tourna en riant chez elle, et dit aux mêmes personnes que la sainte Vierge avait fait sentir ses faveurs à son Camille. Effectivement le vaisseau qui portait son fils avait été assailli à l'heure même par la tempête, et le capitaine, qui déjà avait annoncé aux passagers qu'ils n'avaient plus aucune chance de salut, avoua depuis que ce salut était arrivé miraculeusement.

Dans la dernière maladie du vénérable Strambi, un saint prêtre la pria de demander à Dieu la grâce que ce personnage pût être nourri du pain des anges avant de mourir; car le malade, ayant perdu la parole et l'usage de ses facultés intellectuelles, s'avançait à grands pas vers l'éternité sans pouvoir communier. Anna-Maria baissa la tête un instant pour prier Dieu; ensuite, élevant son regard : « Allez, dit-elle, prévenez le confesseur pour que demain, à l'aurore, il commence la messe; et quand même il verrait le malade privé de sentiment, qu'il sache qu'à l'*Introït* il aura recouvré sa liberté d'esprit, pourra recevoir le saint viatique et faire son action de grâces, qu'ensuite il retombera dans son premier état. » Tout cela s'accomplit à la lettre.

En voyant la pompe avec laquelle, suivant la coutume, le cardinal Marazzani se rendait à Saint-Pierre, elle s'écria : « Aujourd'hui en triomphe, d'ici à un mois dans la tombe ! » Et, au bout du mois, le cardinal était mort. Ayant rencontré, sur la place Colonna, un personnage de distinction, elle fut saisie de frayeur, et dit à quelqu'un qui l'accompagnait : « Ce soir, à telle heure, cet homme sera devant le tribunal de Dieu. » En effet, à l'heure indiquée, cet individu mourut d'une apoplexie foudroyante. Elle prédit de la sorte la mort des cardinaux Galeffi, Weld et Cristaldi, ainsi que celle de Marie-Louise de Lucques, et celles de Pie VII et de Pie VIII.

Un serviteur de Dieu, dom Vincent Pallotti, était dans une extrême inquiétude au sujet de son cousin, qu'il croyait parti du pays. Il craignait qu'étant mal dans ses affaires, le désespoir ne l'eût porté à se suicider. Anna-Maria, ayant fixé son soleil, releva le courage abattu de Pallotti, en lui indiquant l'endroit où se trouvait son cousin.

Une dame anglaise tomba dangereusement malade. Son père et sa mère la firent recommander à la vénérable. Elle répondit que le Seigneur la voulait auprès de lui, ensuite

d'un vœu qu'elle lui avait fait dans sa jeunesse. Ce vœu n'était connu que du père, du mari et du confesseur.

Mille fois il arriva que, voyant son propre directeur troublé, elle découvrit ses pensées, ses tentations, les peines les plus intimes de son cœur, et lui en suggéra les remèdes.

Souvent aussi elle découvrit l'hypocrisie de certaines personnes réputées saintes, et annonça la triste fin qu'elles feraient.

Mgr Cristaldi devait se rendre à Naples. Un religieux, d'une grande vertu, l'en détournait en lui prédisant que ce voyage l'exposait à de grands malheurs, et même à la mort. Anna-Maria l'encouragea à partir, lui annonçant un heureux voyage et un retour plus heureux encore. Pour preuve de la prédiction, elle lui révéla une pensée dont il était préoccupé, et que lui-même avoua être encore présente à son esprit.

Le marquis Charles Bandini allait à Macerata, son pays natal; il fut averti par la servante de Dieu de ne pas suivre un certain chemin, qu'autrement il courait un grand danger. Il oublia cet avis, et s'engagea précisément dans le chemin qui lui avait été signalé. Cependant il se rappela en route les

paroles d'Anna-Maria et se mit à crier au postillon d'aller doucement; mais, soit caprice de la part de celui-ci, soit plutôt qu'il ne pût retenir ses chevaux, ce fut en vain que le marquis le menaça. En arrivant au terme de son voyage, il fut renversé si brusquement, que son valet de chambre en reçut une forte contusion à la tête, dont il mourut, et lui-même ne fut sauvé que par un miracle.

Le général Michaud, aide de camp de l'empereur de Russie, fut assuré par la servante de Dieu de la mort de son maître, alors que les dernières dépêches reçues à la légation russe lui assuraient le contraire.

Le fils d'un marchand, à la suite d'une chute de cheval, resta privé de sentiment. Ses deux tantes recoururent à Anna-Maria, qui les rassura en disant qu'elles n'avaient rien à craindre cette fois, mais que dans cinq ans elles éprouveraient un pareil malheur, et verraient leur neveu ramené mourant dans sa maison; qu'alors elles invoqueraient Jésus de Nazareth, et qu'aussitôt que le malade aurait recouvré la parole, elles lui fissent administrer les sacrements, parce que le mal serait sans remède. Elle indiqua en

outre le mal d'entrailles dont il mourrait. Tout arriva exactement de la sorte. Après la mort du jeune homme, on fit l'autopsie de son corps, et l'on se convainquit de sa maladie annoncée cinq ans auparavant par notre vénérable.

Un jour, elle priait devant le crucifix de Saint-Paul. Le cardinal Capellari arriva lorsqu'elle était déjà ravie en extase. Vainement son directeur spirituel chercha-t-il à l'éveiller pour faire place à Son Éminence, parce qu'il n'y avait là que le seul prie-Dieu qu'elle occupait. Quand elle fut revenue à elle, elle se mit à regarder fixement le cardinal. Interrogée à ce sujet par son confesseur, elle répondit que ce cardinal succèderait au pontife qui régnait alors. Ce fut, en effet, Grégoire XVI, dont elle prédit aussi la conduite durant tout son pontificat.

Le père Septime Poggiarelli, augustin, homme d'une grande science et d'une haute réputation de sainteté, fit communiquer à la servante de Dieu une vision qu'il avait eue pendant la nuit. Deux esprits lui étaient apparus comme des anges de lumière qui, dans un langage subtil et astucieux, l'assuraient de la réussite d'une affaire de grande impor-

tance pour lui. Anna-Maria regarda son soleil, et dit que ces anges étaient des démons ; que son affaire aurait une issue toute contraire à celle qu'ils lui avaient annoncée. L'événement prouva la vérité de cette prédiction.

Nous lisons, enfin, dans le procès de béatification :

« Peu de temps après le retour de Sa Sainteté Pie VII de France à Rome, Mgr Strambi, qui se trouvait dans un âge avancé et dont la santé était mauvaise, songeait à demander au saint-père à se démettre de son évêché. Il en parla d'abord à l'éminentissime secrétaire d'État, qui était alors le cardinal Pacca, pour qu'il appuyât sa demande auprès du souverain pontife, qui parut bien disposé à l'accueillir ; de sorte que Mgr Strambi en était pleinement convaincu. Le matin du jour où il devait pour cela se présenter à l'audience, le prélat chargea un prêtre qui avait autrefois été son secrétaire, et qui était dans la confidence de la servante de Dieu, de se rendre auprès d'elle pour obtenir le secours de ses prières à ce sujet. Anna-Maria, après avoir donné un coup d'œil à son mystérieux soleil, dit au prêtre : « Il est bien vrai que le saint-

« père, pendant l'entretien qu'il a eu avec le « cardinal Pacca, était disposé à accepter la « démission du prélat; mais cette nuit, en y « pensant sérieusement, il a changé d'avis. « C'est pourquoi, dès qu'il l'apercevra dans « son antichambre, le saint-père se trou- « blera, et, après l'avoir reçu sèchement, « lui ordonnera de partir sur-le-champ. » Cette réponse de la servante de Dieu ayant été portée à Monseigneur, il dit : « Oh! pour « cette fois, cette sainte femme s'est gros- « sièrement trompée; car vous savez, mon « enfant, que je vais chez le saint-père plu- « tôt pour le remercier que pour lui faire « une demande, puisque tout a été arrangé « hier par le secrétaire d'État. » Ce prélat s'étant présenté le matin même à l'audience du pape, en compagnie du prêtre susdit, avant que l'antichambre pontificale s'ouvrît, il se rencontra avec le saint-père, qui ne s'était point encore retiré dans sa chambre, et qui, à l'aspect du prélat, se troubla, prit un air irrité, et lui dit d'un ton sévère et imposant : « Nous savons déjà quel motif vous « amène ici : tous veulent se démettre pour « cause de santé. Nous aussi nous sommes « infirme dans notre âge avancé, et néan-

« moins nous soutenons le poids du monde « entier. Qu'ordonnerons-nous donc aux évê- « ques de faire?... de se donner la discipline « en secret?... Partez, partez tout de suite « pour votre diocèse! » Puis Sa Sainteté se retira. Le prélat, mortifié, attendit quelques instants pour être admis à l'audience du saint-père et recevoir les instructions convenables; ensuite, étant monté en voiture avec le prêtre qui l'accompagna jusqu'aux passionistes, il garda un profond silence; puis, avant d'arriver à cette maison, il dit à son compagnon: « Vous avez entendu, mon fils! je perds tout « espoir de mourir à Rome. » Et le prêtre répondit qu'Anna-Maria l'assurait que Monseigneur rapporterait ses os à Rome; ce qui arriva en effet. Car, le saint-père étant mort, Léon XII, qui lui succéda, appela auprès de lui Mgr Strambi, dont il fit son conseiller intime et son confesseur. Ce pontife, avant tout, s'occupa d'introduire des réformes dans ses États; et pour cela il conférait souvent avec le prélat, afin d'avoir son avis. Celui-ci, qui connaissait par expérience la promptitude et la clarté des lumières d'Anna-Maria, pria le prêtre dont nous avons parlé de venir le trouver chaque soir pour recevoir



secrètement communication de ses conférences avec le pape, afin d'en faire part à la servante de Dieu, de pressentir son opinion, et de l'en informer lui-même pour qu'il pût en conséquence régler ses conseils auprès du saint-père. Quoique les sentiments de cette pieuse femme non-seulement ne s'accordassent pas toujours, mais quelquefois fussent en complet désaccord avec ceux dont elle avait reçu communication, le souverain pontife restait frappé d'admiration devant des raisons si pleines de sagesse et de prudence, qu'Anna-Maria puisait dans son merveilleux soleil; car Mgr Strambi, dans sa modestie et sa justice, ne s'attribuant jamais ce qui ne venait point de lui, découvrait au saint-père l'origine des lumineux avis qu'il lui donnait : tellement que, dans la suite, le prélat ne fut que le porte-voix d'Anna-Maria, et le pontife accueillait tout avec empressement. On peut affirmer que, comme elle était la conseillère intime de la duchesse de Lucques, reine d'Étrurie, ainsi le fut-elle de Léon XII, de sainte mémoire, pendant les premiers temps de son pontificat.

« La servante de Dieu avait prédit à

Mgr Strambi qu'il reviendrait à Rome, qu'il y serait enterré, que son séjour y serait de courte durée. Il y avait quelques mois que le souverain pontife était dangereusement malade, et l'on craignait pour une vie si chère. Mgr Strambi chargea alors le confident d'Anna-Maria d'aller trouver la servante de Dieu, afin qu'elle priât pour la guérison du pape, qui se trouvait en grand danger de mourir. Cela ayant été rapporté à la vénérable, elle dit en souriant : « Non, non, le « pape ne mourra point de cette maladie; « que Monseigneur pense plutôt à lui et se « prépare à ce terrible passage. » Le prêtre, surpris de ces dernières paroles, lui repartit : « Que dites-vous là? Monseigneur se porte « bien, il est robuste; en un mot, il jouit d'une « parfaite santé. — Oui, répliqua-t-elle, « nous sommes aujourd'hui à la veille de « Noël; le premier de l'an, il sera exposé dans « l'église. » Et c'est ce qui arriva.

« Après la mort de ce prélat, Anna-Maria ne cessa point, par la vertu des lumières qui lui provenaient toujours de son soleil mystérieux, de venir en aide au saint-père; mais en secret, et lorsqu'il s'agissait d'admettre à son audience des étrangers ou

des sujets, qu'il ne connaissait pas suffisamment.

« Ce fut aussi cette servante de Dieu qui, lors de la dernière maladie de Pie VII, ayant jeté un regard sur son soleil, fit avertir, par le prêtre qui était son confident, le maître de la chambre de Sa Sainteté, qu'on profitât de l'instant d'amélioration qui se manifesterait dans l'état du malade pour lui faire administrer les sacrements ; amélioration qui ne serait qu'un indice de mort prochaine, quoique ce ne fût pas l'avis des médecins ; qu'autrement on ne pourrait plus le faire à temps. Ce conseil fut exécuté aussitôt.

« Ce fut elle encore qui, après avoir consulté son soleil, fit savoir au cardinal Cristaldi, lors de sa dernière maladie, pendant laquelle les médecins le berçaient d'un espoir trompeur, qu'il mît ordre à ses affaires et se disposât à mourir, parce qu'il ne guérirait point de cette maladie.

« La reine d'Étrurie, duchesse de Lucques, étant tombée malade, divers prélats, et en particulier Mgr Sala, lui conseillèrent de faire un triduum aux passionistes et de s'adresser, pour obtenir cette faveur, au vénérable père Paul, leur fondateur. Le triduum eut

lieu avec toute la solennité convenable, et avec un grand concours de personnes de distinction. Mgr Strambi, préposé pour cet objet, en prit sur lui tout l'engagement, avec l'espoir d'obtenir la guérison demandée; et il se rendit auprès de la servante de Dieu, pour qu'elle lui dît ce qu'elle pensait à ce sujet, et qu'en même temps elle priât. Ayant donné un coup d'œil à son soleil, elle répondit avec ingénuité au prélat qu'il ne devait pas tant chercher à donner des espérances à la malade, qui allait bientôt succomber.

« Le triduum étant commencé, l'état de la reine d'Étrurie s'améliora, et Mgr Strambi fit dire à la servante de Dieu que la malade allait mieux. Mais, au milieu de ces belles espérances que l'on concevait, l'état de cette princesse empira tellement, qu'elle fut abandonnée du médecin; et personne n'avait le courage de lui annoncer sa mort prochaine. Il appartenait à Anna-Maria, liée intimement avec la princesse, de la préparer à ce dernier et décisif passage; elle était d'ailleurs sollicitée par les amis et familiers de cette souveraine de penser à eux et de pourvoir à leurs intérêts. L'auguste malade n'entendit pas d'abord sans amertume une semblable

annonce, parce qu'on l'avait trop flattée de l'espoir de sa guérison; mais ensuite Anna-Maria la tranquillisa, mit toutes ses affaires en règle, procura quelques donations à ses familiers et aux employés de sa cour, qui se reconnurent redevables de cette faveur aux soins empressés de la servante de Dieu; et la princesse mourut dans la paix du Seigneur. »

Nous remplirions de grandes pages, s'il nous fallait raconter toutes les révélations d'Anna-Maria, ses prédictions; mais nous ne pouvons nous dispenser de faire remarquer que les papes sous lesquels elle vécut, et les événements successifs de leur pontificat, furent l'objet spécial des lumières surnaturelles que Dieu lui communiqua; et ce ne furent pas seulement les souverains pontifes de son époque, mais encore ceux qui devaient leur succéder, qu'elle vit dans ce mystérieux soleil : entre autres, surtout, l'auguste Pie IX glorieusement régnant. Elle indiqua d'avance toute la politique de son règne, ce qui concernait sa personne, choisie de Dieu pour bien diriger, au milieu de la tempête, la barque de Pierre. Elle révéla les persécutions que souffrirait l'Église de Jésus-Christ; elle vit les embûches, les trahisons, les fureurs

des impies, qui devaient éclater dans la cité pontificale.

Elle vit le sang des prêtres, les conciliabules ténébreux des sectaires, les larmes de la religion, des brigands parcourir, armés, les rues de cette capitale assiégée. Elle vit et annonça la manière extraordinaire dont Pie IX serait élu, la protection spéciale dont Dieu le couvrirait, sa renommée dans le monde entier, les applaudissements des peuples, et la vénération dont il serait l'objet de la part même des infidèles.

Elle vit et prédit les douleurs que lui causerait la malice de ses enfants dénaturés, et en même temps les secours que lui enverraient les fidèles du monde entier. Elle dit que Dieu voulait mettre à découvert l'ivraie croissant dans le champ du père de famille, et qu'à la fin les impies seraient abattus, les hommes de foi consolés, beaucoup d'hérétiques convertis, et que le vicaire de Jésus-Christ triompherait de tous les obstacles. Oh! comme notre cœur se dilate à ce sujet! comme notre espérance en la miséricorde divine s'affermit! Oui, cher lecteur, Dieu ne saurait tarder d'exalter son Église d'une manière éclatante.

Ah ! certainement, la Vierge bénie, qui de nos jours a reçu tant de gloire sur cette terre, ne saurait oublier celui qui, répondant aux ardentes aspirations de tant de siècles, l'a déclarée Immaculée. Celle qui jusqu'à présent a fortifié la vieillesse du pontife, si digne de vénération, ne voudra pas que ses yeux se ferment à la lumière avant d'avoir vu le triomphe de l'Église et la joie universelle du peuple chrétien ! En attendant, par nos prières, hâtons ce moment fortuné prédit par Anna-Maria Taïgi. Daigne le Seigneur, par les mérites de la Vierge sans tache, nous donner de voir le nouveau triomphe du vicaire de son Fils, sur les colères des hommes et les fureurs de l'enfer !

CHAPITRE IX

DERNIÈRES ANNÉES

Une soif ardente de la justice et de la sainteté dévore en ce monde l'âme du juste qui, épris des beautés ineffables du Créateur, sans s'arrêter jamais dans le chemin de la vertu, s'efforce chaque jour d'imiter de plus en plus la perfection du Père céleste. Jamais il ne dit : C'est assez, remarque saint Jérôme ; mais il s'avance comme un géant dans les voies du Seigneur, parce que, dit saint Bernard, ne vouloir pas avancer, c'est reculer. L'œil du juste a devant lui un type de perfection, vis-à-vis duquel la plus petite tache est une grande difformité ; et ce qui n'est point remarqué par d'autres, est considéré par Dieu comme une indignité et une coupable négligence. C'est pourquoi Anna-Maria Taïgi, à

mesure qu'elle avançait en âge, avançait aussi dans la justice; l'amour de la pauvreté, à laquelle voulurent vainement la soustraire de riches et puissants personnages, l'amour des souffrances, l'amour de Dieu et du prochain, s'épuraient et se perfectionnaient toujours dans son cœur, sanctifié par la grâce.

« O ma chère fille, lui avait dit dans une douce vision le divin Époux des âmes, je suis la fleur des champs, je suis beau et je suis tout pour toi, comme je le suis pour tous ceux qui prennent leur croix et marchent à ma suite. Les enfants de la croix sont mes enfants; et, quand ils souffrent, ils me contraignent à les aimer davantage. Celui qui désire obtenir le ciel, doit mener une vie de pénitence. Quiconque veut me suivre, doit souffrir; et celui qui souffre ne s'égare point dans sa voie, mais il marche par un chemin sûr. » Anna-Maria avançait à grands pas dans cette voie du Seigneur : elle voyait son soleil mystérieux briller d'une plus vive lumière; une extase céleste venait plus souvent la retirer de cette basse région des mortels, pour la transporter dans une atmosphère inaccessible aux passions et aux misères de ce monde qui passe. Avec la per-

fection croissait d'autre part la réputation de sainteté qu'elle avait parmi les riches et les pauvres, les sujets et les grands, les laïques et les prêtres, les savants, les princes et les pontifes. Elle fuyait toute démonstration à son égard; elle voulut, dans les dernières années de sa vie, demeurer le plus possible solitaire et cachée dans son divin Crucifié; mais le peuple, pour lequel elle avait fait à Dieu le plus généreux sacrifice d'elle-même, la recherchait partout et l'appelait la sainte.

Pour donner une idée de cette grande et publique réputation de sainteté dont jouit de son vivant Anna-Maria Taïgi, nous citons les paroles mêmes qu'on lit dans le procès :

« Quoique la servante de Dieu mît tous ses soins à cacher ses vertus et les grâces extraordinaires dont Dieu la favorisait, des personnes de toutes conditions, parmi lesquelles un grand nombre se distinguaient par leur science, leur rang social et leur dignité, l'admiraient comme une sainte. Le peuple avait coutume de l'appeler *Anna-Maria la Sainte*. Lorsqu'on la rencontrait dans les rues de Rome et dans les églises, on s'approchait d'elle avec respect, soit pour se recommander à ses prières, soit pour lui demander

conseil. Les religieux, les prêtres, les séculiers, et d'autres personnes constituées en dignité, lui rendaient visite, non pour la complimenter, mais pour être aidés de ses prières et de ses avis. Pie VII lui marqua son estime; le cardinal Pedicini, dans une audience du saint-père, comme secrétaire de la sacrée congrégation de la propagande, lui ayant parlé plusieurs fois d'Anna-Maria Taïgi, reçut du pape l'ordre de dire à la servante de Dieu qu'elle lui écrivît quelque chose. Ici, son humilité se trouva fort embarrassée : jamais elle n'eût osé suggérer des conseils et des lumières au vicaire de Jésus-Christ, qui, dans sa haute position, devait être à même d'éclairer et de conduire le monde entier. Mais, forcée d'écrire par obéissance, elle songea à faire choix d'un sujet simple et innocent, et de s'épargner ainsi tout embarras. Elle adressa donc au saint-père un petit recueil bien circonstancié de sa vie, lorsqu'il était enfant, sans omettre les moindres incidents. Surpris de cela, le souverain pontife dit au cardinal Pedicini que tout ce que cette femme lui avait écrit et rappelé à sa mémoire était parfaitement exact. Il conçut dès-lors une singulière estime pour cette âme sainte; et,

dans les dernières audiences qu'eut avec lui le cardinal, il demandait souvent de ses nouvelles, lui envoyait sa bénédiction, et lui faisait dire de prier à son intention.

« Léon XII se montrait aussi plein de bonté pour elle, jusqu'à lui envoyer, dans une maladie dont elle fut atteinte, son propre médecin pour la soigner. Les cardinaux Pedicini, Ercolani, Riganti, Cesarei, Fesch, etc., et d'illustres prélats, ne craignirent pas en diverses circonstances de recourir à ses conseils et à ses lumières, qui les frappèrent tous d'admiration. Les pères bénédictins de Saint-Paul-hors-les-Murs, qui avaient remarqué le recueillement et la grande dévotion avec lesquels elle priait dans cette église, ne se lassaient pas de la regarder, faisaient même découvrir le crucifix devant elle; et, lorsqu'elle mourut, ils auraient voulu l'enterrer dans leur église. Elle était en singulière estime, auprès non-seulement des personnes d'un rang élevé, mais même des gens de la dernière classe du peuple, qui se gardaient bien de prononcer en sa présence des mots grossiers et inconvenants. Divers ecclésiastiques, morts depuis en odeur de sainteté, la vénéraient d'une manière spéciale. Le véné-

rable Mgr Menocchio, augustin et sacriste pontifical; le vénérable Mgr Strambi, passioniste; le vénérable de Buffalo; des serviteurs de Dieu d'une haute perfection, tels que: M. Pallotti; le P. Bernard, minime; Mgr Basilici, évêque de Sutri et Nepi; M. Roberti, de la congrégation de la Mission; frère Félix de Montefiascone, capucin, et frère Petronio de Bologne, tous morts en grande réputation de piété, eurent une profonde vénération pour Anna-Maria Taïgi [1]. A ces personnages il faut joindre le marquis Patrizi, sénateur de Rome; Mgr Piervisani, de Nocera; Mgr Ercolani, de Cività-Castellana; Mgr Haget, de Louisville; le prince Gaetani, le général Michaud : tous personnages des plus distingués de notre époque, qui montaient les pauvres escaliers de la demeure d'Anna-Maria, et se tenaient dans son humble chambre avec un

1 Toutes ces âmes privilégiées du Ciel prouvèrent que les lumières de la servante de Dieu, provenant de son miraculeux soleil, étaient supérieures à celle qu'elles recevaient, ainsi que d'autres contemporains; lumières qui ne trompèrent jamais, comme Dieu lui-même l'avait assuré à sa servante. C'est pour cela que le prêtre qui fut son confident affirme que, pendant plus de vingt ans, il n'a jamais pu remarquer aucune erreur ni doute dans les révélations et prévisions d'Anna-Maria.

respect qui ne se voit peut-être point à la cour d'un roi. Mais il faisait beau la voir assiégée par les malheureux qui imploraient d'elle des secours spirituels et temporels. Les pauvres gens qui la rencontraient par les chemins lui découvraient leurs propres ennuis; ou bien, la voyant à l'église, ils s'approchaient d'elle avec respect et se recommandaient à ses prières. Cette réputation de sainteté, qu'elle avait depuis longtemps, ne fit que s'accroître durant les dernières années de sa vie; mais alors, comme nous l'avons déjà fait remarquer, son amour pour la vie solitaire s'accrut aussi. Celui qui l'aurait vue, dans le doux silence de sa demeure, le visage baigné de larmes, l'esprit absorbé dans les plus hautes contemplations des choses de Dieu, les yeux brillant d'une lumière surnaturelle, sans aucun doute se serait senti l'âme saisie d'un saint respect. Supérieure aux souffrances de la nature, dans la lutte desquelles l'avait couronnée la grâce de son Jésus; dépouillée de tout attachement aux choses fragiles de cette terre; abandonnée à la sainte volonté de Dieu, elle le cherchait avec ardeur, et marchait en la présence de Celui qui, dans un soleil mystérieux, lui manifes-

tait ses décrets ; tandis que l'amour ineffable qu'elle ressentait allumait dans son cœur un désir toujours plus vif de s'unir à lui d'une manière plus étroite. Ni son important ministère de mère de famille, ni les privations de son état de pauvreté ne pouvaient la distraire de cet ardent désir d'être unie à son divin Crucifié. S'abandonnant sans cesse à la providence de Celui qui nourrit les oiseaux du ciel et les bêtes sauvages de la forêt, elle affermissait ses enfants dans la foi, l'espérance et l'amour envers Dieu. Peut-être eût-elle voulu vivre recluse et invisible aux yeux de tous ; mais elle adorait le bon plaisir de Dieu, qui la voulait dans le monde pour y remplir les plus sublimes devoirs ; et, fidèle aux obligations de la terre, elle ne cessait jamais pour cela de soupirer après les choses du ciel. Lorsque ensuite s'approchait le jour des éternelles récompenses, Dieu lui-même la sépara réellement du monde, en la clouant sur un lit de douleurs où, pendant plusieurs mois, elle put se rassasier de souffrances. Nous les ferons connaître dans le chapitre suivant. En attendant, nous faisons remarquer que c'est aux âmes qu'il aime avec le plus de tendresse que Dieu envoie des tribulations et des dou-

leurs; parce qu'il est écrit : « La tribulation « est le pain des justes, » et que nous ne pouvons prétendre d'être un jour glorifiés avec Jésus-Christ, si nous ne souffrons d'abord avec lui. Ce serait une grande folie à un chrétien de vouloir prendre part aux festins des impies, et de s'asseoir ensuite au banquet des bienheureux, de jouer avec les démons et de régner avec Jésus-Christ; car celui qui, oubliant la sentence portée contre l'homme depuis son expulsion de l'Éden, ne chercherait que des fleurs sur une terre condamnée par Dieu même à la pénitence et aux larmes, celui-là ferait fausse route et serait rejeté par Dieu. Anna-Maria est pour tous les chrétiens un exemple : elle cherchait les souffrances, et le Seigneur lui en fournit jusqu'aux derniers instants de sa vie. »

CHAPITRE X

UNE BELLE MORT

Si la vie des justes sanctifie la terre et la préserve souvent des châtiments de Dieu, il est vrai aussi que leur mort nous console d'une certaine manière, en nous laissant un héritage ineffable et sans tache : l'héritage de leurs vertus. Il est pénible toutefois pour l'historien d'arriver à la fin d'une vie avec laquelle il s'était en quelque sorte familiarisé; car l'affection et l'admiration que fait naître le récit de leurs actions héroïques se changent en une sainte douleur. On voudrait que les justes ne mourussent jamais; mais, parce qu'eux aussi sont enfants d'Adam, ils doivent subir la destinée commune; et l'Église de Jésus-Christ, mère toujours jeune et toujours féconde, enfante d'autres saints

à mesure que meurent quelques-uns d'entre eux.

Après avoir mené une vie pauvre et mortifiée; après quarante-sept ans de pénitence et de dons surnaturels du Ciel; après avoir marché si longtemps en la présence du Seigneur, environnée de sa lumière mystérieuse, qui la conduisait à la perfection et lui révélait en même temps les secrets d'en haut, Anna-Maria Taïgi fut réduite à un si rude état de souffrances, qu'elle ne pouvait se remuer sur sa pauvre couche, où l'asthme, la goutte, des langueurs mortelles l'assiégèrent pendant près de huit mois. C'était la dernière épreuve de la vertu; et elle la supportait avec tant de patience et de tranquillité d'esprit, que tous ceux qui l'approchaient étaient ravis d'admiration. Sa conversation était très-aimable; elle encourageait avec une douce gaieté ses enfants et ses amis; et, toujours calme, elle continuait de gouverner sa maison en bonne mère de famille. Jamais on n'entendit une plainte sortir de sa bouche; jamais une de ces exigences auxquelles les malades ont coutume d'être enclins : il fallait insister auprès d'elle pour qu'elle exprimât le moindre désir d'être soulagée dans ses souffrances; elle

semblait plutôt reposer sur un lit de roses que sur un lit d'épines et d'atroces douleurs.

La pauvreté qu'elle avait embrassée pour l'amour de Jésus-Christ fut sa compagne jusqu'à la fin ; au point que son confesseur dut lui donner une paire de draps pour changer son lit. Néanmoins Dieu permit qu'il lui arrivât, de contrées éloignées, de personnes inconnues, des souvenirs généreux qui la mirent à même de pourvoir à ses besoins dans sa dernière maladie, et, de la part d'autres personnes, une somme suffisante pour lui faire des funérailles convenables : ce qui lui avait été révélé vingt ans auparavant.

Le prêtre auquel elle était tenue d'obéir, célébrait chaque jour le saint sacrifice dans sa chambre, et chaque jour il la fortifiait en la nourrissant du pain des anges. Mais, le mal faisant des progrès, le cardinal Pedicini, qui fut un des plus grands admirateurs de sa vertu, demanda pour elle au pape Grégoire XVI la permission d'user de potions calmantes et de remèdes après minuit, sans être privée de la nourriture des forts, qui mettait tant de suavité dans son cœur.

Un léger accès de fièvre la prit le 2 juin, sans que sa famille en conçût aucune crainte, après avoir vu de semblables accidents se produire tant de fois et avec encore plus d'intensité. Le médecin lui-même assurait que le mal n'offrait pas de danger sérieux ; mais elle souriait doucement à ces assurances, parce qu'elle savait qu'elle touchait à son heure ; et, avec toute l'ardeur de son âme, elle se préparait à l'appel prochain de son Dieu. Elle mettait en ordre ses affaires domestiques, pour songer uniquement aux choses du ciel. C'était un dimanche soir. Dans la nuit, la fièvre devint plus violente. Le lundi matin, après avoir reçu la sainte communion, elle tomba en défaillance, et tout le monde crut qu'elle touchait à la mort. Enfin, dans cet état d'agonie, elle fut remplie d'une ineffable consolation par la très-douce apparition de son Époux céleste, qui l'avertit de son prochain trépas. Revenue de sa léthargie, elle annonça le jour où elle rendrait son âme au Créateur, c'est-à-dire le vendredi suivant. Et, en parlant de la sorte, une joie secrète se peignait sur son visage; ses yeux brillaient d'une lumière et d'une félicité que les paroles ne sauraient

exprimer [1]. Elle appela son mari, et, par les plus tendres expressions du cœur, elle le remercia des soins qu'il avait eus d'elle ; elle appela ses enfants, et, avec une indicible affection, leur recommanda la prière, la piété et la vertu. « Ayez devant les yeux Jésus-Christ, disait-elle, et que son précieux sang soit toujours l'objet de votre vénération. Vous aurez beaucoup à souffrir ; mais le Seigneur tôt ou tard vous consolera. Observez sa loi ; ayez une tendre dévotion à la sainte Vierge, qui sera votre mère à ma place. Que la douce harmonie, et cette paix céleste qui est le premier bien d'une famille, ne soient jamais rompues entre vous. Que la glorieuse martyre sainte Philomène vous assiste et soit toujours votre tutrice sur la terre. » Le cœur des enfants se brisait à de si chères et si précieuses paroles. Ils voyaient dans ces avertissements le grand héritage que leur laissait leur mère mourante ; et les larmes coulaient, les soupirs s'échappaient enflammés de leur poitrine ; et, parmi ces soupirs et ces larmes,

[1] Le prêtre qui pendant vingt ans eut le bonheur de l'assister, affirme que jamais il ne l'avait vue gaie comme à l'annonce de sa mort et dans les derniers moments de sa vie.

Anna-Maria bénissait sa famille, qui se tenait prosternée devant son lit de mort comme devant un autel.

Le dernier adieu qu'elle prononça fut pour son mari, qui le reçut avec une douleur indicible ; car il sentait toute la perte qu'il faisait dans cette sainte femme. Tous les assistants pleuraient ; elle seule était joyeuse. L'apparition de son Jésus lui avait laissé dans le cœur une paix céleste. Elle parlait à ses enfants d'un ton qu'animaient les dernières ardeurs de la charité qui la consumait ; et l'on voyait aussitôt que sa pensée se portait à désirer la possession de son Dieu. Conservant sa présence d'esprit jusqu'au dernier moment, en même temps qu'elle n'oubliait point ceux qu'elle laissait dans le monde, son cœur s'élançait vers les cieux. On peut dire d'Anna-Maria ce que naguère quelqu'un écrivait au sujet d'une sainte : que ses derniers instants, passés avec les hommes, ressemblaient à ceux de l'aurore pendant laquelle, à mesure que le ciel se colore et blanchit, la lumière se fait graduellement et le soleil montre au loin ses rayons d'or.

Le mardi, l'intensité du mal s'accrut outre mesure ; le médecin voulut recourir aux re-

mèdes violents : la malade, bien qu'assurée que sa mort était proche, obéit et livra son corps à une opération très-douloureuse. Le mercredi, le mal ayant empiré, elle voulut donner une marque publique de sa piété, en se faisant apporter le saint viatique. Elle le reçut avec une dévotion si affectueuse et si fervente, que tous ceux qui étaient présents fondirent en larmes. Ensuite elle fit venir un trinitaire déchaussé, dont elle reçut la bénédiction, ainsi que les saintes indulgences; puis aussitôt elle entra dans un long et pénible abattement, qu'elle supporta avec une inaltérable tranquillité d'esprit. Afin que sa famille n'eût pas trop à souffrir, elle la pria d'aller se reposer. Le prêtre qui l'avait assistée pendant tant d'années, et qui ne la quittait jamais dans ces moments suprêmes, lui ayant demandé comment elle se trouvait, elle répondit, le sourire sur les lèvres : « Je ressens les douleurs de la mort. » Alors il l'exhorta à la résignation et lui rappela ces paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Que votre volonté soit faite, et non la mienne ; » et Anna-Maria, pleine de sérénité et recueillant le reste de ses forces, ajouta d'une voix interrompue : « Sur la terre comme au ciel. »

C'est en cette circonstance que ce prêtre, par le seul attouchement de la main d'Anna-Maria, et par un signe de croix, fut guéri sur-le-champ d'un mal de poitrine qui le faisait grandement souffrir.

Dans la soirée du jeudi, elle reçut l'extrême-onction. Sa défaillance augmenta ; elle perdit l'usage de la parole; on fit retirer la famille, et l'on prit toutes les dispositions pour que la servante de Dieu ne manquât pas un instant de secours; mais Notre-Seigneur, qui l'avait rendue obéissante jusqu'à ce moment, voulut qu'elle l'imitât encore dans ses trois dernières heures de délaissement sur la croix. Les pères serviteurs des malades et le vicaire de la paroisse crurent qu'elle avait encore quelque temps à vivre : les premiers s'en allèrent, et le second se retira pour dire son office. Deux femmes de service restèrent dans un coin de la chambre; et le prêtre, qui pendant tant d'années avait été le confident d'Anna-Maria, cédant aux instances de toute la famille, alla se reposer. Durant trois heures, on vit la servante de Dieu abandonnée de tous, comme elle l'avait prédit vingt ans auparavant. A quatre heures, le prêtre se sentit excité à se lever. Il courut à la chambre de la

malade : elle était à toute extrémité. Il appela lui-même le vicaire, et tous deux aussitôt commencèrent les prières de l'Église. Elles étaient à peine terminées, qu'eut lieu une solennelle et fervente invocation du sang de Jésus-Christ, de ce sang précieux pour lequel Anna-Maria Taïgi eut toujours une dévotion spéciale; et son âme bénie, au milieu de cette invocation, s'envola dans le sein de Dieu : il était quatre heures et demie du matin; on était au vendredi 9 juin 1837.

Elle était bienheureuse, car elle mourut dans le Seigneur. Mort précieuse, car sa vie fut sainte! Mort digne d'envie pour tous, car c'est précisément celle dont parlait saint Bernard : c'est-à-dire, un paisible sommeil, une heureuse entrée dans l'héritage du Seigneur, une porte de la vie véritable, un premier jour de rafraîchissement, une échelle qui conduit à la sainte montagne, et une entrée dans le tabernacle bâti de la main de Dieu même[1].

[1] S. Bernard, *Sermon* 28.

CHAPITRE XI

LE TOMBEAU

L'année 1837 rappelle à l'Italie un terrible fléau de Dieu : nous parlons du choléra, qui ravageait la partie supérieure et méridionale de cette belle presqu'île, et s'approchait menaçant les États de l'Église. Le grand nombre des victimes, la rapidité avec laquelle il moissonnait la vie des gens de tout âge et de toute condition, avaient jeté parmi les populations italiennes une stupeur et une épouvante sans pareilles. Dans l'espace de quelques heures, des familles entières s'éteignaient ; le cri des mères privées de leurs enfants, les lamentations des fils privés de leurs pères, la désolation des épouses et des maris, était un affreux spectacle, même pour les esprits les

plus fermes. Le gouvernement romain avait recouru aux mesures les plus énergiques pour prévenir l'invasion de ce redoutable fléau; et le peuple, effrayé, prenait toutes les précautions possibles pour en éviter l'atteinte. Si l'on rencontrait en chemin un convoi funèbre, on voyait les uns retourner aussitôt en arrière, les autres entrer précipitamment dans les maisons, d'autres fermer la bouche et les narines. Personne ne s'informait de ceux qui étaient trépassés : chacun cherchait à éloigner toute pensée de la mort, et à tenir son esprit exempt de toute inquiétude pouvant prédisposer à la terrible maladie. La jeunesse la plus élégante de Rome était elle-même terrifiée : dans les salons, dans les théâtres, dans les festins, partout on rencontrait le spectre effrayant de la mort. Rarement quelqu'un se hasardait-il d'entrer dans une église où un cadavre était exposé : tant était profond le sentiment universel dont tous les esprits étaient frappés, c'est-à-dire la peur !

Ce fut pour cette raison que la mort d'Anna-Maria ne fut pas connue dans les premiers moments qui la suivirent. Son corps resta dans sa chambre tout le vendredi et le

samedi. Le soir de ce dernier jour, il fut transféré dans l'église paroissiale Sainte-Marie-in-Via-Lata, où il demeura exposé tout le dimanche suivant. Celui qui le premier eut connaissance de cette mort précieuse fut le cardinal Pedicini, vice-chancelier de la sainte Église romaine et préfet de la sacrée congrégation des rites. Cet homme éminent fut un de ceux qui purent longtemps admirer la vertu de la sainte dans toute sa perfection; aussi, après sa mort, il ne cessa pas de l'appeler sainte et de la recommander à ses prières. Il écrivit immédiatement à Son Éminence Mgr Odescalchi, vicaire de Sa Sainteté, la lettre suivante, que nous reproduisons textuellement :

« De la chancellerie apostolique, le 10 juin 1837.

« Éminence Révérendissime,

« Comme il a plu au Seigneur d'appeler au repos éternel l'âme d'Anna-Maria Taïgi, dont le domicile était rue des Saints-Apôtres, nº 7, et que le soussigné, cardinal vice-chancelier, a eu le bonheur de connaître et de voir souvent, depuis plus de trente années; ce qui

lui a donné lieu d'admirer ses vertus, ainsi que les dons extraordinaires et les lumières spéciales dont Dieu s'est plu à la doter richement comme les plus grands saints, autant par les preuves innombrables qu'en a eues en son particulier le soussigné, que par celles provenant des affaires publiques de l'Église et du monde, indiquées pour des époques éloignées avec une telle précision et si minutieusement accomplies, qu'on ne peut absolument attribuer cela qu'à des lumières extraordinaires venant de Dieu; par ce motif, le cardinal soussigné croit devoir en informer votre religieuse piété, afin que la dépouille mortelle de cette âme bienheureuse, qui fut sa compagne dans l'exercice de si excellentes vertus, soit traitée avec ces égards particuliers qui s'observent dans des cas semblables et si peu fréquents.

« S'il a plu à Dieu dans ses secrets jugements de tenir cachée au monde, pendant qu'elle vécut, une âme qu'il avait comblée de tant de faveurs (bien qu'elle ait été connue de personnes de grande réputation à cette époque, et ait joui de l'estime de Pie VII, de sainte mémoire, avec lequel elle conversa plusieurs fois; de Léon XII, pour ce que lui

avait dit de cette sainte femme Mgr Strambi, et de diverses personnes distinguées de la ville, ainsi que d'étrangers tels que Mgr Flaget, qui, avant de s'éloigner de cette capitale, l'alla visiter durant sa dernière maladie), qui peut connaître les desseins de Dieu? qui sait s'il ne voudra point faire éclater, par la suite, dans cette créature bienheureuse l'abondance de ses miséricordes, comme tout porte à le croire?

« Le soussigné profite de cette occasion pour renouveler à Votre Éminence l'assurance de son profond respect, avec lequel il lui baise humblement les mains.

« De votre Éminence Révérendissime
le très-humble et très-dévoué serviteur,

« C. M. Card. PEDICINI. »

Le soir du dimanche susdit, le vice-curé et le prêtre qui assista pendant tant d'années la servante de Dieu, accompagnaient au cimetière du Campo-Verano son corps, renfermé dans deux caisses, l'une de bois, l'autre de plomb, avec les sceaux en plomb de l'avocat Rosatini, en présence de trois témoins; et, le lendemain matin, suivant les

instructions données par Sa Sainteté Grégoire XVI au cardinal-vicaire, ce corps fut enterré dans un lieu à part, en dehors de la chapelle du cimetière, du côté de l'Évangile, près du seuil de la porte. Il était revêtu de ses habits ordinaires, avec un crucifix de laiton au cou, et dans le cercueil fut renfermé un tube de fer-blanc, contenant un *mémoire*, écrit du prêtre qui l'avait assisté.

Quelques jours après, la nouvelle de la mort d'Anna-Maria se répandit : nobles et roturiers, cardinaux, prélats, artisans, tout le monde s'informait de cette mort avec beaucoup d'intérêt et le sentiment d'une vive douleur. Un grand nombre de personnes se rappelaient les grâces qu'elles avaient obtenues par l'entremise de cette pieuse femme ; tous se répandaient en éloges sur la vie sainte qu'elle avait menée. Les craintes qu'inspirait le choléra n'empêchèrent pas une foule de gens de se rendre au cimetière où elle était inhumée : on y remarqua les évêques de Mondori, de Sutri et de Nepi, divers cardinaux, les religieux les plus distingués, et des étrangers illustres, qui, malgré les rigueurs de l'hiver, s'arrêtèrent pour prier sur l'humble

tombe, recouverte d'une pierre blanche, sur laquelle était écrit :

D. O. M.

†

ANNA MARIA ANTONIA GESUALDA TAÏGI
NATA GIANNETTI IN SIENA
IL 30 MAGGIO 1769
MORTA IN ROMA IL 9 GIUGNO 1837
TERTIARIA SCALZA
DELL' ORDINE DELLA SANTISSIMA TRINITA.

Ainsi la réputation de sainteté dont elle avait joui pendant sa vie, ne fit que s'accroître après sa mort; et l'on vit se vérifier en elle la sentence du Saint-Esprit : « La mémoire du juste est accompagnée de louanges, de même qu'au contraire le nom des impies tombe dans la fange de la honte. » Et je me propose d'exposer, dans ce chapitre, combien a été honorée la mémoire d'Anna-Maria Taïgi.

Le cardinal Pedicini avait coutume d'aller prier sur son tombeau, avec une vraie dévotion et la plus vive confiance.

Le cardinal Micara, qui à un esprit cultivé

et plein d'élévation joignait l'austérité de la vie, avait auprès de lui un portrait d'Anna-Maria, et dans ses peines il recourait à son intercession ; surtout à l'époque de sa dernière maladie, il implora son assistance pour passer heureusement de cette vie à l'éternité. Notons que ce cardinal, qui remplissait alors la charge de préfet de la congrégation des rites, était un homme d'une grande prudence, réservé au delà de tout ce qu'on peut dire, et d'une critique extrêmement sévère avant d'émettre aucun de ses jugements.

Le serviteur de Dieu dom Vincent Pallotti, mort il y a quelques années dans une grande réputation de sainteté, éprouva des effets sensibles de la protection d'Anna-Maria ; il l'appelait, quand elle fut morte, sa secrétaire, la plénipotentiaire chargée de représenter sa congrégation près du trône de la très-sainte Trinité.

Le cardinal Ferretti, qui pratiqua tant d'actes de dévotion pendant sa dernière maladie, expira tenant entre ses mains une image d'Anna-Maria.

Le P. Bernard Clausi, religieux minime, mort lui-même en odeur de sainteté, après avoir prié pour elle en reconnaissance des lu-

mières et des conseils qu'il en avait reçus pendant qu'elle vivait, disait, selon le langage propre à sa nation : « Si Anna-Maria n'est pas dans le paradis, personne n'y est admis. » Je passe sous silence d'autres témoignages en faveur de la réputation de sainteté dont jouit la servante de Dieu après sa mort. Cette renommée fut telle, que le cardinal Odescalchi, vicaire de Sa Sainteté, obligea le prêtre qui pendant vingt ans avait assisté Anna-Maria Taïgi, à recueillir, bien que sous une forme privée, les documents relatifs à sa vie. Ces documents, réunis et consignés par Mgr Luquet, évêque d'Hésébon et postulateur de la cause, servirent à ce prélat pour écrire le premier abrégé de la vie et des vertus d'Anna-Maria. Cet abrégé, expédié en France, fut imprimé par les soins du cardinal de la Tour d'Auvergne, à Alby, à la société des Bons-Livres, et ensuite traduit du français en italien par Mgr Romilli, archevêque de Milan. Rome en fit quatre éditions. Turin le reproduisit dans un grand nombre d'exemplaires, ainsi que Sienne et Florence. Cette vie fut aussi traduite en anglais et en d'autres langues; elle fut recherchée en Amérique, et jusque dans la

Chine. A Rome seulement, dix-sept mille exemplaires en furent écoulés. La piété des fidèles obligea pareillement à publier plusieurs fois le portrait de cette femme extraordinaire ; et c'est ainsi qu'en peu d'années la renommée de ses héroïques vertus devint universelle.

Cette renommée fut cause que, dix-huit ans après sa mort, on résolut de transférer son corps dans une église de Rome ; et ce fut précisément dans celle de Saint-Charles-aux-Quatre-Fontaines, où Anna-Maria avait été déposée. Mais l'éminentissime cardinal-vicaire ordonna ensuite qu'il fût transféré à Sainte-Marie-de-la-Paix, église affectée au clergé romain, où des prêtres pieux et instruits distribuent chaque jour au peuple le pain de la divine parole. Cependant le juge, le fiscal, le notaire et le postulateur de la cause, et d'autres témoins, se transportèrent au Campo-Verano ; le cercueil ayant été déterré et les sceaux vérifiés, ils trouvèrent le corps entièrement intact : les chairs et les yeux bien conservés, les vêtements, quoiqu'ils fussent de mousseline, sans tache ni déchirure ; en un mot, tout était dans le même état que le jour de l'enterrement. Sur-

pris d'une si merveilleuse nouveauté, ils recouvrirent le cercueil, fermèrent le tombeau, et décidèrent qu'ils reviendraient dans l'après-midi avec un médecin et un chirurgien, et qu'ils dresseraient ensuite un acte authentique de la clôture du cercueil, comme c'est la coutume en pareil cas. On chercha à tenir la chose secrète, et néanmoins on vit accourir sur les lieux divers ecclésiastiques, parmi lesquels Son Éminence Mgr Chigi, nonce apostolique en France, maintenant cardinal; lequel entendit, avec d'autres, le rapport du médecin, assista à la fermeture du cercueil et à l'apposition des sceaux, et signa comme témoin avec les autres personnes présentes. Pour éviter le concours du peuple, on résolut d'effectuer la translation à une heure de la nuit fort avancée. Mais le cortége étant arrivé sur la place Sainte-Marie-de-la-Paix, il se trouva là beaucoup de monde, en sorte qu'on fut obligé de fermer l'église. Le recteur reçut la dépouille sacrée, qu'on plaça devant l'autel de Saint-Antoine, à côté de la sacristie, avec une très-petite pierre, sur laquelle se lisait cette simple inscription :

HIC REQUIESCIT SERVA DEI ANNA MARIA TAÏGI

Dix ans après, la famille et les amis d'Anna-Maria, se rappelant ses dernières volontés, à la suite d'une humble requête au souverain pontife actuellement régnant, obtinrent la permission de transporter la précieuse dépouille, de l'église Sainte-Marie-de-la-Paix à celle de Saint-Chrysogone du Transtévère. En conséquence, le 15 juillet 1865, à une heure de l'après-midi, le tombeau fut ouvert ; le cercueil ayant été retiré, les sceaux apposés en 1855 furent reconnus intacts en présence du révérend dom Antoine Ruggeri, promoteur fiscal des deux neveux de la vénérable, du recteur de l'église et du notaire Diamilla. A huit heures du soir, devant les mêmes personnes, le chanoine Raymond Pigliacelli, recteur de Sainte-Marie-de-la-Paix, voulant adresser ses adieux à la servante du Seigneur, et exprimer ce que lui et ses dignes collègues ressentaient intérieurement de la perte d'un si cher trésor, prononça les paroles suivantes, qui produisirent une vive impression sur tous les assistants : « Bénie soit la sainte Trinité et l'unité indivisible ! nous lui adresserons nos louanges, parce qu'elle a fait éclater sa miséricorde envers nous. L'affection que vous montrâtes, pendant votre vie, pour le

clergé séculier, nous donne l'assurance que vous lui accorderez encore votre assistance du haut du céleste séjour. Nous venons maintenant d'être privés de votre corps vénérable; mais nous ne serons pas certainement privés de votre protection. Souvenez-vous de cette pauvre église, qui pendant douze ans a gardé avec tant de soin ce dépôt sacré. Priez pour les dignes prêtres qui travaillent avec moi dans le ministère. Obtenez-leur de Dieu un accroissement de zèle, afin qu'ils agissent en toutes choses pour sa gloire et le salut des âmes. L'obéissance fut votre vertu caractéristique, et c'est aussi l'obéissance que nous devons à ceux qui ont le droit de nous commander, qui nous oblige à nous séparer de vous. Lorsqu'il plaira à Dieu de vous faire honorer sur nos autels, peut-être qu'aucun de nous ne pourra ajouter à votre gloire sur la terre, mais faites du moins que nous puissions être les compagnons de votre bonheur dans le ciel. »

Telles furent à peu près les paroles du saint prêtre, après lesquelles la châsse renfermant le corps d'Anna-Maria, suivie du promoteur, des témoins et des parents de la vénérable, fut portée à Saint-Chrysogone, où elle fut reçue

par le révérendissime général des trinitaires, à la tête de tous ses religieux. Le notaire donna lecture du procès-verbal de la remise du corps, qui fut signé par le promoteur fiscal, par le général, par le curé dom Léon Bartolini, et par Raphaël Natali, P. Panighetti, Vincent Lumaca, Joseph Forti et les deux neveux de la vénérable, Sauveur et Antoine Micali. Quoique tout se fût passé en secret, le bruit s'en répandit aussitôt dans tout le quartier du Transtévère, et, le jour suivant, des personnes de tout rang accoururent en grand nombre à l'église Saint-Chrysogone, où, près de l'autel du Saint-Sacrement, sont placés les restes mortels d'Anna-Maria.

Pour faire juger de la renommée de sainteté dont jouit aujourd'hui la servante de Dieu, nous ne nous écarterons pas de la vérité en disant qu'elle est répandue dans le monde entier. Des personnes de toute condition se transportent à Rome des pays lointains, non-seulement d'Europe, mais des parties du monde les plus éloignées, pour chercher la maison qu'elle habita, visiter sa famille, s'estimant heureuses de recueillir, de la bouche de ses filles, ainsi que de celle du

prêtre qui fut son directeur, toutes les particularités de sa sainte vie; elles conservent avec vénération les objets qui ont été à son usage, et demandent avec une pieuse affection de ses images et de ses reliques. Les journaux, entre autres *le Monde*, des auteurs distingués, parmi lesquels on compte les rédacteurs des *Analecta Pontificis*, en parlent avec beaucoup de vénération; d'autres écrivains travaillent à raconter sa vie, et un grand nombre de personnes envoient des sommes d'argent pour les dépenses occasionnées par l'instruction de sa cause. Ceci ne nous étonne point, depuis que nous savons qu'elle-même confia un jour à son directeur, en vertu de l'obéissance qu'elle avait promise, que le Seigneur lui avait manifesté son intention de la faire connaître par tout le monde comme un exemple de pénitence et le modèle des épouses. Puissent les femmes chrétiennes jeter souvent les yeux sur ce miroir et conformer leur vie à celle d'Anna-Maria Taïgi. Puissent-elles, en sanctifiant leur vie et celle de leurs enfants, consoler la très-sainte Église de Jésus-Christ de toutes les douleurs que lui causent tant de femmes mondaines qui, renonçant aux

maximes de l'Évangile, répudient la mission sublime qu'en qualité d'épouses et de mères elles devraient exercer au sein de la société.

CHAPITRE XII

PROPHÉTIES D'ANNA-MARIA TAÏGI

Nous avons vu déjà, dans le cours de notre récit, la merveilleuse science d'Anna-Maria pour prédire les choses futures; il nous reste maintenant à raconter son rôle de prophétesse dans l'Église. Nous suivrons dans notre récit le charmant petit ouvrage publié par l'abbé Ricard sur Anna-Maria [1]. Rien de plus solide, de plus substantiel, en un mot, n'a été écrit sur la vénérable servante de Dieu, dont nous avons écrit la vie.

Elle a vécu sous les pontificats de Pie VII, de Léon XII, de Pie VIII et de Grégoire XVI. Pour tous ces papes, elle a été une lumière et souvent un conseil apprécié.

[1] *Anna-Maria Taïgi, sa vie, ses révélations et ses prophéties,* par l'abbé Ant. Ricard; Paris, Sarlit, 1865.

PIE VII

Anna-Maria, raconte le procès de béatification, vit dans un mystérieux soleil l'élection de tous les papes depuis Pie VII; elle prédit leurs actes et les événements qui devaient avoir lieu sous leur pontificat, longtemps avant que ces événements s'accomplissent.

Le cardinal Pedicini a déposé qu'à l'époque où le général Miollis commandait à Rome, la vénérable vit le glorieux retour de Pie VII. Cependant aucune lueur d'espérance n'apparaissait à cette époque. Elle décrit les fêtes que l'on ferait, et dit que le pape officierait pontificalement à Saint-Pierre la première fois le jour de la Pentecôte; la prédiction s'accomplit dans toutes ses parties.

Elle annonça aussi que les impies triompheraient de nouveau, et que les gens de bien seraient encore opprimés.

Dès le retour de Pie VII, elle vit, dans cette mystérieuse lumière, les plans homicides des sociétés secrètes contre Rome et particulièrement contre le haut clergé; elle se rendit bien des fois à Saint-Paul pour

épancher son cœur devant Dieu. C'est surtout alors que son ardente charité la portait à intercéder par de ferventes et continuelles prières et à s'offrir à sa divine justice comme victime de son bon plaisir; ses prières à ce sujet furent si persévérantes et si ferventes, que Dieu lui promit expressément que les plans impies ne réussiraient jamais dans Rome; que, s'il leur laissait le champ libre pour agir, il les arrêterait toujours au moment où ils se croiraient près de triompher, mais que de son côté elle devait se disposer à satisfaire à sa justice en compensation de grâces aussi signalées. Ainsi toutes les fois que les machinations de loges maçonniques furent déjouées, la servante de Dieu fut frappée de maladie mortelle, de persécution, de misères, de calomnies et de terribles peines d'esprit. La pieuse femme ne se décourageait jamais; dès qu'elle voyait reparaître dans le mystérieux soleil les plans déjoués ourdis de nouveau, tels que le massacre des prêtres et des hauts dignitaires de l'Église, etc., elle rappelait au Seigneur sa promesse, sauf à payer ensuite le prix de ses grâces par de nouvelles souffrances; ce phénomène dura toute sa vie. Que l'Église est redevable aux prières et aux

pénitences de cette pieuse femme! s'écrie à ce propos un de ses plus récents historiens; que ne lui doit pas la ville de Rome en particulier!

Elle vit l'incendie de la basilique de Saint-Paul quelques mois avant l'événement; étant en prière devant le saint crucifix, elle sut que Dieu permettait ce malheur en punition des profanations qui se commettaient dans ce lieu.

Nous ne saurions omettre ici de citer encore un passage des pièces du procès relatif à la connaissance qu'Anna-Maria eut par révélation des projets et des complots de la révolution.

A peine sortie de la maladie mortelle dont elle fut accablée sous le pontificat de Pie VII, que Dieu lui révéla dans le mystérieux soleil de nouveaux plans, plus terribles que les précédents et qui étaient sur le point d'éclater; elle s'offrit de nouveau à Dieu, qui, de son côté, remplit sa promesse. Les sociétés secrètes ne se lassèrent jamais de conspirer sous Léon XII, Pie VIII et Grégoire XVI; mais le Seigneur, agréant pleinement la générosité et l'esprit d'immolation de son humble servante, déjoua constamment les conspirations

des impies, qui avaient déjà fixé l'heure et le moment de leur triomphe. Plus d'une fois diverses circonstances imprévues, et même l'arrestation des chefs, firent avorter leurs projets.

A cette occasion le divin époux lui disait souvent que ces souffrances étaient nécessaires pour diverses fins qu'elle connaissait, et pour d'autres qu'elle devait être contente de ne pas connaître. Ces souffrances lui étaient annoncées par des coups redoublés qu'elle entendait distinctement dans son cœur. Ils étaient plus ou moins forts, suivant la grandeur des maux que Dieu lui réservait. Elle se résignait tranquillement, quoique la nature en sentît toute l'amertume, Dieu voulant qu'elle éprouvât cette sensation pour augmenter ses mérites.

La princesse Barberini raconte, dans son attestation, un fait particulier à cet égard : un des premiers cardinaux avait résolu de faire sa promenade du soir dans un certain endroit de Rome. Anna-Maria, voyant dans le soleil le piége que les sectaires avaient préparé, chargea aussitôt le prêtre son confident d'aller avertir ce digne prince de l'Église de ne pas aller à tel endroit pour sa promenade,

comme il l'avait résolu en lui-même, mais de prendre une autre route. Cette communication surprit vivement le cardinal, qui n'avait manifesté à personne son intention.

C'est Anna-Maria, raconte le P. Philippe-Nicolas, qui avertit qu'on devait s'empresser de faire donner les derniers sacrements à Pie VII. Les médecins prétendaient qu'il n'y avait aucun danger. Mais la servante de Dieu fit savoir qu'on ne devait pas s'en rapporter à leurs assurances, et qu'il ne tarderait pas à mourir. Le fait le prouva bientôt.

LÉON XII

Après avoir prédit l'élection de ce pape, Anna-Maria fut son conseil et son assistance. Écoutons la marquis Bandini.

« Lorsque j'étais secrétaire de monseigneur le maître de chambre de Léon XII, je me laissais conduire en tout par la servante de Dieu. Le soir je lui lisais la liste des personnes qui avaient demandé l'audience pour le lendemain; après avoir regardé le soleil, elle me

disait de prendre garde à certains étrangers, et d'attendre, avant de les admettre, d'avoir pris des renseignements auprès de leurs ambassadeurs. Il se présenta, entre autres, un sectaire qui avait de mauvaises intentions et que j'écartai. Léon XII conçut une si grande confiance en moi pour la direction des audiences, qu'il voulut me faire rester dans l'antichambre avec monseigneur le maître de chambre, ce qui est contraire à tous les usages. Ce dernier tomba malade; dès lors je n'avais plus de titre pour me présenter, et je restai chez moi. C'est l'usage en pareil cas que les cameriers secrets de neuvaine font le service, messeigneurs Altini et Soglia remplissaient alors cet office; Léon XII me fit appeler pour régler l'antichambre, comme je le faisais ordinairement. »

Le même témoin raconte que Mgr Lambruschini étant venu à l'audience du pape avant de partir pour sa nonciature de Paris, il s'approcha pour lui souhaiter un bon voyage. Comme le nonce se recommandait à ses prières : « Nos prières sont faibles, répondit le marquis; mais je ferai prier une bonne servante de Dieu que monseigneur Strambi connaît parfaitement. » Il le fit, et

Anna-Maria, ayant regardé son soleil, le chargea de dire à Mgr Lambruschini que son voyage serait heureux, mais que son séjour serait pénible; qu'il devait par conséquent se préparer à un long et douloureux martyre. Le voyage fut effectivement heureux; le reste est connu de ceux qui savent l'histoire du séjour de Lambruschini en France.

Lors de la maladie de Léon XII, Anna-Maria reçut de grand matin l'ordre de prier pour son passage à l'éternité. Elle entendit distinctement ces paroles : « Lève-toi et prie pour mon vicaire, qui est sur le point d'être appelé à rendre ses comptes à mon tribunal. » Elle se leva aussitôt, pria, et l'on apprit la mort du pape le lendemain.

PIE VIII

« Je me souviens fort bien, ajoute le marquis Bandini, que, après la mort de Léon XII, pendant que les cardinaux étaient au conclave, et lorsque personne ne pouvait prévoir l'époque où il plairait à Dieu de consoler

l'Église par l'élection d'un nouveau pape, Anna-Maria annonça l'élection huit jours avant qu'elle fût faite, en ajoutant que le pontificat de Pie VIII serait court.

« La servante de Dieu vit dans le mystérieux soleil le catafalque préparé pour les funérailles du pontife. Le soir même j'en prévins le cardinal. Celui-ci témoigna une vive surprise; mais, sachant fort bien, par expérience, que les choses communiquées à Anna-Maria se vérifiaient toujours, il ne douta pas de ce que je lui annonçais. Pie VIII mourut peu de jours après. »

Le même témoin dit ailleurs : « Je me souviens que je demeurais au Quirinal en qualité de secrétaire des mémoriaux de Pie VIII, lorsque le pape tomba malade. Mais il se trouva un peu mieux, et l'on espérait qu'il pourrait reprendre ses audiences. Le même soir, le prêtre confident de la servante de Dieu vint me voir, et me dit qu'elle avait vu dans le soleil le catafalque surmonté de la tiare. En effet, Pie VIII mourut deux ou trois jours après. »

GRÉGOIRE XVI

La relation suivante, faite par le P. Philippe-Nicolas, montre qu'Anna-Maria prévit également le pontificat de Grégoire XVI et les principaux événements qui devaient le caractériser. Cette annonce prophétique eut lieu au moyen de charmants symboles témoignant l'alliance intime qui existe entre la religion et la poésie comprise dans son sens le plus élevé. Nous laissons parler le bon religieux :

« Anna-Maria communia un jour dans l'église Saint-Paul-hors-les-Murs, à l'autel du Crucifix ; absorbée dans son oraison, elle ne vit pas le cardinal Cappellari, qui venait d'entrer ; car elle aurait quitté le prie-Dieu pour faire place au cardinal. La personne qui l'accompagnait se disposait à la secouer, parce qu'elle n'entendait pas les premiers avis qu'on lui donnait. Le bon cardinal ne voulut pas qu'on la dérangeât, et se mit à genoux devant elle à la balustrade pour vénérer le saint crucifix qui y était exposé. Anna-Maria, ayant ouvert les yeux, vit le cardinal et voulut lui céder le prie-Dieu ; mais il ne se leva pas, et

elle demeura à sa place. Alors elle vit paraître sur la tête du cardinal une petite colombe entourée de rayons d'or; bientôt cette colombe fut en un instant obscurcie et couverte d'épais nuages, qui indiquaient les tribulations et les calamités du pontificat de Grégoire XVI. Anna-Maria jeta un regard sur le mystérieux soleil, et comprit tout ce qui devait arriver pendant le pontificat; elle sut que c'était le pape qui devait succéder à Pie VIII, lequel était un peu malade. Elle commença dès cette époque à redoubler ses prières pour le pape futur, en demandant que Dieu l'assistât et protégeât l'Église. Peu après, ayant appris que Pie VIII était malade, elle vit, par un simple coup d'œil jeté sur le soleil, la mort de ce pontife et tout ce qui y avait rapport. Le conclave se réunit pour l'élection du pape. En confirmation de ce qui lui avait été révélé dans la basilique de Saint-Paul, Anna-Maria vit dans son soleil de charmantes allégories, un chapeau porté par une colombe, une autre colombe avec la croix, une autre qui portait l'encensoir, une autre avec la tiare... Elle vit en même temps la révolution prochaine et tous les événements du pontificat. »

Voici maintenant sur ce même fait des détails plus circonstanciés. Nous les empruntons à la déposition du prêtre qui avait été donné pour confident à la vénérable.

« J'allais, dit-il, avec la servante de Dieu visiter le crucifix de Saint-Paul-hors-les-Murs. Le cardinal Cappellari vint un peu après elle. Anna-Maria occupait l'unique prie-Dieu qui se trouvât dans la chapelle. J'essayai de la secouer, afin qu'elle cédât la place au cardinal; mais elle était en extase et ne s'aperçut de rien. Le bon cardinal me fit signe de la laisser tranquille, et s'agenouilla devant la balustrade. Anna-Maria sortit de son sommeil extatique, et se mit à regarder son soleil et le cardinal. En retournant à Rome, je la questionnai sur ce regard fixe qu'elle avait arrêté pendant quelque temps sur le cardinal Cappellari. Comme elle devait par obéissance me découvrir toute chose, elle me dit franchement : C'est le pape futur ! Elle me décrivit les signes allégoriques qu'elle avait remarqués à ce sujet dans le mystérieux soleil : c'était une petite colombe entourée de rayons d'or qui se posait sur lui ; elle était couverte de nuages qui indiquaient les épreuves du pontificat. A l'époque où Anna-Maria prédit l'é-

lection du cardinal Cappellari, Pie VIII n'était pas très-bien. Après sa mort, le conclave s'étant réuni, Anna-Maria vit de nouveau paraître dans le soleil des signes de l'élection du cardinal Cappellari : une petite colombe portant la croix, une autre avec les clefs, une troisième portant la tiare, deux autres buvant dans un calice aux armes des camaldules. Elle vit en même temps la révolution qui fut comprimée et toute la suite du pontificat.

« Le cardinal Cappellari me témoignait une grande bonté. Il m'offrait souvent du tabac, ainsi qu'à monseigneur Barberini, à cause d'un mot spirituel qui fut dit dans l'antichambre de Léon XII, à l'époque de son élévation au cardinalat; il protesta que monseigneur et moi nous aurions toujours du tabac de sa tabatière. Je le rencontrai à Sainte-Marie-de-la-Victoire, un peu avant qu'il entrât au conclave. Il m'appela pour m'offrir du tabac, et, en le prenant, je lui dis : « Je ne voudrais pas que ce fût la dernière fois. Qui oserait mettre la main dans la tabatière du pape ! » Il me répondit en souriant : « Allons donc, je n'y pense pas, » et remonta en voiture. Il y avait bien des jours que les car-

dinaux étaient assemblés. D'après ce que m'avait annoncé Anna-Maria, je me rendis à l'un des tambours du conclave auquel présidait monseigneur Spada. Je demandai le cardinal Barberini, auquel je dis : « Prenez dix-sept ou dix-huit prises de tabac dans la tabatière de votre ami, et dites-lui que je ne pourrai plus en prendre. » C'était prédire clairement la papauté. Le cardinal Barberini prix dix-sept prises de tabac dans la tabatière du cardinal Cappellari. Mais, ne pouvant faire usage de toutes, il les prenait et les jetait par terre. Le cardinal, surpris, lui dit : « Que faites-vous ! vous jetez mon tabac. — Je vous dirai plus tard pourquoi, » répondit le cardinal Barberini en continuant de compter les dix-sept prises. Le cardinal Cappellari sourit à l'annonce que le cardinal lui fit de ma part. Le fait est qu'il fut élu pape dix-sept ou dix-huit jours après.

« Les portes du conclave ayant été ouvertes, il me vit dans la grande salle avec l'ambassadeur de Portugal, et me jeta un coup d'œil significatif. Plus tard, j'allai lui faire acte d'obéissance avec mes collègues du collége des chapelains pontificaux. Il me fit rester après les autres et m'offrit du tabac. Il

continua de m'en donner toutes les fois que j'allais à l'audience.

« Après la mort d'Anna-Maria, je lui fis offrir un portrait lithographié par l'intermédiaire du pieux aide de chambre, M. le chevalier Gaetano Moroni, et lui fis part de toute la prophétie susdite, concernant les événements relatifs à son auguste personne, tels que la servante de Dieu me les avait communiqués. »

Après l'élection de Grégoire XVI, la révolution éclata dans l'État pontifical. Anna-Maria vit les plans sanguinaires des sociétés secrètes, surtout contre les ministres du sanctuaire. On ne saurait dire toutes les prières, tous les sacrifices et les pénitences qu'elle offrit à Dieu, avec toute l'énergie de son âme. Dieu, qui l'aimait particulièrement, ne sut pas lui refuser une grâce demandée avec tant de confiance et de zèle. Mais, pour accroître ses mérites, il lui révéla que sa justice se satisferait sur elle-même pour tant de péchés qui se commettaient ou se commettent dans cette ville. Elle se résigna à la volonté divine, pourvu que l'Église et l'État pontifical fussent préservés de si grands maux. En effet, il lui en coûta de terribles souffrances, ainsi qu'une

longue maladie, sans compter le cortége ordinaire des peines de famille et des autres tribulations de tout genre.

Prophéties relatives au pontificat de notre saint-père le pape PIE IX.

Ici notre tâche devient difficile et scabreuse. Nous essaierons d'éviter tous les écueils, en nous bornant à la reproduction pure et simple des pièces authentiques recueillies dans le procès de béatification.

« Un jour, raconte le cardinal Pedicini, elle priait, en versant un torrent de larmes et en offrant ses actes et ses souffrances, afin que les pécheurs se convertissent, que le péché fût détruit et que Dieu fût connu et aimé : Dieu lui manifesta les horribles péchés de personnes de toute condition et combien il en était offensé. A cette vue, l'âme ressentit une profonde douleur et dit en soupirant : « Bien-Aimé, comment remédier à un si « grand désastre? » Il lui fut aussitôt répondu en ces termes : « Ma fille, mon épouse,

« mon Père et moi apporterons remède à
« tout; car après un châtiment... (il y a ici
« une lacune dans la traduction faite par
« le rédacteur des *Analecta*), ceux qui
« survivront devront se comporter ainsi,
« etc. » Elle vit d'innombrables conversions d'hérétiques qui doivent rentrer dans le sein de l'Église; elle vit aussi la conduite édifiante qu'ils tiendraient, ainsi que celle des autres catholiques. »

Après les événements du pontificat de Grégoire XVI, la servante de Dieu connut aussi toute la suite glorieuse et tourmentée de celui de son successeur. Sans doute tous les secrets qu'elle révéla alors ne sont pas encore connus. Mais nous en savons assez pour nous édifier sur cette grande âme.

Anna-Maria parlait souvent au prêtre, son confident, de la persécution que l'Église devait traverser, et de la malheureuse époque où l'on verrait une foule de gens que l'on croyait estimables se démasquer. Elle demanda quelquefois à Dieu quels seraient ceux qui résisteraient à cette terrible épreuve. Il lui fut répondu : « Ceux à qui j'accorderai l'esprit d'humilité. » C'est pour cela que la servante de Dieu établit dans sa famille l'usage de ré-

citer après le rosaire du soir trois *Pater*, trois *Ave* et trois *Gloria Patri* en l'honneur de la sainte Trinité, pour obtenir qu'elle daignât, par sa miséricorde et sa bonté infinies, mitiger le fléau que la justice divine réservait à ces temps malheureux. Ce fléau lui avait été manifesté à plusieurs reprises dans le mystérieux soleil. Il plut à Dieu de lui révéler aussi que l'Église, après avoir traversé plusieurs douloureuses épreuves, *remporterait un triomphe si éclatant que les hommes en seraient stupéfaits, et que des nations entières retourneraient à l'unité de l'Église romaine, et que la terre changerait de face.*

Voici maintenant ce que nous lisons dans la vie de la vénérable, écrite par le pieux évêque d'Hésebon.

« Les différents pontifes avec lesquels vécut Anna-Maria, et l'auguste Pie IX lui-même, bien qu'elle fût morte avant son élévation au souverain pontificat, furent l'objet des lumières surnaturelles que le Seigneur lui donnait. Voici en particulier ce qu'elle connut bien longtemps d'avance au sujet de notre saint pontife. Nous tenons ces détails d'un prêtre respectable en qui Anna-Maria avait la plus grande confiance, et qui nous les attesta

de vive voix et par écrit, dès les premiers temps du pontificat de Pie IX :

« Elle parlait un jour à ce même prêtre de la persécution que l'Église devait souffrir. Elle lui fit connaître ce que les impies devaient opérer à Rome, comme, par malheur, nous l'avons vu se réaliser ; elle lui indiqua ce que devait souffrir alors le conducteur de la barque de Pierre. Désireux de savoir ce que serait ce pontife, le prêtre lui demanda s'il se trouvait au nombre des cardinaux. Elle répondit que non, que c'était un simple prêtre, alors hors de l'État, dans des contrées fort lointaines. Et, en effet, l'abbé Mastaï était alors simple prêtre et attaché à la nonciature du Chili.

« Anna-Maria décrivit le futur pontife. Elle dit qu'il serait élu d'une manière extraordinaire, qu'il ferait des réformes ; que, si les hommes en étaient reconnaissants, le Seigneur les comblerait de bénédictions ; mais que, s'ils en abusaient, son bras tout-puissant s'appesantirait sur eux pour les punir. Elle dit que ce pontife, choisi suivant le cœur de Dieu, serait assisté par lui de lumières toutes spéciales ; que son nom serait divulgué dans tout le monde et applaudi par les peuples ; que le Turc lui-même le vénérerait et l'enverrait

complimenter. Elle dit qu'il était le pontife saint destiné à la tempête près d'éclater contre la barque de saint Pierre ; que le bras de Dieu le soutiendrait et le défendrait contre les impies, lesquels seraient humiliés et confondus ; *qu'il aurait à la fin le don des miracles*[1] ; que l'Église, après de douloureuses

[1] Nous citons ici avec bonheur l'extrait suivant d'une correspondance écrite tout récemment de Rome à un de nos organes religieux les plus accrédités :

« La princesse Odescalchi, femme d'une grande piété et très-charitable envers les pauvres, gardait le lit depuis huit mois, atteinte d'un squirre qui mettait sa vie en danger. Son état empirait toujours; depuis plus de vingt jours elle ne pouvait rien prendre, et l'on doutait même qu'il fût possible de lui administrer le saint viatique. Le mercredi 15 février, le saint-père lui envoya par Mgr Franchi sa bénédiction *in articulo mortis*. Sa Sainteté, qui appréciait les vertus chrétiennes dont la princesse était l'exemple à Rome, non contente de lui accorder la grâce désirée, envoya près d'elle son propre médecin, le docteur Viale-Prela, pour en avoir des nouvelles plus sûres et plus précises. Le médecin la trouva toujours dans le même état, si ce n'est qu'après avoir reçu la bénédiction, elle avait pu prendre une tasse de bouillon. Deux jours se passèrent ainsi ; le samedi, l'état de la malade s'aggrava tellement qu'on en désespérait, et que d'un moment à l'autre on attendait la nouvelle de sa mort. La princesse reçut alors pour la seconde fois la bénédiction du pape. Le jour suivant, deux voitures de la famille Odescalchi entrèrent au Vatican, et l'on vint annoncer au saint-père que la prin-

vicissitudes, obtiendrait un si éclatant triomphe, que les peuples en seraient dans la stupéfaction.

cesse, entièrement guérie, venait elle-même le remercier et recevoir sa bénédiction. On ne peut décrire la surprise de toute la cour à la vue de la princesse descendant de voiture et se mettant à genoux pour recevoir la bénédiction que le saint-père lui donna d'une des fenêtres du palais. Le jeudi 16 février, la princesse assista à la messe dans l'église des Saints-Jean-et-Paul, et fit la sainte communion comme si elle n'avait jamais été malade.

« Le fait de cette guérison instantanée et miraculeuse est attesté par la presse de Rome, qui s'est fait un devoir de la publier. Et s'il était besoin de rien ajouter en faveur de son authenticité, nous dirions que nous avons eu l'honneur de le lire, dans une lettre adressée à un évêque voisin par un des plus graves et des plus doctes cardinaux de la sainte Église romaine.

CHAPITRE XIII

FAITS MIRACULEUX DUS A L'INTERCESSION D'ANNA-MARIA ET RAPPORTÉS DANS LE PROCÈS JURIDIQUE

Les faits que nous allons raconter sont rapportés dans le procès juridique, ou dans des lettres authentiques, dit le R. P. Callixte, à qui nous empruntons ce récit[1]. Nous attendons, cependant, pour y ajouter une foi entière, le jugement infaillible du saint-siége, auquel seul appartient de porter une décision sur les vertus, sur les œuvres et les dons surnaturels des serviteurs de Dieu. Nous lui soumettons encore ici toutes nos paroles et nos appréciations, pour les réformer s'il y a lieu.

[1] *La Vénérable Anna-Maria Taïgi;* Sarlit, 1872.

Anna-Maria avait laissé sa famille dans une grande pénurie ; elle l'avait recommandée spécialement aux soins du prêtre qui l'avait assistée elle-même pendant tant d'années, lui promettant bien, d'ailleurs, que du haut du ciel, où elle espérait aller par les mérites de Notre-Seigneur, elle ne manquequerait point de venir à son secours.

Un jour, pendant que le choléra exerçait ses ravages dans la ville de Rome, ce prêtre se trouva dans un tel dénûment, qu'il lui sembla impossible de pouvoir fournir plus longtemps à ses protégés les ressources nécessaires. Il s'adresse avec ferveur à Anna-Maria, et tout à coup il entend qu'on frappe à la porte. Un inconnu avait déposé sur le seuil un rouleau de pièces d'or, puis il s'était enfui. On apprit, longtemps après, qu'un seigneur de Milan avait eu l'inspiration d'envoyer cette somme à la famille de la vénérable. Elle lui était parvenue au moment de ses plus grands besoins, et lorsque le prêtre avait rappelé à Anna-Maria sa promesse de venir à son secours en temps opportun.

Le même prêtre atteste que plusieurs fois il a été l'objet de semblables faveurs, et que ce n'a été qu'à force de miracles qu'il a pu

faire prospérer la famille de la servante de Dieu.

Un aumônier de l'armée de Charles-Albert, affligé d'une grave maladie des yeux, se recommanda, avant de subir l'opération, à la protection d'Anna-Maria. Or, non-seulement l'opération réussit très-bien, mais même le malade n'en ressentit pas la moindre douleur. En reconnaissance de cette faveur, il envoya à Rome une petite somme d'argent pour aider à la béatification de la servante de Dieu.

Une dame piémontaise envoya dans une lettre une petite somme pour le même motif, et avec l'assurance qu'elle avait reçu d'Anna-Maria une grâce signalée.

Le ministre général des capucins fut pris tout à coup, pendant qu'il était préfet du collége des Missions, d'une très-forte inflammation des intestins. C'était au mois de septembre 1849. En peu de jours il fut réduit à toute extrémité; le médecin l'avait abandonné, et déjà il avait reçu le saint viatique, lorsqu'un de ses amis lui donna une parcelle du cilice dont se servait Anna-Maria, en l'exhortant à se recommander à la servante de Dieu. Le bon religieux, bien qu'il fût disposé à mourir, se sentit porté à suivre le

conseil de son ami, et, ranimant sa foi, il fit cette prière : « O servante de Dieu, si tout ce que l'on dit de vous est vrai, et si vous êtes réellement puissante auprès de Dieu, obtenez-moi la guérison, pourvu que telle soit la volonté du Seigneur. » A peine avait-il fait cette invocation qu'il commença à se trouver mieux ; en peu de temps il eut recouvré une santé florissante et put de nouveau se livrer à ses nombreuses occupations, bien persuadé que c'était à Anna-Maria qu'il devait sa guérison.

Thérèse Bresciani, fille de Michel et de Marguerite, souffrait, à l'âge de vingt-quatre ans, de très-vives douleurs dans les yeux. Elle fit usage, pendant plus de six ans, de toute sorte de médicaments conseillés par les hommes de l'art, mais sans pouvoir jamais obtenir sa guérison. Ayant perdu tout espoir du côté des remèdes humains, elle s'adressa à Anna-Maria, dont elle avait entendu raconter plusieurs faveurs signalées. Elle commença un triduum en l'honneur de la très-sainte Trinité, pour la remercier des dons qu'elle a accordés à sa fidèle servante, et à peine l'avait-elle achevé, qu'elle se trouva parfaitement guérie, sans avoir plus besoin ni des médecins, ni de leurs remèdes.

Madeleine, épouse du sieur Rosario Zamith, marchand à la Valette, dans l'île de Malte, avait été atteinte, à l'âge de trente-deux ans, d'un flux de sang, qui, après deux mois de vives douleurs, et malgré tous les soins qu'on lui prodigua, la réduisit bientôt à un état d'extrême faiblesse. Dans la soirée du 16 février 1856, son médecin était d'avis qu'on lui administrât le saint viatique. La malade recourut, avec une vive confiance, à la médiation d'Anna-Maria, et aussitôt il se fit en elle une amélioration bien sensible ; en peu de jours, sans avoir employé aucun autre remède, elle se trouva parfaitement guérie.

Un autre fait remarquable a eu lieu dans la même ville de la Valette ; nous reproduisons la lettre écrite à ce sujet par Mgr Falcon au postulateur de la cause.

« Je profite de la présente occasion pour vous donner une nouvelle bien consolante. Ces jours derniers, a eu lieu ici un miracle éclatant opéré par la médiation de la servante de Dieu Anna-Maria Taïgi, en faveur d'une jeune Maltaise de cette ville, appelée Joséphine Musca, qui était estropiée d'une jambe, de manière à ne pouvoir aucunement marcher. Les médecins les plus habiles avaient été

consultés; on avait essayé de tous les médicaments qu'ils avaient indiqués, mais sans avoir pu obtenir aucun bon résultat. La maladie devenait toujours plus grave, et les médecins, après y avoir épuisé toute leur science, déclarèrent que cette infirmité était incurable. Ayant donc perdu tout espoir de guérison par des moyens humains, la malade, qui avait entendu dire que j'avais des images et des reliques de la servante de Dieu Anna-Maria Taïgi, m'en fit demander une et recourut à son intercession par un triduum de prières, dans le but d'obtenir enfin la grâce qu'elle attendait depuis si longtemps. Le troisième jour de ce triduum, elle redoubla ses prières, et, à l'heure précise de midi, elle ressentit une forte commotion dans tout son corps; aussitôt, et sans avoir pris aucun remède, elle se trouva parfaitement délivrée de cette grave et incurable maladie, qui la clouait sur son lit depuis tant d'années. Toute sa famille en fut dans la plus vive admiration, non moins que son médecin, qui, l'ayant déjà abandonnée, accourut alors pour se rendre compte de la guérison. Le fait est d'autant plus certain et mieux constaté que le médecin dont il s'agit est d'un âge avancé, fort expé-

rimenté et partout renommé pour sa science. Avant de se prononcer à cet égard, il a voulu attendre quelque temps pour se bien assurer de la durée de cette guérison, obtenue le 17 du présent moins.

« Le bruit s'en est bientôt répandu partout, et toute la ville est maintenant sous l'émotion produite par cette nouvelle. Je suis moi-même assiégé de continuelles demandes que l'on me fait pour avoir des images et des vies de la même vénérable servante de Dieu. Je vous supplie, en conséquence, de m'en expédier un bon nombre, afin que je puisse contenter la dévotion de ce bon peuple envers Anna-Maria Taïgi. »

Des lettres plus récentes attestent que cette guérison, obtenue en 1835, persévère toujours. Déjà on en a fait le procès-verbal, qui doit servir à l'instruction du procès de béatification.

CHAPITRE XIV

ENQUÊTE JURIDIQUE SUR LES VERTUS ET LES DONS DE LA SERVANTE DE DIEU — NOUVEAUX FAITS MIRACULEUX — DÉCRET QUI DONNE A LA SERVANTE DE DIEU LE TITRE DE VÉNÉRABLE.

Les nombreux faits miraculeux que nous venons de citer, et d'autres encore que nous avons dû omettre, amenèrent l'autorité ecclésiastique à s'occuper canoniquement de la vie, des vertus et des miracles d'Anna-Maria Taïgi. Par les ordres du cardinal Odescalchi, une enquête fut ouverte, et l'on chargea de l'information don Rafaele Natali, qui, pendant plus de vingt ans, avait reçu, de la bouche même de la servante de Dieu, avec la confidence des grâces opérées dans son âme par la main du Seigneur, le secret de ses vertus et de ses bonnes œuvres.

Cette enquête juridique forme un dossier composé de plusieurs milliers de pages. Elle renferme la déposition de trente témoins qui connurent personnellement la servante de Dieu [1]. Après plusieurs personnages distin-

[1] Voici les noms et qualités de tous ces témoins :

1. Cardinal Pedicini, évêque de Palestrina, vice-chancelier de la sainte Église, préfet de la congrégation des rites, etc.

2. Cardinal Barberini, archiprêtre de l'église Saint-Jean-de-Latran, etc.

3. Cardinal Recanati, de l'ordre des Capucins.

4. Mgr Piervisiani, évêque de Nocera.

5. Mgr Basilici, évêque de Sutri et Nepi.

6. Mgr Contralto, évêque d'Acqui, en Piémont.

7. Lord Clifford, d'une des premières familles de Londres.

8. Le marquis Carlo Bandini, père du prince.

9. Le marquis de Gregorio, de Rome.

10. Luigi de Gregori, expéditionnaire à la daterie apostolique.

11. Luigi, fils du chevalier Antonini.

12. Le maître de chambre du cardinal Cristaldi.

13. Le domestique du même cardinal.

14. Le R. P. Jean de la Visitation, général des Trinitaires déchaussés.

15. Le P. Philippe de Saint-Nicolas, confesseur d'Anna-Maria.

16. Le P. Pallotti, fondateur de la congrégation des ouvriers pies.

17. Mgr Rafaele Natali, abbé de Saint-Victor, chapelain pontifical, confident d'Anna-Maria.

gués, cardinaux, prélats et religieux, on y remarque Domenico Taïgi, mari d'Anna-Maria, qui ne passa pas moins de cinquante-sept ans avec elle. Domenico avait quatre-vingt-onze ans à l'époque où il comparut en qualité de témoin ; deux filles de la vénérable, Sofia et Maria, sont aussi parmi les témoins, ainsi que sa belle-fille et sa petite-fille.

En dehors des trente témoins interrogés personnellement lors de l'enquête, plusieurs de ceux qui connurent de près la vénérable, écrivirent ce qu'ils savaient de sa vie et de ses vertus, dans la crainte d'être surpris eux-

18. La duchesse de Saxe, de la famille royale des Bourbons.

19. La princesse Giustiniani.

20. Domenico Taïgi ou Taeggio, mari de la servante de Dieu.

21. Sophie, veuve Micali, fille d'Anna-Maria.

22. Marie, fille cadette d'Anna-Maria.

23. Joséphine Micali, fille de Sophie.

24. Agnès, veuve Androver, de Rome.

25. Maria Androver, femme Pieri.

26. Caroline Gregori, femme Polidori.

27. Agathe Gregori, sœur de Caroline.

28. Antonia Puri, veuve de Camillo Taïgi, belle-fille d'Anna-Maria.

29. Camille Hesse, femme du portier de la famille Chigi.

30. Annunziata Panunci Barberi, domestique.

mêmes par la mort avant l'ouverture de l'enquête. C'est ainsi que l'on possède une longue et précieuse relation rédigée par le cardinal Pedicini. Il connut la vénérable Anna-Maria pendant plus de trente ans, et il avait l'habitude d'aller la voir presque tous les jours, jusqu'à l'époque de sa promotion à la pourpre. Ce fut surtout à l'époque où il était secrétaire de la Propagande que Mgr Pedicini fréquenta Anna-Maria. Le confesseur de celle-ci, ne pouvant la voir aussi souvent qu'il l'aurait fallu, lui ordonna, au nom de l'obéissance, de tout manifester au digne prélat, qui en prit note exacte. C'est ainsi qu'il eut à sa disposition tous les matériaux désirables pour écrire une relation véridique et complète, dans laquelle il parle longuement des éminentes vertus et des dons surnaturels de la servante de Dieu.

Nous avons la relation de don Rafaele Natali, qui succéda à Mgr Pedicini dans l'office de confident auprès de la vénérable.

Le P. Philippe de Saint-Nicolas, carme du couvent de la Victoire à Rome, confesseur de la vénérable Anna-Maria, est aussi l'auteur d'une relation qui fut écrite sous sa dictée, du 17 octobre au 1er décembre 1838, environ

un an et demi après la mort de la servante de Dieu. Un indult du cardinal-vicaire avait permis de recueillir les attestations des personnes avancées en âge. Voulant donner à sa relation la valeur d'une déposition juridique, le P. Philippe fit, à chaque session, la profession de foi catholique, prêta serment et apposa sa signature sur toutes les pages, en présence de douze témoins, parmi lesquels était Mgr Rosatini, qui dirigea cette enquête extrajudiciaire. Lorsqu'en 1854 le procès juridique fut ouvert, on présenta, entre autres documents, la relation du P. Philippe, intacte et encore revêtue des sceaux apposés seize ans auparavant [1].

On a aussi, sur quelques circonstances de la vie d'Anna-Maria, la relation du marquis Carlo Bandini et une autre de Luigi Antonini, fils spirituel et commissionnaire de la vénérable. Ces quatre relations extrajudiciaires ont été insérées dans le procès. Celle du cardinal Pedicini est la plus importante. Elle occupe près de mille pages, presque le tiers du procès.

D'autres faits miraculeux se sont produits

1 Le bienheureux Raymond de Capoue a aussi laissé une Vie de sainte Catherine de Sienne, sa pénitente.

après le procès ordinaire. Il appartient à l'autorité compétente de donner une décision sur leur valeur. Nous les rapportons ici nous-même comme simple historien.

Dans une lettre munie du certificat de François-Xavier Micallef, notaire public, Vincenzo Bonavita, Maltais de la Valette, atteste que depuis quinze mois il était atteint d'une très-grave maladie, qui lui faisait rejeter toute espèce de nourriture. Tout son corps était extrêmement enflé, surtout aux extrémités; en un mot, il se voyait réduit à mourir, lorsque, ayant reçu une image d'Anna-Maria, il se recommanda avec beaucoup de ferveur à son intercession. Sa prière était à peine achevée, qu'il se sentit tout bouleversé, et aussitôt il put manger et boire. Ce fait se passait le vingt-cinq novembre 1855, et depuis ce jour il est demeuré dans un parfait état de santé.

Élisabeth, veuve Renzi, également de la Valette, âgée de soixante-treize ans, était affligée, depuis plus d'une année, d'une sciatique qui lui causait d'atroces douleurs. Elle avait mis à contribution tous les secours de la médecine, sans avoir pu recevoir aucun soulagement; plusieurs fois elle avait reçu le saint viatique,

et, voyant qu'il n'y avait plus pour elle espoir de guérison, elle eut recours à Anna-Maria et se mit à prier avec la plus ferme confiance. Dès qu'elle eut achevé sa prière, elle sentit un notable soulagement, et, quelques jours après, elle était parfaitement guérie. La relation de ce fait porte le sceau et l'attestation du notaire, chancelier de la haute cour.

Anna-Maria Guglielmi d'Albano avait un de ses petits-fils, âgé de seize ans, attaqué d'une humeur maligne, qui lui avait fait plus de quinze plaies en différentes parties du corps. Comme les médecins avaient assuré qu'il n'y avait plus pour lui aucun espoir de guérison, la mère recourut, avec une vive foi, à Anna-Maria. Elle lui donna à boire, dans sa tisane, quelques fils d'un linge qui avait servi à la vénérable, et en même temps elle lui remit une de ses images, pour la faire toucher à sa tête, à son estomac et à ses plaies. Dès ce moment le malade se trouva mieux, toutes ses plaies se fermèrent et il put se livrer activement au travail, comme il le fait encore actuellement.

Marie-Augustine Zabaïni, prieure du couvent de l'Annonciation, à Rome, étant tourmentée par un squirre qui lui était survenu

à l'estomac, y appliqua une image d'Anna-Maria, et, peu de jours après, elle était entièrement délivrée de son mal. Le fait arriva en décembre 1859, et son confesseur, ex-général des capucins, qui fut depuis archevêque et visiteur apostolique extraordinaire dans les Indes méridionales, attestait, en 1860, que cette religieuse n'avait plus ressenti aucune atteinte de son ancienne maladie.

Alphonse Lazzarini, Romain, âgé de dix ans, fut recommandé pendant une très-grave maladie à la servante de Dieu ; au bout de quelques instants il éprouva du mieux, et bientôt il fut en parfaite santé.

Au mois d'octobre 1857, Spiridion Salvi, d'Albano, fut attaqué d'une pulmonie, compliquée d'une sérieuse hydropisie. Les médecins désespéraient de pouvoir le sauver, et déjà il avait reçu le saint viatique et l'extrême-onction. Sa femme lui appliqua sur la poitrine l'image d'Anna-Maria, et lui donna à boire, dans de l'eau, quelques fils d'un vêtement qui avait servi à la vénérable. Elle tâcha de ranimer la foi de son mari, puis elle se retira dans une chambre voisine pour y prier. Le malade reprit aussitôt ses forces,

et dit qu'il avait appétit; quelques jours après, il avait recouvré la santé.

A la Valette, Philomène Vassalo, âgée de 18 ans, avait été prise de violentes douleurs rhumatismales dans tout le corps. Elle fut guérie dès qu'on lui appliqua sur la tête une image d'Anna-Maria.

Dans la même ville, le docteur Louis Spiteri éprouvait un grand mal de cœur accompagné de vomissements de sang; il souffrait d'un asthme et ressentait d'atroces douleurs à la poitrine; déjà il était abandonné des médecins, quand il commença une neuvaine en l'honneur de la très-sainte Trinité, pour la remercier des dons qu'elle a accordés à Anna-Maria Taïgi. Dès le premier jour, il se trouva mieux, et, le dernier jour de la neuvaine, il fut pris d'une colique qui, au jugement du médecin, devait produire un effet tout à fait favorable et chasser le mal principal. En effet, quelques jours après, il se trouvait parfaitement bien.

Marianne Boccaci, de Rome, âgée de quatre ans, fut attaquée, au mois de décembre 1859, d'une violente fièvre putride nerveuse. On se hâta de lui donner la confirmation, parce qu'on n'espérait plus la conserver en vie. Sa

mère, après avoir récité, avec une vive foi, trois *Pater*, trois *Ave*, trois *Gloria*, en l'honneur de la très-sainte Trinité, appliqua sur la tête de sa fille, déjà moribonde et couverte d'ulcères en suppuration, une image d'Anna-Maria; en même temps elle lui donna à boire dans de l'eau quelques fils d'un des vêtements de la servante de Dieu. A l'instant même, et à la grande surprise des assistants, les convulsions cessèrent et tout danger de mort disparut; au bout de trois jours, la jeune enfant, dont les médecins avaient désespéré, eut recouvré toutes ses forces et sa santé.

Mme de Lestanville, qui avait reçu, par la médiation d'Anna-Maria, une faveur signalée, fit une offrande de cent écus d'or pour la cause de sa béatification.

Mgr Luquet, insigne bienfaiteur de cette cause, ayant aussi obtenu une grâce fort précieuse, fit don d'une somme importante, et un de ses amis fit la promesse de donner, dans le même but, une égale somme, s'il obtenait une grâce qu'il demandait depuis longtemps avec instances. Ses désirs furent accomplis, et il exécuta ce qu'il avait promis.

Nous passons sous silence un grand nombre d'autres faits semblables qui ont eu lieu en

diverses contrées du monde catholique. L'autorité légitime portera son jugement à cet égard, en temps opportun. Déjà un décret pontifical a déclaré vénérable Anna-Maria-Gesualda Taïgi. Le décret du 8 janvier 1863 a introduit la cause de sa béatification. Cette cause s'instruit en ce moment. Elle excite partout le plus vif intérêt, et préoccupe toutes les âmes pieuses qui désirent voir enfin couronnées par un culte public les modestes mais héroïques vertus de la servante de Dieu. Nous tenons nous-même d'un prince de l'Église, chargé de cette cause, que l'heureux jour de la glorification de notre chère Anna-Maria ne se fera plus longtemps attendre, et que l'oracle infaillible du Vatican assignera sans doute bientôt à l'ordre de la Très-Sainte-Trinité un astre de plus dans le firmament de l'Église [1].

[1] Nous joignons ici la traduction d'une note imprimée à Rome peu après l'insurrection qui eut lieu, on se le rappelle, dans cette ville, au mois d'octobre 1867. « Dieu avait promis maintes fois à sa fidèle servante d'épargner en sa considération la ville de Rome, et d'empêcher que les sectaires pussent s'y établir. Cette promesse divine devait avoir une éclatante réalisation, trente ans après la mort de la vénérable. Dans la soirée du 22 octobre 1867, le prêtre confident ressentit une forte secousse et reçut d'Anna-Maria la manifestation de ce

« Les saints vivent deux fois en ce monde : ils ont l'existence ordinaire ; ils en ont une seconde, qui est l'image de l'éternité, et qui atteste leur vie bienheureuse. Entrés dans le tombeau par la croix, ils en sortent par la

qu'avaient décrété contre Rome les impies garibaldiens. Don Rafaele Natali connut par cette voie les plans terribles de ces innombrables sectaires qui voulaient faire de la Ville éternelle un monceau de ruines, de manière à ce que l'on pût dire ensuite : « Là fut Rome ; » comme l'on dit : « Là fut Carthage, ici Athènes. » Les moyens pour opérer cette horrible destruction étaient tous arrêtés. On avait désigné ceux qui devaient mettre le feu aux églises, aux édifices publics et aux quartiers des troupes pontificales, en employant à cet effet des bombes à double fond. Cette criminelle espérance fut trompée, et tant de projets iniques furent enfin déjoués. Le prêtre confident, une fois averti, fit prendre possession de la Ville éternelle et surtout du Capitole à la vénérable Anna-Maria, au nom de Pie IX. Le soir même, il fit part au souverain pontife de l'avertissement céleste qu'il avait reçu et de la protection qui couvrait la ville et le Capitole ; il donna à Sa Sainteté l'assurance que, dans la nuit, Marie la Vierge immaculée et son divin fils Jésus opèreraient en faveur de Rome des miracles surprenants, et que les impies seraient confondus dans leurs plans et totalement dispersés. »

Pour effectuer cette prise de possession, don Rafaele avait fait apposer, par un jeune prêtre italien, don Benvenuto Magini, une image de la vénérable sur la façade principale du palais des Conservateurs. Un pieux capitaine de la légion d'Antibes nous assurait dernière-

gloire. Le temps est plus long ou plus court; qu'importe le temps? Dieu est le maître du temps, il le donne ou le retire. Il sait ce qu'il plante et à quelle heure mûrira le fruit. Voici que cette seconde vie d'Anna-Maria com-

ment avoir vu lui-même cette image dans la soirée du 22 octobre, et il s'étonnait alors du calme et de la sécurité qui régnaient dans le quartier du Capitole, tandis que le reste de la ville était dans le tumulte et la consternation. On connaît les événements providentiels qui ont suivi.

Peu de jours après ce succès du parti de l'ordre, on vit circuler dans Rome des photographies de diverses grandeurs qui représentaient au bas, sur un prie-Dieu à deux faces, d'un côté S. S. Pie IX, et, de l'autre, la vénérable Anna-Maria, élevant tous deux leurs mains vers le ciel, en signe de reconnaissance et d'ardente supplication. Saint Pierre et saint Paul présentaient leurs vœux au Très-Haut, et couvraient de leur protection le Capitole et toute la ville de Rome.

Par cette étonnante victoire, Dieu a voulu faire éclater une fois de plus la force de son bras, et montrer en outre le grand crédit dont jouit auprès de sa Majesté souveraine la vénérable Anna-Maria; puisque ce fut en se laissant fléchir par ses supplications qu'il sauva d'une façon si merveilleuse son peuple chéri et le pontife bien-aimé qui le gouverne. Nous devons donc tous hâter, par l'ardeur de nos prières, l'heureux moment où il nous sera donné d'invoquer au pied des autels cette douce et puissante patronne; et, en attendant, réclamer du fond de nos cœurs sa bienveillante intercession dans tous nos besoins, avec la ferme confiance que nous serons exaucés.

mence à présent. La leçon de la vie héroïque et le miracle de la vie surnaturelle vont répondre comme Dieu l'a voulu [1]...

« Lorsque le pape introduit une cause de béatification, il prend en main la trompette qui ressuscite les morts. Hommes de bonne volonté dont les yeux ne sont pas ouverts et qui voudriez voir, remarquez la foi, la dignité, la sincérité de l'Église. Elle reconnaît ici une sainte vie. Elle y pressent le miracle. Elle n'est pas rassurée encore, elle ouvre une enquête et la poursuit publiquement avec un calme que rien ne peut ébranler. Les dérisions ne l'arrêteront pas; l'erreur ne la pourra surprendre; si le miracle n'est pas prouvé jusqu'à la dernière évidence, elle ne le recevra point; s'il est démontré par la certitude des autres témoignages et par l'éclat de miracles nouveaux, elle le proclamera en vous

[1] Il y a en ce moment deux procès ouverts : celui des vertus *en particulier* et celui de la renommée de sainteté. Une fois terminés, on commencera celui des miracles; et comme ils sont éclatants et nombreux, tout porte à croire que cette cause de béatification aura bientôt une heureuse issue. Les événements politiques n'ont point entravé jusqu'ici le travail régulier des congrégations, et chaque semaine on tient deux sessions en notre maison mère de Saint-Chrysogone.

exhortant à le croire. O hommes qui ne voulez rien croire et rien admirer des saints de Dieu, considérez les choses que vous croyez et admirez!... » (L. V.)

FIN D'ANNA-MARIA

APPENDICE

ET PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

PRIÈRE A LA SAINTE VIERGE

COMPOSÉE PAR ANNA-MARIA TAÏGI

Prosternée à vos pieds, glorieuse Reine des cieux, je vous vénère avec le plus profond respect, et je confesse que vous êtes la fille de Dieu le Père, la mère du Verbe divin, et l'épouse du Saint-Esprit. Vous êtes la trésorière et la dispensatrice des miséricordes divines. Votre cœur très-pur est un réservoir intarissable de charité, de douceur et de tendresse pour les pécheurs ; c'est pourquoi vous

êtes appelée *Mère de la divine piété.* Je me présente donc devant vous, ô Mère pleine d'amour, brisée par l'affliction et les angoisses, et vous prie de me faire ressentir les effets de cet amour en m'obtenant la grâce que je vous demande très-humblement, si elle est conforme à la volonté de Dieu et utile pour le salut de mon âme. Ah! je vous en conjure, tournez vos yeux très-saints et très-miséricordieux vers moi, vers tous les membres de ma famille et spécialement vers les personnes qui se sont recommandées à mes prières. Préservez-nous de la guerre cruelle que le démon, le monde et la chair font à nos âmes. Souvenez-vous, ô tendre Mère! que nous sommes tous vos enfants, rachetés par le sang précieux de votre fils unique. Daignez, par les plus vives instances, supplier l'auguste Trinité qu'elle m'accorde la grâce d'être toujours victorieux des assauts de l'esprit de ténèbres, de la malice du siècle et de toutes mes inclinations perverses; que, par l'effet de cette grâce, les justes se sanctifient de plus en plus, les pécheurs soient touchés de repentir, les hérésies détruites, les infidèles éclairés et les Juifs convertis.

Demandez, ô Mère pleine de tendresse!

cette grâce par l'infinie bonté du Dieu très-haut, par les mérites de votre très-saint fils, par le lait dont vous l'avez nourri, par les soins avec lesquels vous l'avez servi, par l'amour que vous lui avez témoigné, par les larmes que vous répandîtes et par les douleurs que vous endurâtes pendant sa passion. Obtenez-moi le bonheur de voir le monde entier former un seul peuple et une seule Église qui rende gloire, honneur et remercîments à l'adorable Trinité, et à vous, notre auguste Médiatrice. Que la puissance du Père, la sagesse du Fils et la vertu du Saint-Esprit m'accordent cet insigne bonheur. Ainsi soit-il.

Mère, voyez les périls extrêmes qui environnent vos enfants! Mère, dont la puissance est sans bornes, ayez pitié de nous!

Vierge puissante, priez pour nous. Ave, Maria, etc. (Trois fois.)

Père éternel, faites croître toujours dans le cœur des fidèles la dévotion envers Marie votre fille. Gloria Patri, etc.

Fils éternel, faites croître toujours dans le cœur des fidèles la dévotion envers Marie votre Mère. Gloria Patri, etc.

Esprit éternel, faites croître toujours dans le

cœur des fidèles la dévotion envers Marie votre épouse. Gloria Patri, etc.

(Cette prière a été imprimée plusieurs fois sous le nom de quelque personne pieuse, la servante de Dieu n'ayant pas voulu qu'elle parût sous le sien propre.)

Sa Sainteté Pie VII, par rescrit du 6 mars 1809, a accordé cent jours d'indulgence à quiconque récitera dévotement la prière ci-dessus, et une indulgence plénière à ceux qui, l'ayant récitée pendant un mois, se confesseront et feront la sainte communion.

II

EXPOSITION DU CORPS D'ANNA-MARIA TAÏGI

Nous extrayons ce qui suit d'une correspondance du *Monde :*

« La population romaine a été fort émue, durant ces derniers jours, de l'exposition que l'on a faite du corps d'une servante de Dieu qu'elle tient en grande vénération. Tout le monde a entendu parler d'*Anne-Marie Taïgi*, femme du peuple, mère de famille, morte en 1837, et dont la vie et surtout les *pré-*

dictions offrent quelque chose de bien extraordinaire. Enterrée d'abord dans le cimetière commun, elle en fut tirée lorsqu'il fut question du procès de sa béatification, et placée dans la petite église de Sainte-Marie-de-la-Paix. Depuis lors les trinitaires, à l'ordre desquels elle appartenait en qualité de tertiaire, revendiquèrent l'honneur de l'avoir dans leur église de Saint-Chrysogone, et obtinrent l'autorisation de placer son cercueil dans un coin de la chapelle du Saint-Sacrement. Cette chapelle ayant eu besoin de réparation, on ouvrit la tombe, et, sous une couche fort épaisse de moisissure, on trouva le corps de la vénérable, parfaitement conservé et jouissant d'une flexibilité extraordinaire. Une commission de prélats, de médecins et d'hommes compétents, sous la présidence de Mgr Bartolini, secrétaire de la congrégation des rites, a été appelée à constater officiellement l'état du corps, et à en dresser procès-verbal. Durant plusieurs jours le corps de la vénérable a été exposé dans une des salles du couvent, et enfin déposé dans la sacristie de l'église durant trois jours, afin que le peuple pût voir et considérer de près ces restes précieux. La population s'y est portée en foule,

et l'affluence y est devenue si considérable que le dernier soir il a fallu fermer les portes et recourir à l'intervention de la force publique.

« Le corps de la vénérable, remis dans un double cercueil, sous les yeux de la commission, avec les précautions et les scellés voulus en pareil cas, a été replacé de nouveau dans la chapelle du Saint-Sacrement de l'église de Saint-Chrysogone, dont les réparations sont achevées.

« Notre correspondant a eu le bonheur de voir de près et de toucher les restes précieux de cette vénérable servante de Dieu. Il a été étonné à un point extrême de la conservation et de la flexibilité parfaite des membres. Seulement le visage et les mains, qui ont été, durant douze jours, en contact avec l'air, ont pris une teinte noire assez prononcée. »

III

DÉCRET POUR LA BÉATIFICATION ET CANONISATION DE LA VÉNÉRABLE SERVANTE DE DIEU ANNA-MARIA TAÏGI, DU TIERS ORDRE DE LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ DE LA RÉDEMPTION DES CAPTIFS.

Quand Dieu veut montrer sa puissance et sa sagesse, il emploie d'ordinaire ce qui, aux yeux du monde, est faiblesse et folie, pour abattre le faste du siècle, rendre vaines les entreprises des impies, et briser les efforts de l'enfer. De nos jours, alors que l'orgueil de l'homme et les puissances infernales paraissaient avoir juré ensemble de saper, s'il était possible, non-seulement les fondements de l'Église, mais encore ceux de la société civile elle-même, il a opposé une simple femme aux flots de l'impiété qui débordaient de toutes parts. Il a employé à cette œuvre Anna-Maria-Antonia-Gesualda Taïgi, née de parents honnêtes, mais pauvres, mariée à un homme du peuple, chargée des soins d'une famille, et ne trouvant de quoi se nourrir, elle et les siens, que dans le travail de ses mains. Choisie de

Dieu pour lui attirer des âmes, pour être une victime d'expiation, un obstacle aux trames des impies, et détourner les malheurs par ses prières, Dieu, après lui avoir ôté la poussière du siècle, se l'unit très-étroitement par la charité, fit briller en elle des dons merveilleux, et l'orna de vertus telles, que non-seulement les personnes pieuses de toutes les conditions, même celles du rang le plus élevé, mais encore les impies, en recevaient de bonnes impressions, et qu'elles donnaient à tous une haute idée de sa sainteté. Or, cette opinion générale, dont toute la vie de la servante de Dieu avait été honorée, s'étant répandue plus au loin et avec plus d'éclat après sa mort, laquelle arriva le 9 juin 1837, on commença une enquête sur ce bruit public de vie sainte, de vertus, et de dons surnaturels, et le procès en fut instruit à Rome par l'autorité ordinaire. Cela fait, et tout ce qui est nécessaire étant prêt, sur la demande du très-révérend dom Clément-Marie Buratti, membre honoraire de la chambre de Sa Sainteté Pie IX et postulateur de la cause, S. Em. le cardinal Louis Altieri, rapporteur de la cause, dans l'assemblée ordinaire que la sacrée congrégation des Rites tint au Vatican le jour ci-après marqué, pro-

posa ce doute, *s'il faut nommer une commission pour l'introduction de la cause dans le cas et à l'effet dont il s'agit?* Les Pères de la congrégation des rites, après avoir bien pesé toutes choses et entendu ce que le révérend dom André-Marie Frattini, promoteur de la foi, avait à dire et ce qu'il avait écrit, déclarèrent qu'il fallait nommer une commission, si le saint-père l'agréait. — Le 23 décembre 1862.

Quelques jours après, un rapport sur cela ayant été fait au saint-père par le secrétaire soussigné, Sa Sainteté, approuvant le rescrit de la sacrée congrégation, daigna signer de sa main la commission pour l'introduction de la cause de la vénérable servante de Dieu Anna-Maria Taïgi, le 8 janvier 1863.

C. évêque de Port., Card.

Patrizi, préfet de la S. C. des rites.

A LA PLACE ✝ DU SCEAU

D. BARTOLINI, secrétaire de la S. C. des rites.

DECRETUM ROMAN. BEATIFICATIONIS ET CANONIZATIONIS VENERABILIS SERVÆ DEI ANNÆ MARIÆ TAIGI TERTIARIÆ ORDINIS SANCTISSIMÆ TRINITATIS REDEMPTIONIS CAPTIVORUM.

Qui potentiam sapientiamque suam ostensurus consuevit utplurimum per infirma ac stulta mundi atterere sæculi fastum, impiorum elidere molimina, frangere conatus inferorum; is hoc ævo nostro, ubi humana elatio inferræque vires sævisse visæ sunt ad subruenda, si fieri posset. Ecclesiæ fundamenta non modo, sed et ipsius etiam civilis societatis, irrumpentibus undique fluctibus impietatis fœmellam obiecit. Adhibuit ad hoc opus Annam Mariam Antoniam Jesualdam Taïgi, honesto quidem loco natam, sed inopem, nuptam vulgari viro, familiæ curis implicitam, ac jugi manuum opere sibi suisque victum quærentem. Eam, quam sibi elegerat animarum illicem, expiationis hostiam, obstaculum machinationibus malorum deprecatricem, detersam antea sæculi pulvere, arctissimo sibi junxit charitatis vinculo, miris illustravit charismatibus, iisque virtutibus

auxit, quæ non modo pios homines e quovis societatis ordine etiam supremo, passim allicerent, bene vero et impios, omnibusque magnam sanctitatis ejus inderent existimationem. Hæc porro communis opinio, quæ totam servæ Dei vitam exornaverat, cum latius multo splendidiusque percrebuisset post ejus mortem, quæ contigit die nona junii anni millesimi octingentesimi tricesimi septimi, in eamdem famam sanctitatis vitæ, virtutum, et charismatum inquiri cœpit per processum ordinaria auctoritate Romæ institutum. Eo vero condito, ac necessariis omnibus paratis instante adm. reverendo domino Clemente Maria Buratti, cubiculario honorario sanctissimi Domini Nostri PII PP. IX, causæ postulatore, Emus et Rmus dominus cardinalis Ludovicus Altieri, causæ relator, in ordinariis sacrorum rituum congregationis comitiis ad Vaticanas ædes infra dicenda die coactis, dubium proposuit : *An sit signanda commissio introductionis causœ in casu et ad effectum de quo agitur ?* Emi autem et Rmi Patres sacris tuendis ritibus præpositi, omnibus accurate perpensis, auditoque voce et scripto R. P. D. Andrea Maria Frattini, sanctæ fidei promotore, rescribendum censuere : *Si-*

gnandam esse commissionem, si Sanctissimo placuerit. — Die 23 decembris 1862.

De quibus postea facta a subscripto secretario sanctissimo Domino nostro relatione, Sanctitas Sua rescriptum sacræ Congregationis ratum habens, propria manu signare dignata est commissionem introductionis causæ venerabilis servæ Dei Annæ Mariæ Taïgi die 8 januarii 1863.

C. Episcopus Portuen., Card.

Patrizi, S. R. C. Præfectus.

loco ✝ signi

BARTOLONI, S. R. C. Secretarius.

IV

PROPHÉTIES ATTRIBUÉES A ANNA-MARIA TAÏGI

Voici encore, sur les événements futurs, quelques lambeaux des prédictions attribuées à Anna-Maria, et que nous avons pu recueillir de la bouche de personnes dignes de foi : « ... Le pape sera réduit à ne pos-

séder plus que la seule ville de Rome... — Les cadavres des hommes tués aux environs de Rome seront aussi nombreux que les poissons charriés dans cette ville par un récent débordement du Tibre... — Tous les ennemis de l'Église, cachés ou apparents, périront pendant les ténèbres, à l'exception de quelques-uns que Dieu convertira bientôt après... — L'air sera alors empesté par les démons, qui apparaîtront sous toutes sortes de formes hideuses... — Les cierges bénits préserveront de mort, ainsi que les prières à la très-sainte Vierge et aux saints Anges... — Après les ténèbres, saint Pierre et saint Paul, descendus des cieux, prêcheront dans tout l'univers, et désigneront le pape, successeur de Pie IX, *Lumen de cœlo.* Une grande lumière, jaillissant de leurs personnes, ira se reposer sur le cardinal futur pape... — Saint Michel Archange, paraissant alors sur la terre sous forme humaine, tiendra le démon enchaîné jusqu'à l'époque de la prédication de l'Antechrist... — En ce temps-là, la religion étendra partout son empire. *Unus pastor.* Les Russes seront convertis, ainsi que l'Angleterre et la Chine, et le peuple sera dans la jubilation en contemplant ce triomphe éclatant de l'É-

glise... — Après les ténèbres, la *Santa Casa* de Lorette sera transportée par les anges à Rome, dans l'église Sainte-Marie-Majeure... »

M. Curicque, auteur des *Voix prophétiques,* dit avoir appris à Rome (novembre 1870), du postulateur de la cause, que notre vénérable a prédit que S. S. Pie IX rentrerait, sur la fin de son règne, qui doit durer un peu plus de 27 ans, dans la possession intégrale du patrimoine de saint Pierre. Le *Bien Public* de Gand parle aussi (27 septembre 1870), comme le tenant de personnes recommandables, de ce règne de 27 ans et plus pour Pie IX. Nous avons appris nous-même d'un pieux prélat, camérier secret de Sa Sainteté, qu'Anna-Maria a prédit « la définition de l'Immaculée-Conception, la tenue du concile du Vatican et la proclamation de l'infaillibilité pontificale, malgré, aurait-elle dit, l'opposition longue et insidieuse des principaux siéges de la catholicité. Elle aurait annoncé également la lutte sanglante qui a eu lieu entre la Prusse et la France, et l'humiliation, l'affaiblissement de celle-ci, pour avoir oublié son titre et ses devoirs de fille aînée de l'Église ; aux horreurs de la guerre avec l'étranger et de la guerre

civile succèderont les luttes sanglantes des prétendants révolutionnaires; et cet état de désolation durera jusqu'à ce que le peuple de France aille se jeter aux pieds du souverain pontife pour le conjurer d'y mettre fin par sa suprême autorité. Le pape alors enverra en France un légat pour y prendre connaissance de l'état des esprits, et, sur le rapport qui lui sera fait, il nommera, pour occuper le trône de France, un roi très-chrétien. »

A ces prédictions attribuées à notre vénérable Anna-Maria, et qui nous sont venues de divers côtés, nous devons joindre celle qu'a citée Pie IX lui-même, d'après la *Gazette du Midi* (23 juillet 1871) : « Le saint-père donnait audience, il y a quelques jours, aux collecteurs de la confrérie de Saint-Pierre, chargés de l'œuvre du denier à Rome. En les voyant, le pape s'est écrié : « Oh! voici mes bons quê-« teurs; je suis, en effet, comme le P. Gardien « qui envoie ses tertiaires, la besace sur le « dos, quêter pour le pauvre couvent, car sans « cela l'affaire irait mal; mais c'est assez, re-« mercions le Seigneur. » Il y avait un bon vieux prêtre, Mgr Rafaele Natali, promoteur zélé de la cause de la vénérable Anna-Maria, qui nous racontait des choses merveilleuses

de cette servante de Dieu, et surtout des prédictions relatives au temps où nous vivons. Nous nous fondons peu sur ces prédictions, et nous ne les avons pas trop lues, mais elles sont consignées dans le procès-verbal, et le saint-siége portera à cet égard son jugement. Or ce bon prêtre nous a répété fort souvent, comme le tenant de la vénérable, qu'un moment viendrait où le saint-siége serait réduit à vivre et à se soutenir des aumônes du monde entier, mais que, d'ailleurs, l'argent ne manquerait jamais. En vérité, il serait difficile de ne pas reconnaître la justesse de cette prédiction. Remerçions donc le Seigneur, prions-le toujours davantage et espérons. »

Les prédictions attribuées à Anna-Maria, et que nous avons données sous toutes réserves, sont assurément fort étonnantes. Elles sont néanmoins conformes, pour la plupart, à d'autres prédictions faites à diverses époques, par des personnes favorisées également de dons surnaturels.

1° Nous avons vu déjà que les ténèbres ont été annoncées par deux autres voyantes.

2° Anna-Maria donne à Pie IX 27 ans et un peu plus de pontificat, et comme elle insinue qu'il verra le triomphe de l'Église, on peut

en conclure que le malaise actuel durera encore près de trois ans; mais précisément le secret de la Salette, en partie connu, dit que Dieu semblera avoir oublié pendant trois ans la France, protectrice-née du saint-siége. De son côté, Marie Lataste (1822-1847) a dit de Rome, comme l'ayant appris du Sauveur lui-même : « L'oppression règnera dans la cité que j'aime, où j'ai laissé mon cœur. Elle paraîtra succomber pendant trois ans et encore un peu de temps. » Il nous semble que l'on doit faire dater cette épreuve du moment de l'entrée des Piémontais dans Rome.

3° Anna-Maria a prédit que le pape serait dépouillé de ses États et réduit à vivre d'aumônes; mais déjà sainte Hildegarde (1098-1180), annonçant la chute du saint-empire romain, arrivée au début de ce siècle, et la ruine de la primauté d'honneur de l'Autriche, qui vient d'avoir lieu, avait prédit pour le même temps le morcellement successif du patrimoine de saint Pierre.

4° Anna-Maria parle de la descente en corps et en âme des apôtres saint Pierre et saint Paul sur la terre, de leurs prédications, de l'élection miraculeuse du successeur de Pie IX; mais Élisabeth Canori Mora avait

déjà prédit les mêmes événements , avec des circonstances à peu près identiques.

5° Anna-Maria a prédit la translation de la *Santa Casa* à Rome ; mais déjà le bienheureux Labre en avait parlé, et celui-ci a même annoncé qu'elle serait ensuite transportée de Rome en France.

6° Anna-Maria a prédit la proclamation de l'Immaculée-Conception, comme déjà l'avaient annoncée saint Léonard de Port-Maurice (1676-1751) et Marie Lataste. Notre-Seigneur dit un jour à celle-ci : « Je me suis élu un pape, et j'ai soufflé dans son cœur cette résolution de réunir les évêques du monde entier pour entendre leurs voix proclamer Marie immaculée dans sa conception. » Cette sœur parle de l'opposition faite à ce dogme et de la protection accordée au pape et à l'Église, en retour de sa définition.

7° Anna-Maria a prédit la tenue du concile du Vatican ; mais elle s'est rencontrée en cela avec la sœur de la Nativité (1731-1798), qui décrit les heureux fruits pour l'Église de cette assemblée comparée par elle à une armée rangée en bataille pour la défense des droits de l'Église. Nous verrons plus loin que le vénérable Holzhauser parle aussi d'un concile.

8° Anna-Maria a déclaré que la France ne pourrait retrouver la paix et la prospérité que par le retour à la légitimité ; mais elle s'est rencontrée en cela avec d'autres personnes favorisées du don de prophétie, en particulier avec Marie Lataste, qui parle de ce rejeton du vieil arbre, destiné à devenir lui-même un arbre magnifique, l'honneur de la forêt; avec le P. Jérôme Bottin (1358-1420), qui, après avoir vu et décrit les péripéties du consulat et du premier empire, ajoute : « Il y aura un enfant du sang des rois, que donneront les gens d'Artois; il gouvernera la France avec honneur et prudence, l'esprit du Seigneur sera avec lui ; » avec la sœur Rosa Colomba (1781-1847), du couvent de Taggra près Nice, laquelle a prédit que les persécutions religieuses et les commotions civiles n'auraient de terme en Europe que lorsque la fleur blanche serait remontée sur le trône de France. Elle avait annoncé la mort de Charles-Albert sur la terre étrangère, le règne puéril de son successeur, la chute soudaine de Napoléon III, et les troubles actuels.

Pour ce qui est des grandes calamités que nous annonce Anna-Maria pour un avenir très-prochain, et d'un triomphe éclatant pour

le pape, l'Église et le monde entier, on peut dire que c'est là l'objet général et le but commun de toutes les prophéties faites anciennement ou de nos jours sur les temps actuels. Chaque voyant y ajoute quelque circonstance particulière, mais ils se rencontrent tous dans l'annonce de deux grands faits que l'on doit tenir pour indubitables :

1° Un ouragan terrible, une révolution universelle qui sera l'impiété la plus radicale, l'hérésie la plus formelle, la persécution la plus dangereuse qu'ait jamais eu à subir la sainte Église ;

2° Pour cette même Église un triomphe éclatant et le plus complet qu'elle ait jamais remporté ici-bas.

La révolution s'attaquera d'abord à la France, qui en sera comme broyée; mais cette révolution sera détruite par ses propres adeptes, qui, sans le savoir, amèneront ainsi le triomphe de l'Église et de la société civile. Ne l'avons-nous pas vu déjà? Les hommes du 4 septembre et M. Thiers ont dû tirer sur leurs propres frères et amis pour se conserver au pouvoir, et la Prusse révolutionnaire est venue combattre en France la révolution. La France, la première punie de ses excès, sera

aussi la première à se relever par une restauration soudaine et comme miraculeuse, sous un roi très-sage. Puis elle aidera les autres nations à écraser dans leur sein cette révolution qu'elles ont reçue d'elle. Nul n'a mieux saisi et dépeint ce travail de luttes, d'agonie et de résurrection que le vénérable Holzhauser (1613-1658) dans son commentaire sur l'Apocalypse, où la science prête un admirable concours à l'esprit prophétique. Il divise l'histoire de l'Église en sept âges. « Le premier va de Jésus-Christ à Néron; le deuxième jusqu'à Constantin; le troisième jusqu'à Charlemagne; la quatrième jusqu'à Léon X; le cinquième de Léon X au grand monarque que nous attendons; le sixième de ce monarque à l'Antechrist; et le septième jusqu'à la fin des temps. Dans le cinquième, que nous parcourons, on ne voit partout que calamités : les catholiques opprimés par les impies, l'Église tributaire, les rois tués, et partout des républiques. Tout à coup il se fait un changement merveilleux, humainement inexplicable. Le monarque envoyé de Dieu détruit les républiques, soumet tout à son pouvoir, et se soumet lui-même à l'Église; les hérésies disparaissent, l'empire des Turcs est brisé, le grand monarque règne

en Orient et en Occident; toutes les nations adorent le vrai Dieu, beaucoup de saints et de docteurs fleurissent sur la terre, la paix règne en tous lieux, parce que la puissance divine aura lié Satan jusqu'à l'arrivée du fils de perdition. Cette félicité du sixième âge consistera, d'abord, dans l'interprétation vraie, claire et unanime de la sainte Écriture; car alors aura lieu, par la puissance du grand roi, et sous l'autorité du saint pontife, un concile œcuménique, le plus grand qu'on ait jamais vu. La vérité sera partout admise, parce Dieu aura ouvert à tous les canaux de la grâce. Cette félicité résultera, de plus, du grand nombre de fidèles, vu que toutes les nations afflueront vers le bercail de Pierre.

« La prospérité du sixième âge ne sera point telle qu'il n'y ait toujours en ce monde des passions, des tentations à combattre; mais la grâce sera plus abondante, plus puissante que jamais. »

Holzhauser observe, d'ailleurs, que les derniers âges du monde seront très-courts; et la rapidité avec laquelle les événements se déroulent sous nos yeux confirme cette opinion. Mais que faut-il donc faire dans l'attente des catastrophes qui nous sont annoncées?

Il faut s'abandonner à la Providence au lieu de s'inquiéter outre mesure, et ne point cesser, dans le train ordinaire de la vie, de se conduire d'après les lumières de la foi et de la raison, sans jamais rien omettre de ses devoirs, en prévision des événements prédits. On peut sans doute y ajouter foi, mais de manière à entrer dans les desseins de Dieu, qui ne donne cette vue anticipée de l'avenir que pour nous exciter à prier, à faire pénitence, afin que les jours d'épreuve soient abrégés, et que beaucoup d'âmes soient sauvées. Nous devons, en un mot, imiter, dans les circonstances actuelles, la paix, la sérénité de notre père commun, qui, prisonnier dans son propre palais du Vatican, excite l'admiration de ses ennemis eux-mêmes par l'inébranlable fermeté de son caractère et de sa confiance en Dieu. (Ces dernières considérations sont extraites des *Voix prophétiques,* que l'on trouve à Paris, chez Palmé.)

V

RELIQUES D'ANNA-MARIA

Le cercueil qui renferme les restes mortels d'Anna-Maria a été rouvert, il y a trois ans. Comme le pavé de la basilique de Saint-Chrysogone devait être refait, on profita de cette occasion pour faire la reconnaissance du corps de la vénérable.

Muni de la permission du souverain pontife, le promoteur de la foi, Mgr Minetti, vint, assisté de son vice-promoteur, de leurs assesseurs et du secrétaire de la sainte congrégation des rites, faire extraire du sarcophage le cercueil, qui fut transporté dans la sacristie des reliques, à gauche de la basilique. Là, en présence desdits prélats, d'un médecin, du chirurgien et de quelques autres personnes, on procéda à l'ouverture de la caisse, où l'on trouva le corps de la vénérable couvert d'une moisissure blanchâtre. Des experts se mirent à enlever celle de la figure. La peau du visage avait une teinte bronzée, mais les chairs

étaient souples. Le cou avait conservé sa blancheur, et la tête, bien que privée de tout appui, adhérait cependant au buste et avait conservé, ainsi que les bras, toute sa flexibilité. Le reste du corps était intact, les pieds et les mains avaient conservé leurs ongles; seulement, les chairs de l'avant-bras étaient bronzées comme la figure, et, de plus, un peu desséchées. Les linges qui enveloppaient le corps depuis trente et un ans étaient parfaitement conservés. Cette reconnaissance avait eu lieu le premier août 1868; huit jours après, les membres de la commission des médecins, quatre religieuses et la fille de la vénérable vinrent à la sacristie reconnaître de nouveau le corps; puis il n'y resta que les médecins et les religieuses, qui dépouillèrent le corps de ses anciens vêtements et lui en mirent de nouveaux, entre autres une robe de soie faite par la princesse Barberini et bénite par S. S. Pie IX. Ils déposèrent qu'ils avaient trouvé en quelques parties du corps quelques vers, engendrés par les chairs grasses, mais que ces vers n'avaient pas entamé le corps; qu'à l'exception de la figure et des mains, tout le corps était d'une blancheur naturelle et très-flexible; que seules les jambes, exposées à

l'air pendant huit jours, s'étaient un peu bronzées. Le corps demeura exposé quatre jours à la vénération publique dans la sacristie, sous la garde du postulateur de la cause, des religieux trinitaires et de huit soldats. Le concours des fidèles fut immense. Dès le 12 août, le corps fut remis dans une nouvelle caisse en bois qui fut scellée. On la renferma dans un cercueil en plomb, et l'on remit le tout à la même place dans la basilique de Saint-Chrysogone. (Extrait du révérend père Bouffier.)

Une lettre que nous avons reçue de Rome le 15 août de la présente année, nous apprend que le corps de la vénérable se conserve flexible et exempt de toute corruption.

Nous avons eu nous-même ce bonheur, dit le R. P. Callixte, au mois d'avril 1869. Mgr Natali, devenu chapelain pontifical, abbé de Saint-Victor, etc., vivait encore. Il habitait près de l'entrée du palais Barberini, non loin des Quatre-Fontaines. Il avait avec lui la fille cadette de la vénérable, Maria, âgée de 60 ans, et une petite-fille d'Anna-Maria, âgée de 35 ans, celle même qui a été guérie à l'œil. Elles paraissent animées l'une et l'autre d'une profonde piété. Le buste en cire d'Anna-Maria,

reproduisant, nous a-t-on dit, très-fidèlement les traits de son visage, ne présente rien que de fort ordinaire sous le point de vue purement physique ; le front est étroit et déprimé, le nez est petit et retroussé ; mais, d'autre part, ces yeux qui semblent encore lire dans le soleil mystérieux, cet air d'indicible souffrance mêlée de résignation, ce cachet de profonde humilité, tout enfin contribue à donner à la physionomie de notre vénérable une expression de beauté toute céleste. Au reste, don Rafaele assurait que ce buste d'Anna-Maria prend tout à coup un reflet de bonheur, exprimé par un doux sourire, lorsque surviennent des événements favorables au triomphe de l'Église. Le digne prélat se montrait très-sobre de renseignements sur les détails intimes de la vie d'Anna-Maria et surtout sur ses prédictions ; il était lié par le secret imposé sous la foi du serment à tous ceux qui s'occupent, à Rome, de cette cause ; mais il lui arrivait parfois de s'écrier avec l'accent du plus vif enthousiasme : « Oh ! que de belles et grandes choses l'on connaîtra au moment de la béatification ! » Nous avons visité, et avec une vive émotion, une petite chambre qu'occupa Anna-Maria dans les der-

niers temps de sa vie. Elle a la forme d'un corridor de deux mètres de largeur sur sept de longueur. C'est une dépendance du palais Richetti, sur le Corso, et en face de l'église *Santa-Maria in Via Lata.* Nous avons été témoin de l'empressement des Romains et des étrangers à visiter le tombeau d'Anna-Maria, dans la basilique de Saint-Chrysogone, et nous avons vu plusieurs prêtres français se procurer, à la sacristie de cette basilique, des gravures de la vénérable, auxquelles sont fixés, par un cachet de cire, quelques fragments des linges qui ont touché le corps d'Anna-Maria.

L'*Univers* (15 mars 1871) disait, dans sa correspondance de Rome : « Don Rafaele Natali vient de s'éteindre, entouré de la famille d'Anna-Maria, au milieu de laquelle il vivait depuis bien des années. Il était nonagénaire, et ne conservait plus ses facultés que pour parler de la vénérable, dont il fut le confident. Les moines de Saint-Bernard l'ont assisté pendant les dernières semaines de sa vie. Bien que ce saint prêtre eût demandé à être enseveli à Saint-Chrysogone, auprès d'Anna-Maria, où il avait préparé sa sépulture; il a fallu obéir à la loi italienne, qui

exige que toutes les inhumations aient lieu hors de la ville, dans le cimetière de Saint-Laurent. Cette loi brutale, égalitaire, ne respecte rien, et les religieux de tous les ordres, aussi bien que les sœurs cloîtrées, doivent être ensevelis à Saint-Laurent.

FIN DE L'APPENDICE

TABLE

7811. — Tours, impr. Mame.

